DÉLASSEMENS

D'UN HOMME D'ESPRIT,

R

OU

Nouveau Recueil de Pensées amusantes, extraites des meilleurs Auteurs tant anciens que modernes, & mêlées de nouvelles Observations intéressantes.

TOME PREMIER.



A LONDRES;

& se trouve à PARIS,

Chez DESRAY, Libraire, quai des Augustins, Hôtel d'Auvergne, No. 37.

ELASSEMEN S

D'EN HOMME D'ESPRIT,

UD

on voon Becheil de Fenfers amplantes, exchances des moilleurs Anteurs taux nations and tenes, de milles de mouvell s'Olivensations interchautes.

THOMES PREMIER.



A LONDRES

= DESH. Inhalies quei de Magulins,

CE Recueil est intérieurement dédié à un Ami, à qui l'on doit beaucoup, à qui l'on rend trop peu; mais qui n'est pas exigeant, & pardonne au cœur le trop foible hommage de mes Délassemens.

Une Préface, un Avant-Propos, ou Discours quelconque, doit ambitionner de plaire au Public: on y fait souvent connoître, comme nous l'avons dit ailleurs, son cœur, son caractere, en même-temps que son style. En s'exposant au jugement du Public, on doit le respecter, encore plus que le craindre; nous sentons le danger, sur-tout à la tête d'un recueil de pensées qui doivent toutes annoncer l'esprit & la raison. Mais

en souhaitant de ne pas lui déplaire par nos Amusemens, que nous voudrions qui lui fussent agréables, peut-être nous en saura-t-il quelque gré, & que nous ne semerons pas, avec risque & péril, les pensées que nous avons choisies, comme si nous les répandions dans les pierres & les brossailles d'une terre ingrate, s'il a quelqu'indulgence pour les productions d'un Cultivateur, qui n'ont ordinairement guères de rapport à la littérature, mais qui sont naturellement amenées par cette espece d'accident dans ma façon de vivre solitairement à la campagne depuis bien des années. Me promenant journellement aux champs, ou travaillant de la main au Jardin, les observations, les réflexions se présentent, & déposant la serpette, ou la bêche rus-

tique, elles me pressent de prendre le crayon, & de les jetter à longs traits sur le papier, faisant l'esquisse debout. Rentré, je les mets à part; & me repose en lisant, en écrivant, je recueille les pensées qui me plaisent, & font naître des idées qui ont pour moi l'agrément de la nouveauté; l'esprit fait venir l'esprit; c'est l'occasion de ce Recueil: je quitte cet amusement avant qu'il me lasse, je retourne au jardin, ou bien, restant dans un parfait repos, je ferme les yeux, une clarté intérieure me fait voir la scene du monde, & me donne par fois la Comédie. Le tragique n'entre point dans mon domicile, ne voulant m'attrifter, car pour se bien porter, il faut au corps de l'exercice, & s'occuper la tête a iv

ire

ou-

es;

lue

as,

lue

ous les

il a

IC-

ont

la

le-

ac-

oli-

ien

el-

ant

7a-

80

uf-

gaiement; ne pas faire du noir & avoir la patience de vivre.

Les Recueils de pensées choisies ont toujours paru utiles à former le goût & le jugement, & nécessaires à ceux qui composent quelqu'Ouvrage où ils desirent de répandre quelques traits des plus beaux génies. On y trouve différens tableaux rafsemblés comme dans une galerie, des peintures, des mœurs, des portraits ressemblans en général, des caracteres particuliers, & des pensées agréables, qu'on peut recueillir en passant, comme dans un parterre les fleurs les plus à son gré, laissant les indifférentes à ceux qui les recherchent de préférence, selon leur façon de voir. On a cru faire plaisir aux personnes qui aiment à trouver

dans les pensées le sel de la raison, de leur donner celles qu'on a recueillies: c'est le propre de l'esprit d'en faire trouver aux autres. L'homme, au premier coup-d'œil, paroît un être borné; mais c'est dans son ame, son entendement, où se produisent sans cesse des pensées à l'insini, qu'on peut le reconnoître véritablement fait à l'image & ressemblance de son Créateur.

8

es

le

sà

1-

re

S.

1-

е,

r-

es

es

en

es

es

r-

a-

Gir

er

Il a paru des Recueils de ce genre, un entr'autres en 1777, en deux volumes aussi; mais on a observé de ne pas répéter dans celui-ci les citatations du premier, ou si du moins il y a quelques passages qui se ressemblent, c'est dans la plus grande rareté, étant liés au sujet de saçon qu'il n'étoit pas possible de les en détacher, sans l'assoiblir: beaucoup

d'autres qui étoient également recueillis avant que le Recueil dont on parle parût, ont été sacrissés, & l'on a eu l'attention de supprimer de longues tirades des Théatres de Racine, de Corneille, de Moliere, &c. dont ces Ouvrages sont remplis, & qui nous ont paru trop connues, & de choisir des pensées qui peuvent l'être moins, en les joignant à d'autres qui n'avoient pas été imprimées, asin d'en composer un Ouvrage plus neus.

S'il y a des portraits ressemblans où l'on croiroit se voir, ou reconnoître d'autres personnes en mal, on ne sauroit trop avertir que ces articles ont tous été pris sur les mœurs de la société en général, & nous ne pouvons trop répéter qu'on doit retenir son jugement sur des articles où perfonne n'est désigné, & dont la plupart est si anciennement faite, qu'on ne pouvoit, sans risquer de se tromper, les attribuer à quelqu'un avec qui ils ne peuvent avoir trait que par hazard; mais le lecteur rapporte volontiers tout ce qu'il lit, à soi, ou à autrui. En lisant un livre de médecine, on croit avoir toutes les maladies dont il traite, ou les voir chez les autres. En un mot, nous n'avons jamais concu l'idée de faire un libelle.

On fouhaite qu'on trouve dans ce Recueil autant d'esprit que dans d'autres, & qu'on s'en amuse: autant vaut-il occuper son loisir de ces lectures coupées & commodes, qu'on quitte & reprend quand on veut, que de l'employer à des amusemens frivoles dont il ne reste rien.

Les Auteurs ou l'on a puisé sont a vi cités, quand la mémoire l'a permis, & les pensées qui ont paru nouvelles sont marquées d'un astérisque précédé d'un point. Il peut s'en trouver quelques-unes qui sont restées confondues par défaut de mémoire ou par quelque négligence, qui ont laissé échapper le nom des Auteurs, quand on avoit cru ne les recueillir que pour soi; cette confusion peut nous être quelques avantageuse.

LISTE

Des Auteurs & des Ouvrages cités indépendamment des pensées dont on n'a pu se rappeller les Auteurs, & des pensées nouvelles, ou qui n'ont point été imprimées.

A. smales

ABADIE, (De la vérité de la religion & de la connoissance de soi-même.)
Abouzaid, (Conte oriental.)
Amelot de la Houssaye. (Traduction de Tacite.)
Annales de Marie-Thérese, (Impératrice Reine.)
Annette & Lubin, (Comédie.)

Anseaume, (Comédie de l'Isle des Foux.)
Anselme. (l'Abbé)

Aristote.

es

é-

er

1-

u

it

ir

e.

Arnauld. (M.)

Art du Pocte & de l'Orateur.

Aubry. (l'Avocat) Augustin. (St.)

B.

BARGETON. (l'Avocat)

Bartholin.

Bayle.

Benoît XIV, (Pape.)

Bernard, (St.) De Consideratione.

Bernoy. (M. de)

Bibliotheque des PP. de l'Eglise.

Blaru. (l'Avocat)

Blondel, (Directeur & Professeur des

Bocage. (Madame du)

Boileau Despréaux, & l'Abbé Boileau.

Bolinbrocke. (Milord)

Boissy. (M. de)

Bossuet, (Evêque de Meaux.)

Bouhours, (Jésuire.) Pensées ingénieuses des Peres de l'Eglise.

Ī

I

I

I

IIII

D

D

D

Bourfault.

Boze. (M. de)

Buffon. (M. de)

Buffy-Rabutin.

.C

Callieres. (M. de) Traité du bel esprit. Caton. Chamfort. (M. de) Charpentier. (M.)

Chaulieu.

Cheminais, (Jésuite.)

Chevalier. (l'Avocat)

Cicéron.

Claude. (le Ministre)

Cochin. (l'Avocat)

Commines. (Philippe de)

Convention téméraire, (la Comédie).

Correspondance rurale.

Coulanges. (Madame de)

Coyer. (l'Abbé)

Cratès.

Cyprien. (St.)

Cyrille. (St.)

D.

DACIER. (Madame)

Daguesseau. (M.)

Daillé. (le Ministre)

Dalembert.

Dantelmy. (M.) Les Après-Soupers de

la société.

Darc, (Chevalier.)

Dargens. (Marquis)

Démosthene.

Denis d'Halicarnasse.

Descartes,

Desfontaines. (l'Abbé)

Deshoulieres. (Madame)

De Ste. Palaye. (M.)

Désormeaux.

Despréaux. (Boileau)

Dictionnaires de la Bible, apostolique, des Conciles, des Prédicateurs, des hérésies, universel, dogmatique, canonique, historique, moral, sermons, Droit canon, cas de conscience; bibliotheque des Peres de l'Eglise.

Dolivet. (l'Abbé)

Dorat. (M.)

Dreux du Radier. (M.)

Dubois. (M.)

Du Boullay. (M.)

Du Guet. (l'Abbé) Du Halde. (Jésuite) Descrip. de la Chine.

Du Perron. (Cardinal)

Ecole du Jardin Fruitier.

Elixir de la Morale Indienne.

Eloges de M. de Fleury. De Madame de Montpensier.

Encyclopédie.

Entretiens de Phocion. D'un Européen avec un Infulaire.

DES AUTEURS. xvij Essai sur l'étude des Belles-Lettres. Evrard. (l'Avocat)

es,

1-

e.

le

11

Fréron.

F.

Fables Orientales.
Faucon de Charleval.
Félix Marié. (P. Prieur des Carmes Billettes)
Fénelon.
Féchier.
Fontenelle.
Focci.
Formey, (M.) Philosophe Chrétien.
Fourcroix. (l'Avocat)
François de Salles. (Saint)

G.

Garcinés. (Jésuite)
Ganganelli.
Garcin, (M.) Suisse de Nation.
Gauthier. (l'Avocat)
Gedoin. (l'Abbé)
Gibert. (M.)
Girard, (l'Abbé) Synonimes François.
Goujet, (l'Abbé) Bibliotheque Françoise.
Grammont. (le Chevalier de)
Grandisson.

Grignan. (Mad. de)

Guedon.

H.

HARDION. (M.) Harlay. (Président de) Héloïse.

Hénault. (le Président)

Hersane, (M.)

Hobbes.

Homere. Horace.

Hubert (le P.) de l'Oratoire. Hume, (M.) Anglois.

J.

JEAN-CHRISOSTÔME. (Saint) Jérôme. (Saint) Journal des Savans. De Verdun. Du regne d'Henri III. Justin. (Saint) Hocrate.

ABRUYERE. Lambert. (Marquise de) Lamoignon. (Président de)

DES AUTEUR-S. xix

La Mothe d'Orléans, (ancien Evêque d'Amiens.)

La Mothe le-Vayer.

Lamy (le P.) de l'Oratoire. Entretiens sur les Sciences.

La Roche (le P.) de l'Oratoire.

La Rochefoucault. (Duc de)

Larue. (Jésuite)

Lattaignant. (l'Abbé de)

Lazarille de Thormes.

Lefaucheur. (Michel) L'action de l'Orat.

Lefranc. (M.)

Lehay. (Mademoiselle)

Lemaître. (l'Avocat)

Lenormand. (l'Avocat)

Léonard de Utino, (Moine Jacobin)

Lettres Chinoifes.

— du Comte de Saint-Farjeols à Mademoiselle de Gondreville.

Licurgue.

Linguet.

10

3

M.

Mages. (Morale des)
Maintenon. (Madame de)

Mallebranche (le P.) de l'Oratoire.

Mariages heureux & malheureux, Conte moral.

Mariyaux.

Maroles, (l'Abbé de) Abbé de Villeloine Marmontel.

Martial.

Mascaron.

Massillon.

Mathieu.

Mazarelli. (Mademoifelle)

Menetrier. (le P.)

Métastase. (l'Abbé)

Mézerai.

Milton. (le Paradis perdu)

Minutius Félix.

Miss Clariss.

Moliere.

Molinier. (l'Abbé)

Moncrif. (M. de)

Montagne.

Montesquieu. (Esprit des Loix.)

Mustapha Zéangir.

N.

Nicole. Nivernois. (M. le Duc de)

0.

Observateur François.
Origène.
Ozanam.

DES AUTEURS. xxj

P.

PAGLIARI.

Palissot.

Pannard.

Pascal.

Passement, (Opticien)

Pastor Fido.

Patru.

Perrault.

Péréfixe, (Hardouin de) Evêque de Rodes. Vie d'Henri IV.

Peroniana.

Petau. (Jésuite)

Philosophie de Sans-Souci.

Pibrac.

Pierre. (l'Abbé de Saint)

Piron.

Platon.

Pline le jeune.

Pluquet. (l'Abbé)

Plutarque.

Polignac. (le Cardinal de) Anti-Lucrèce.

Polybe...

Pomfret. (Anglois)

Pope.

Portraits, (les) roman.

Puffendorf,

Q.

QUADRATURE du Cercle. (recherches fur la) Quintilien.

R.

RACAN.

Racine.

Récréation historique.

Réflexions critiques, historiques, politiques fur Tacite.

Réflexions critiques & patriotiques.

Reirac. (l'Abbé de) Retz. (Cardinal de)

Richelieu. (Cardinal de) Test, Politique,

Richer. (M.) Roi de Prusse.

Rollin. (traité des Etudes)

Romans. (bibliotheque des)

Rousseau. (dit le Grand)

Rousseau. (Jean-Jacques)

S.

Sacy. (l'Honneur François)
Saint-Evremond,
Saint-Foix,

DES AUTEURS. xxiij

Saint-Réal. (l'Abbé de)

Salomon.

Saluste.

Sardelet.

Saumaise.

Saurin. (M.)

Scarron.

Scuderi. (Mademoiselle de)

Sedaine. (M.)

Seneque.

Sensaric, (le P.) Bénédictin. L'Art de peindre à l'Esprit.

Sévigné. (Madame de)

Sgravesande.

Socrate.

es

C.

Solignac. (le Chevalier de)

Solon.

Spectateur Anglois.

Stanislas Leczinsky, (Roi de Fologne)

Sterne, (M.) Anglois.

Strabon.

Strada.

Sully.

T.

TACITE,
Terrasson. (l'Avocat)
Tertullien.
Thomas Morus. (l'Utopie de)
Théorie des sentimens agréables.

xxiv LISTE, &c.

Thoureil. (M. de)

Thucidide.

Trémoille. (Discours du Seigneur de la Trémoille à son fils.)

Triomphe de la raison.

Trublet, (l'Abbé) essais de Morale.

Madem. Vicede)

VALPOOLE, (Horace) Anglois. Doures historiques.

Vaumoriere.

Vie de Cyrus.

Vie des Hommes Illustres.

Vigneul Marville. Mélanges d'Histoire & de Littérature.

Villefort. (Mde de)

Villedieu. (M. de)

Villiers. (l'Abbé de)

Virgile.

Voyage de Cyrus, de France, de Pausanias:

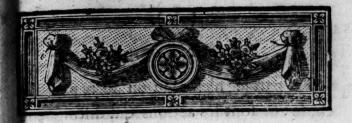
Volff.

Voltaire.

ſ

le

n le ir



LES

DÉLASSEMENS

r en en en la D'U N no salon anom

HOMME D'ESPRIT.

Accusations contre ll'innocence.

A VANT que l'innocence de l'accusé ait gagné le public, & que le public gagné ait subjugué, pour ainsi dire, la saine partie du monde, il a gémi sous le poids de l'accusation. L'homme qui ne pénetre pas le cœur, & qui juge sur les apparences, accable d'abord de son indignation l'innocent accusé, & lui sait essuyer l'ignominie de son mépris.

Tome I.

5

A

ACTIONS.

La parole n'est rien ou fort peu de chose: ce sont les actions qui distinguent les hommes. Cependant le commun des hommes est accoutumé à juger inconsidérément sur les paroles; ce qui fait ces réputations, on ne sait pourquoi, dont le public est si souvent la dupe. Accoutumons-nous donc à nous désaire de ce préjugé qui nous trompe presque toujours.

F

r

to

8

fa

la

d

Quelqu'éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande, si elle n'est l'esset d'un grand dessein.

Les grandes actions sont difficiles : quelque plaisir qu'on y prenne, on se passeroit bien de les faire; il y auroit plus de douceur à les laisser là. En général, il faut se redresser pour être grand: il n'y a qu'à rester comme l'on est pour être petit.

A. F. F. A. I. R E. S. Holagga apl

Une composition prompte dans les affaires est un talent équivoque & même

dangereux : celui qui le possede, se croit souvent indispensé de réussir. Le grand Colbert parloit peu, ne répondoit jamais sur-le-champ, & vouloit être instruit par écrit.

Sur la contention d'esprit que causent souvent les affaires.

M. Saurin qui avoit un démêlé avec Rousseau, dit qu'il sut long-temps sans reprendre ses études ordinaires, parce qu'un ébranlement violent dure encore long-temps après que la cause en a cessé, & qu'une ame long-temps agitée, bouleversée en quelque sorte par une vive passion, ne recouvre pas si-tôt la tranquillité nécessaire pour reprendre le sil de ses affaires ordinaires.

AFFECTATION.

Tout ce qui est affecté, déplaît & ne sauroit avoir les avantages du naturel. Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant; mais la nature est vraie, & d'abord on la sent.

A F F L I C T I O N S.

Les consolations indiscrettes ne sont qu'aigrir les violentes afflictions. (Héloïse.)

L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles; mais la tristesse & le silence sont le vrai langage de l'amitié qui partage les douleurs. (idem.)

AGES DE L'HOMME.

t

ſ

fe

m

if

in

re

na

ce

les

Chaque âge a ses ressorts qui le sont mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à vingt, par une maîtresse; à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice.

AGE D'OR.

Dans l'âge d'or, c'est-à-dire, dans les premiers jours du monde, dans son enfance, l'homme ne cherchoit pas sa séliciré dans le supersu, & la faim des richesses n'allumoit pas celui des desirs insatiables; mais bientôt ces temps rapides & innocens ont fait place au siecle de fer. Disciples de la nature, vous connoissez cependant encore cet âge brillant que les Poëtes ont imaginé. Le ciel, il est vrai, ne vous a pas placé dans les vallées délicieuses de la Thessalie, d'où l'âge d'or tira son origine; mais du moins la vertu vous fait trouver la fanté dans la tempérance, le plaisir dans le travail, & le bonheur dans la modération. (Encyclopédie, art. âge d'or.)

t

.)

t

é

it

le

es

à

ır

.

es

n

es

rs

es

Il y a une isse en France, dans l'océan, sur les côtes de Bretagne, à l'opposite du conquêt, qu'on nomme l'isse d'Oüessant: cette isse a trois lieues de tour, & renferme plusieurs hameaux & un château; elle est entourée par quelques autres isses moins grandes, qu'on appelle toutes les isses d'Oüessant. L'âge d'or, cette chimere ingénieuse, plus propre à exciter nos regrets que nos espérances, que l'imagination chérit, est presque réalisé dans ce petit coin de la terre. La loi de tous les cœurs, la loi naturelle d'un côté, la

religion de l'autre, forment les liens d'une harmonie éternelle entre ses habitans, & diffipent fans aigreur & fans bruit ces perits nuages inséparables du tien & du mien; la probité y est une richesse commune, mais si nécessaire, que celui qui ne la possede pas, est proscrit fans retour par un arrêt général; la chaftete n'est pas l'unique dot , mais l'essentiel de la dot des filles dans ce canton ignoré : celle qui se feroit mise hors d'état de l'apporter à son époux, feroit bannie avec la même sévérité que le voleur; car ces hommes simples; c'est-à-dire, sages, pensent que la perte de la chasteté est un vol fait à la société conjugale. Quand les philosophes ont voulu faire un peuple d'hommes vertueux, ils ont étalé des spéculations pompeuses; édifice majestueux élevé par le génie, mais roseaux fragiles qui n'ont pu soutenir les tempêtes des grandes sociétés. La fimplicité de la nature est un cercle étroit qui ne convient qu'à un petit nombre d'hommes

1

é

V

n

ay

m

fo

de

ce

de

80

ma

qu

qui s'imposent à tous la pratique de la vertu, parce qu'ils sont sans cesse observés par tous; ils y goûtent un bonheur que les colifichers philosophiques de Platon & de l'Uthopie ne procurent point. Le peuple obscur & conséquemment heureux dont je parle, a dans son sein, pendant la guerre, des désenseurs qui peuvent faire acheter leur protection, &c.

S

u

e

e

it

a

is

e

e

ie

3

te

té

ıt

۲,

,

15

es

1-

10

es

(Art. Ouessant de l'Encyclopédie.)

M. Thormann d'Oron, secrétaire de la société économique de Berne, en 1769, écrivant à M. Brisson, de l'académie de Villesranche, & aussi de la société économique de Berne, lui mandoit : nous avons dans nos montagnes des paysans millionaires; ceux de cent mille écus ne sont pas rares; & , entrant dans le détail de quelques causes morales, il ajoute : ces chess de famille conduisent le travail de leurs ouvriers, sont vêtus comme eux, & mangent avec eux. Des citadins ruinés, mais dont le nom & les dignités n'avoient qu'une même origine avec la république,

ont osé aspirer à de pareilles héritieres; mais tant d'honnêteté n'étoit pas faite pour s'avilir avec tant d'éclat : on n'en connoît pas d'exemple, &c. Ces bonnes gens n'ambitionnent point de faire leur fille marquise, comtesse, duchesse, mais la femme d'un laboureur aisé & honnête, qui établit toute sa famille, & qui est en état de faire du bien.

1

i

p

le

li

p:

q

&

les

il

qu

de

AGRÉABLE.

Faire l'agréable, affecter des airs gracieux pour tâcher de plaire, c'est s'abaisser, se dégrader, s'avilir. Un homme bien né plast assez en restant dans son naturel. A quoi sert de se courber, de ramper, de grasseyer pour se rendre agréable; on ne se rend que ridicule.

Il y a des manieres, un air qui convient à la figure & aux talens de chaque personne: on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connoître l'air qui nous est naturel, n'en point sortir, & le s;

te

en

es

ut

is

e,

ff

2-

r,

né

el.

r,

on

n-

ue

on

Il

ius

16

perfectionner le plus qu'il nous est possible. Ce qui fait que la plupart des enfans plaisent, c'est qu'ils sont encore rensermés dans cet air que la nature leur a donné, & qu'ils n'en connoissent point d'autre; ils le changent & corrompent, quand ils sortent de l'enfance: ils croyent qu'il faut imiter ce qu'ils voyent, & ils ne le peuvent parfaitement imiter. Il y a toujours quelque chose de faux & d'incertain dans cette imitation; ils n'ont rien de fixe dans les manieres ni dans leurs sentimens: au lieu d'être en esset ce qu'ils veulent paroître, ils cherchent à paroître ce qu'ils ne sont pas.

AGRICULTURE.

Socrate appelloit l'agriculture la mere & la nourrice de tous les arts.

Cicéron disoit à son fils que, de toutes les choses de la vie les plus nécessaires, il n'y a rien de meilleur à apprendre, que l'agriculture, rien de plus utile & de plus digne d'un homme libre.

Av

M. de Sully s'en exprimoit à-peu-près comme Socrate, quand il disoit que le labourage & le pâturage étoient les deux mamelles dont un état est alimenté.

Ce sont les vrais mines & trésors du Pérou.

L'agriculture de notre temps fait des progrès: les princes s'en occupent, & l'on doit attendre des succès du projet de resondre les meilleurs livres jusqu'à présent qui en ont traité; & lorsque les hommes mettent leur expérience à prosit pour recueillir & donner au public ce qu'ils ont trouvé de meilleur dans les écrits, & qu'ils ont éprouvé, qu'ils relevent les erreurs à la lumiere du slambeau de la pratique, & qu'ils ajoutent & publient des omissions essentielles, des observations & des pratiques nouvelles ou peu répandues.

.

-

1

t

1

8

1

y

Le grand duc de Toscane ayant vu que le gibier nuisoit à la culture des terres, a rendu la chasse absolument libre; il a offert des indemnités aux seigneurs qui ès

le

X

du

es

on de

ent

ies ur

ils

s,

les

la

ent

ons ré-

jue

es,

1 a

qui

perdoient leur chasse; mais ils auroient rougi d'en demander à un souverain qui s'étoit imposé de plus grands sacrifices: aucun ne s'est présenté. (Mercure du 9 Octobre 1779.)

L'impératrice-reine considérant le dommage notable occasionné aux gens de la campagne par le gibier, & particulierement les bêtes fauves, avoit rendu une ordonnance en 1770, pour faire tuer tous les sanchiers non rensermés dans des parcs, & permis aux propriétaires des terres, à l'égard des cerfs, de s'enclorre, en attendant qu'on puisse faire un meilleur ordre impossible pour le présent. (Annales de cette grande princesse, chez Nyon, 1781.)

Louis XVI le bienfaisant a permis, depuis quelques années, aux riverains de la forêt de Fontainebleau de clorre leurs terres de treillages pour les défendre des sangliers & des cers qui les dévastoient, & d'avertir quand ces animaux sorceroient les treillages, asin de les faire tuer. Il y a toute espérance que cela s'exécutera,

A vj

& fous un aussi bon roi qui songe au bonheur de ses peuples, ces terres, autrefois ravagées & en grande partie abandonnées, se remettront en valeur; ce pays en parriculier se repeuplera; le peuple en général s'augmentera, & la terre produira davantage, le nombre des bêtes fauves étant diminué; tant de forêts à-peu-près détruites par la multiplication de ces animaux qui rongent continuellement le bourgeon du bois qu'ils font avorter, se repeupleront, croître t plus promptement : les augmentations, les améliorations de culture, & le produit qui résultera de ces biens solides & nécessaires, eront également utiles au particulier propriétaire, & au public consommateur.

AIR DU MONDE.

1

d

9

fe

m

Maintien, manieres, ton des femmes qui

L'air & les manieres rendent gracieux; l'esprit & la bonne humeur rendent agréable. On aime la rencontre d'un homme gracieux; il plaît: on recherche la compagnie d'un homme agréable; il amuse. Les personnes polies sont toujours gracieuses; les personnes enjouées sont agréables. L'air semble être né avec nous; il frappe à la premiere vue. Les manieres viennent de l'éducation; elles se développent successivement dans le commerce de la vie: l'air dit quelque chose de plus sin; il prévient: les manieres quelque chose de plus solide; elles engagent. On dit composer son air, étudier ses manieres.

t

S

S

zż

1

L'air de mépris le mieux entendu de la femme de qualité pour la bourgeoise, ce sont ses caresses & ses honnêterés, & là-dessus rien n'est plus poli que la femme de qualité pour la bourgeoise. L'innocente qui ne voit pas le stratagême, qui ne sent pas que par cette politesse, la voila marquée au coin de la subordination!

(Mariyaux.)



AIR ET MANIERES.

Les présens de la nature donnent de grands avantages à ceux qui les ont reçu. Il est constant que, quand elle ne nous a pas fait difformes, nous pouvons nous faire un certain air qui plaît, & qui gagne les autres, comme si nous étions les mieux faits du monde. Cet air consiste en une maniere honnêre d'aborder & de recevoir les autres, en je ne sais quoi d'infinuant répandu sur toutes les actions, en une certaine grace qui fait tout faire sans contrainte, sans effronterie, sans honte & fans embarras, mais avec un visage doux & modeste, & des manieres civiles & officieuses. On vient à cet état de perfection, quand on ne l'a pas naturellement, en étudiant ceux qui plaisent le plus universellement par leurs manieres dans le commerce du monde. Pour avoir l'air agréable & prévenant, il faut favoir l'usage du temps & des modes : on est ridicule quand on s'habille

0

d

9

ľ

n

le l'I

VC

passe pour venir de l'autre monde, quand il ne sait pas accommoder ses civilités aux personnes avec qui il est, & aux lieux où il se trouve. On cede ordinairement aux dames, aux supérieurs & aux personnes qu'on veut gagner, les lieux d'honneur & les plus commodes; mais il le faut toujours faire sans afsectation & d'une maniere naturelle.

S

i

S

e

e

5,

re

19

ın

es

at

as

ui

le.

τ,

es

lle

AJUSTEMENS ET PARURE.

Dans la plus déplorable situation, l'ajustement est nécessaire. Il est bon de plaire aux yeux; ils vous recommandent au cœur. Êtes-vous malheureux & mal vêtu, ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiede: vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité, & rien ne nous aide tant à être généreux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur & le plaisir de l'être, que de leur voir un air distingué. Quoiqu'il y ait

toujours de la coquetterie à s'ajuster avec un peu de soin, je crois cependant que ce n'est pas un crime de se parer, lorsque, dans sa parure, on ne s'écarte jamais de la décence la plus exacte, & que l'on y cherche l'honnêteté, ce qu'on doit faire par sagesse, & même par amour propre; car une femme qui choque la pudeur, perd tout le mérite des graces qu'elle a: on ne les distingue plus à travers la groffiereté des moyens qu'elle employe pour plaire. Avec un maintien modeste, moins de gens lui diront : je vous aime, & ne l'aimeront pas moins : ce ne sera pour elle que des déclarations de moins, mais autant d'amans; elle y gagnera du respect, & n'y perdra rien du côté de l'amour.

U

9

1

ta

1

il

8

ur

pl

pli

Qi ell

acc

COI

elle

(Hist. de Marianne, par Marivaux.)

AMBITION.

L'ambition dans une fortune médiocre, est une espece de labyrinthe, dont on ne peut presque jamais sortir heureusement, a

y

e

;

,

:

2

e

,

,

a

,

u

le

.)

,

ie

t,

& dont il ne reste souvent autre chose que le repentir d'y être entré. On peut se guérir de l'ambition, quand on considere l'inquiétude qu'elle donne, l'assiduité qu'elle demande & l'incertitude de réussir. Lorsqu'un courtisan aspire à la fortune, il faut qu'il ait encore plus d'affiduité & plus de soins différens qu'un amant: l'absence lui est très-nuisible. L'amour est une passion passagere, & un supplice de quelques années, qui passe d'ordinaire avec la jeunesse, & qui est même accompagné, tant qu'il dure, de quelques plaisirs; mais l'ambition ne meurt qu'avec l'ambitieux: il faut qu'il en coûte la vie pour la perdre; & la fortune, quand elle est contraire à un ambitieux, est une maîtresse mille fois plus capricieuse & plus cruelle que la plus rigoureuse beauté ne le peut être. Quelquefois même, comme les coquettes, elle fait espérer mille faveurs, sans en accorder aucune; en d'autres occasions, comme une belle vertueuse & sévere, elle ne vous regarde pas, quelques soins

que vous apportiez pour en êtte regardé; il arrive aussi que, comme quelques maîtresses inégales, elle accorde quelques graces, mais c'est pour les ôter aussi-tôt, & pour en rendre la privation plus rude que la jouissance n'en a été douce; &, comme elle est aveugle, elle choisit pour l'ordinaire aussi mal que beaucoup de dames, & le pauvre ambitieux qu'elle malttaite, enrage de voir passer devant lui cent rivaux qu'elle choisit à son préjudice; &, comme elle a beaucoup plus de faveurs à faire espérer qu'une belle dame qui n'a que son cœur à donner, l'espérance qui meurt d'un côte, renaît de l'autre; de sorte que l'ambitieux passe toute sa vie entre l'espérance & la crainte: il porte envie à tous ceux qui sont plus heureux que lui; &, sans même oser se plaindre de fon malheur, de peur de nuire à son ambition, il souffre, il dissimule, il se taît, pendant qu'un amant malheureux parle de son malheur en prose, en vers & en chansons, & qu'il s'en plaint aux

ſ

b

n

Ы

di

il

m

fo

La

qu

l'in

pai

mi

noi

rochers, plutôt que de ne s'en plaindre pas.

S

e

r

le

ıt

n

P

le

r, ît

le

:

us

ſe

re

il

ux

15

ux

L'absence de la cour & l'éloignement de sa maîtresse aident beaucoup à la raison à guérir ces deux passions. A mesure que l'absence les affoiblit, la raison prend des forces, & nous fait connoître notre illusion: c'est alors que nous nous trouvons délivrés, que nous commençons à sentit notre bonheur. Quand on est fage, on se console avec soi-même de la perte d'un bonheur qui, dépendant toujours d'autrui, n'étoit pas véritablement à nous. Il y a bien de la foiblesse à s'estimer heureux du crédit qu'on a auprès des grands, & il y a bien de l'injustice de se trouver malheureux, quand on est si bien avec soi-même, qu'on n'a rien à se reprocher. La folitude a ses douceurs aussi bien que la cour, & bien que la paix & l'innocence ne fassent pas grand bruit, ces paisibles plaisirs valent incomparablement mieux que ceux que l'on partage avec un nombre infini de gens à qui on ne voudroit

point ressembler. Montrez par votre conduite que vous ne méritiez pas votre disgrace, & que vous savez vous faire des plaisirs qu'on ne sauroit troubler; car enfin toute la puissance de ceux qui vous exilent, ne sauroit vous empêcher d'avoir de la raison & de la vertu; ils n'empêcheront pas que vos jardins ne vous donnent des fleurs & des fruits, que les ruisseaux ne murmurent agréablement, que les olfeaux ne chantent, & que vous ne jouissiez en repos de toutes les innocentes délices de la solitude; c'est pourquoi, puisqu'ils ne vous ôtent point ce qui suffit à contenter un homme fage, ne vous plaignez point de ce qu'ils vous ôtent un grand nombre de choses qui ne suffisent point à contenter un ambitieux : c'est plus à ceux qui vous perdent, qu'à vous, à s'affliger de votre disgrace. Tant que vous avez été favorisé, vous étiez obligé de songer à soutenir votre faveur; mais aujourd'hui que vous n'avez pas de crédit, vous êtes dispensé de ces soins, & vous

1

1

cl

ap

la

av

po

fes

d'é

le

for

ver

hor

paf

n'avez qu'à être content : soyez-le donc. (Conversations de Mue. de Scuderi, de l'absence.)

L'abbé de Marolles recevoit une petité pension d'un grand. On vint lui annoncer qu'elle ne seroit pas continuée : tant mieux, dit-il, je serai libre; cela me sera plus commode.

X

S

e

25

it

us

nt

nt

eft

ıs,

ue

igé

dit,

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même. Il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des charges, des honneurs & de la faveur; il ne voit rien dans de si soibles avantages, qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins & ses desirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner: le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & simple; mais les hommes ne l'accordent guere, & il s'en passe. (La Bruyere,)



EPITRE UR L'AMBITION,

A M. de N***.

LA fortune ingrate & trompeuse M'appelle un trésor à la main; L'ambition vaine & flatteuse De la cour m'ouvre le chemin. Crois-tu que mon ame affamée D'un titre nuisible au repos, Aime à respirer la fumée De l'encens que brûlent les sots? Crois-tu qu'aveugle je confonde Le mérite & la dignité, L'hommage servile du monde, Et le tribut de l'équité? Crois-tu que, censeur hypocrite De la molesse des mortels, Je veuille, indolent sybarite, M'endormir aux pieds des autels? Non, tu connois trop ma droiture: Coupable par fragilité, Mais ennemi de l'imposture, Je ne joins pas l'impiété

plu:

fund dire Anx foiblesses de la nature. Qui, les dieux m'ont assez donné. Eh! que m'importe, si tu m'aimes. De charger de vains diadêmes Mon front d'olives couronné! Le ciel ne m'a point condamné A traîner mes jours dans le faste, A languir dans un palais vaste. Plus délicat qu'ambitieux, J'aime un bonheur doux & facile: Le superflu m'est inutile, Et l'apareil m'est odieux. J'aime les fruits délicieux Dont nos espaliers se couronnent; Voisins de la main & des yeux, Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent : Mais je n'irai pas affronter Un peuple de dragons avides, Pour la gloire de disputer Les pommes d'or des Hespérides.



L'ambition des conquérans est un des plus grands sléaux de l'humanité.

L'ambition est un vice d'autant plus funeste à la société, qu'il est, pour ainsi dire, sans point d'appui, & que, ne connoissant aucun repos, il est nécessairement ennemi de celui des autres.

Tranquille sans dégoûts, heureux sans artifice, Vertueux sans contrainte & libre sans caprice L'homme naquit au sein de la félicité:

De plaisirs toujours purs un parfait assemblage
Fut l'aimable partage

Des jours, des heureux-jours de sa sidélité.

Mais, ô moment fatal! ce fortuné rebelle

A peine eut-il souillé sa bouche criminelle

Du poison mensonger de la séduction,

Que, plongé tout-à-coup au sein de la disgrace,

De sa coupable audace

Il pleura pour toujours la fausse illusion.

E

V

Q

Q

Ba

En

De

Ah

Ne

Voi

Vos

Exig

Son cœur, où triomphoient le calme & l'in-

Son cœur ensié dès-lors d'orgueil & d'insolence, Fut de l'ambition le trône frauduleux: Héritiers de son sang, & non moins de sa peine, De son antique chaîne

Nous sentons après lui le poids victorieux.

Mais où suis-je, grand Dieu? quelle affreuse contrée,

Quel objet vient s'offrir à ma vue égarée?

Sont-ce-là des mortels? sont-ce-là vos enfans?

L'erreur

L'erreur les réunit, la cruauté les guide;

Le carnage homicide

Fait triompher la mort sous leurs drapeaux

sanglans.

Ils s'avancent, les cris annoncent leur passage;
Le désespoir les suit, la fureur & la rage
Font luire devant eux leurs armes ensanglantées:
Déjà la charge sonne, & l'aurore incertaine
N'allume qu'avec peine
De ce jour malheureux la lugubre clarté.

Arrêtez, arrêtez, troupe farouche & dure; Ecoutez, s'il se peut, la voix de la nature: Vous devez sa connoître à ses frémissemens. Quoi! pourrez-vous souiller d'une main téméraire

3

1

.

,

Ce

ur

Le sacré caractere Que Dieu grava lui-même au front de ses enfans?

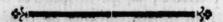
Barbares, pourrez-vous dans le sein de vos freres Enfoncer par devoir vos armes meuririeres, De leur sang, par honneur, faire rougir vos mains? Ah! désabusez-vous: non, la soif véritable

Voulez-vous que, vainqueurs de la nuit éternelle Vos noms aillent au sein d'une gloire immortelle Exiger les respects de la posterité? Protégez la vertu, secourez l'indigence; Etoussez la licence Dans les bras vigoureux de la sévérité.

Dans les sombres accès d'une storque ivresse, Je ne viens point ici, d'une affreuse sagesse, A vos yeux ulcérés présenter le slambeau; Mais craignez de vos cœurs le trouble légitime,

Vous portez avec vous un éternel bourreau.

(Morceau détaché d'une ode sur l'ambition : pat M. D. C. Officier au régiment Royal-Infant.)



Ambition, dit Saint-Bernard, qui êtes le supplice & la croix des ambitieux, comment, mettant tous les hommes à la torture, êtes-vous au gré de tous les hommes, jusqu'à leur plaire, lors même que vous les tourmentez?

O vous, plaisir charmant, douce tranquillité, Nous recevons de vous les vrais biens de la vie; Dans votre calme heureux, ni la haîne ni l'envie N'interrompent jamais notre félicité.

D

So

Qu'importent les grandeurs, présens de la fortune? Qu'importe de Crésus l'inutile trésor? Le sage suit des rois la faveur importune:

Les biens sont le jouet du sort.

Ces noms si fastueux, qui font trembler la terre, D'arbitres des humains, de foudres de la guerre, Ces noms à qui l'erreur érige des autels, Qui sont le digne prix des stéaux des mortels, S'achetent par le sang, le meurtre & le carnage. Remarquez ce héros si sier de son courage, Dont l'intrépide cœur méprise le danger, Qui brave mille morts au front de son armée, Et qui dans le péril brûle de s'engager; Dans le sond de son cœur il craint la renommée, Et ce que l'univers de lui pourra juger.

De ces triomphes vains mon cœur n'est plus tenté:

Je plains l'aveuglement profate

Dont la sombre sureur émane

De cet hétoïsme entêté.

2.)

tes

IX,

à

les

me

é,

e;

nvie

ine!

Ces destins sont sameux, mais leur vicissitude Mêle l'amertume au bonheur.

Quel est donc ce frivole honneur? &c.

Malheur à l'inhumain qui sentit le premier

De trop d'ambition son ame surmontée,

Et qui du funeste laurier

Cueillit la branche ensanglantée!

Son exemple à jamais fatal au genre humain

De l'enser amena sur la terre

Le démon cruel de la guerre,

Bij

Armé d'un double front d'airain.

La justice depuis avec nous sit divorce;

L'équité disparut, tout plia sous la force,

Et de paisibles rois changés en conquérans,

De la gloire avalant la trop flatteuse amorce;

Furent pirates & brigands.

O seul & véai bonheur! ô seul bien de la vie,
Précieux présent d'Uranie!
Tranquillité d'esprit difficile à trouver,
Et difficile à conserver,
Ton secours à l'espece humaine
Fait supporter l'adversité,
Modere la prospérité,
Et calme dans l'ame hautaine,
L'amour de la vengeance & le seu de la haine.
La vertu doit son être à la résexion;
Mais ta plante belle, tardive
Ne prospère point sur la rive
Oue possede l'ambition.

1

Λ

I

Qu'en vain les volages mortels,

Jouets des passions, jouets de l'inconstance,

Se consument d'impatience,

En prenant les faux biens pour les seuls biens réels;

Qu'en proie à leur incertitude,

Ils soient, par leur inquiétude

Ou par ambition, prêts à tout hasarder:

Pour moi je veux jouir d'un temps si favorable.

Sans donner des regrets aux jours qui ne sont plus, Et sans m'embarrasser par des soins superflus

De l'avenir impénétrable.

Pourquoi former de vains projets

A de fameux revers sujets? &c.



VERS

Au bas du mausolée du Maréchal de Saxe; à Strasbourg.

PASSANT, arrête & considere

L'intrépide guerrier dont le sort sut si beau;

Mais songe en même-temps qu'il n'est qu'un pas

à faire

Du néant de la gloire au néant du tombeau.

(Par M. Tasse.)

L'ASTRE qui parrage les jours,

Et qui nous prête sa lumiere,

Vient de terminer sa carrière,

Et recommence un nouveau cours.

Avec une vîtesse extrême

Le dernier an s'est écoulé:

Celui-ci passera de même,

Sans pouvoir être rappellé.

;

B iij

Tout finit, tout est sans remede,
Aux loix du temps assujetti,
Et par l'instant qui lui succede,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées Passe pour ne plus revenir; La plus fertile des années N'a commencé que pour finir.

La même loi par-tout suivie Nous soumet tous au même sort. Le premier moment de la vie Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc, en si peu d'espace, De tant de soins m'embarrasser? Pourquoi perdre le jour qui passe, Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes, Qu'un instant peut le voir finir, Vivons pour l'instant où nous sommes, Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable Qui, de la fortune amoureux, Se rend lui-même misérable, En travaillant pour être heureux,

le

cie

fe

Dans des illusions statteuses
Il consume ses plus beaux ans;

A des espérances douteuses Il immole les biens présens.

Insensés, votre ame se livre A de tumultueux projets; Vous mourez, sans avoir jamais Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a féduit, Je ne prétends pas me repaître. Ma vie est l'instant où je suis, Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir Des biens mis en notre puissance, Et que l'attente d'en jouir, N'étousse point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien; L'avenir peut ne jamais être; Le présent est l'unique bien Dont l'homme soit vraiment le maître.

(Rousseau, contre les ambitieux.)



J'ai vu un homme en autorité céder le commandement à un autre par l'ancienneté de son rang; tous les courtisans se ranger aussi-tôt du côté du dernier,

d

te

9

d

q

1:

1

& laisser l'autre seul dans sa chambre (1). J'étois bien jeune; mais je ne pus éloigner cette réslexion qui me saissit. Est-ce la peine d'ambitionner toute sa vie des mortifications sur ses vieux jours?

Pour guérir de toute ambition, il ne faut donc d'autre remede que l'ambition même. Le cœur d'un homme sage n'aspire qu'aux plus grands biens; il ne peut se borner à ce qu'on appelle communément fortune, bonheur, dans des avantages si fragiles & passagers; il n'apperçoit rien qui soit capable de remplir son ame, & la terre n'offre rien à ses yeux qui puisse les éblouir. De tout ce qu'on estime le plus, rien ne lui paroît assez solide pour mériter ses soins & ses desirs: il a même besoin d'essorts pour ne pas dédaigner les choses qui excitent l'ambition du reste

⁽¹⁾ Les maréchaux de Maillebois & de Broglie, commandant les armées en Bohême. On sait que le maréchal de Maillebois avoit bien fait en Italie, & qu'en Bohême il avoit ses ordres, & ne pouvoit agir.

des humains. Le seul bien capable de le tenter, seroit la gloire & les louanges que mérite la vertu; mais les hommes en sont avares: aussi le sage fait-il plus de cas du témoignage de sa conscience, que de leurs discours. C'est donc le plus grand bien qu'on puisse se procurer sur la terre.

r

a

25

e

n

e

t

n

e

e

r

e

S

e

n

,

A M E.

* Si la multitude d'images, de réminiscences, de pensées diverses & involontaires, est un jeu de la machine, ce qui rejette ces pensées ou les accepte, le jugement, n'est-ce pas l'ame?

L'ame, selon Descartes, est une substance qui pense, qui est sans étendue & conséquemment immortelle: étant une, simple & sans parties, elle ne peut se diviser. Ses propriétés sont au nombre de sept, que l'on distingue, 1°. par l'entendement, 2°. par la volonté, 3°. le sentiment, 4°. la liberté, 5°. la mémoire, 6°. l'imagination, 7°. & les habitudes diverses qu'elle contracte.

L'esprit de l'homme est, de sa nature, indivisible. Coupez le bras ou la jambe d'un homme, vous ne divifez ni ne diminuez fon esprit; il demeure toujours semblable à lui-même, & suffisant à toutes ses opérations, comme il étoit auparavant : or, si l'ame de l'homme ne peut être divisée, il faut nécessairement que ce soit un point, ou que ce ne soit point un corps. Ce feroit une extravagance de dire que l'esprit de l'homme fût un point mathématique, puisque le point mathématique n'existe que dans l'imagination : ce n'est pas aussi un point physique ou un atôme. Outre qu'un atôme indivisible répugne par lui-même, cette ridicule pensée n'est jamais tombée dans l'esprit d'aucun homme, non pas même d'un épicurien. Puis donc que l'ame de l'homme ne peut être divisée, & que ce n'est ni un atôme ni un point mathématique, il s'ensuit manifestement que ce n'est pas un corps, mais que c'est une substance distinguée du corps, dont l'ef-

sence est de penser. Dira-t-on que la pensée est un assemblage d'atômes? mais de qui ces atômes reçoivent-ils le mouvement dans toutes les penfées des choses différentes, où les passions du cœur n'ont aucun intérêt? Je pense, quand il mé plaît, & quand il me plaît, je quitte ma pensée; je la rappelle quand je veux, & j'en choisis d'autres à ma fantaise. Il faut donc reconnoître nécessairement dans l'homme un principe qui a en lui-même & dans son essence la faculté de penser, de délibérer, de juger & de vouloir : or., cet être que j'appelle esprit, recherche, approfondit ses idées, les compare les unes aux autres, & voit leur conformité ou leur disproportion. Le néant, le pur néant, quoiqu'il ne puisse produire aucune impression, parce qu'il ne peut agir, ne laisse pas d'être l'objet de la pensée, de même que ce qui existe. L'esprit, par sa propre vertu, & par la faculté qu'il a de penser, tire le néant de l'abyme pour le confronter avec l'être, & pour recon-

S

9

e

e

noître que ces deux idées du néant & de l'être se détruisent réciproquement.

Rien n'est plus probable ni plus consolant que l'idée de l'immortalité de l'ame. En effet la matiere change & ne périt point : pourquoi l'ame périroit-elle? Se pourroit-il faire que nous étant élevés jufqu'à la connoissance d'un Dieu, à travers le voile d'un corps mortel, nous cessassions de le connoître, quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme. Cet être paroîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les foiblesses. (Socrate, ouvr. dramat. trad. de l'anglois.) of Lockenskinskin in

Ne parlons de l'être suprême que pour le bénir & l'adorer en silence, sans disputer sur ses divins attributs, à jamais impénétrables. On est convenu de ne plus écrire sur setre question trop sublime, & si fort au dessus de notre intelligence. C'est l'ame qui sent Dieu : elle n'a pas

F

b

e

.

t

e

S

S

a

S

e

1

S

r

S

S

S

besoin de secours étrangers pour s'élancer jusqu'à lui. Descendons en nous-mêmes; interrogeons notre ame; demandons-lui de qui elle tient le sentiment & la pensée: elle nous révélera son heureuse dépendance; elle nous attestera cette intelligence suprême, dont elle n'est qu'une foible émanation, lorsqu'elle se replie sur elle-même. Elle ne peut se dérober à ce Dieu, dont elle est la fille & l'image; elle ne peut méconnoître sa céleste origine. C'est une vérité de sentiment qui est commune à tous les peuples. L'homme sensible sera ému du spectacle de la nature, & reconnoîtra fans peine un Dieu bienfaisant qui nous réserve d'autres largesses; l'homme insensible ne mêlera point à nos louanges le cantique de son admiration. Le cœur qui n'aima point, fut le premier athée. A selmi mag al nes molest

eviltendent les grands fortices il fins tyrans.

Il ne faut pas s'attendre à compter beaucoup d'amis dans l'adversité : il en est peu qui soient d'humeur à partager nos disgraces, comme ils ont partagé notre fortune, & qui veulent être les compagnons de nos malheurs, après l'avoir été de nos plaisirs. Il semble que l'adversité nous métamorphose en d'autres hommes, & nous ôte, avec nos richesses, toutes les qualités qui peuvent nous rendre aimables: ainsi, par le plus grand de tous les malheurs, il arrive que le temps où nous aurions le plus besoin d'amis, est celui où nous en avons le moins. Il est rare, disoit le roi Stanislas, qu'un malheureux ait des amis, plus encore qu'il ait des parens.

I

t

f

d

t

f

9

* Que de bonnes choses à dire sur les véritables amis! c'est aux cœurs bien saits à les ressentir. Présérez l'amitié de vos égaux, c'est la plus sûre, la plus honnête & souvent la plus utile: ce sont les perits qui rendent les grands services, sans tyranniser la reconnoissance; mais si vous ne voulez que des liaisons de société, faites-les à la cour; ce sont les plus agréables &

ré

S

ré

.

S

e

e

S

1

n

1

S

S

S

e

S

e

les moins gênantes. Le manege, l'intrigue, les pieges, & ce qu'on appelle les noirceurs, ne s'employent qu'entre les rivaux d'ambition.

Аміті є.

.* Quelqu'un a défini l'amitié un besoin réciproque : cela est vrai dans un sens, quand la conformité de caracteres a fait naître la confiance & l'inclination; car je ne tiens pas pour amis ceux qui ne le sont que de plaisirs, d'intrigues, &c. C'est le cœur qui doit faire les amis. L'amitié est une affection libre & de notre choix, fondée sur une estime réciproque & fur la ressemblance des mœurs. L'autorité, le crédit, les richesses font des complaisances & des flatteurs; l'estime réciproque & la conformité des caracteres font les amis, qui ne s'abandonnent jamais dans les disgraces, comme font les flatteurs, ceux que l'intérêt ou les plaisirs semblent lier ensemble, & qui ne sont que de faux amis, qui fuient si-tôt que la

fortune est changée; & malheureusement presque toutes les liaisons qu'on voit parmi les hommes, sont de cette nature. Plus l'amitié approche de l'amour, & plus elle est parfaite, disoit le seu roi Stanislas; il ajoutoit: plus l'amour vieillit, plus il devient soible; l'amitié devient plus forte en vieillissant.

De tous les attachemens qui unissent les hommes, il n'en est peut-être pas qui ait plus de charmes que ceux qu'éprouvent des amans qui s'estiment assez pour être amis. Une pareille union a toute la tranquillité, la douceur & la folidité de l'amitié, sans avoir les inquiétudes, les foupçons & les emportemens de l'amour; elle en a la sensibilité, la tendresse, les attraits touchans. L'amitié ne peut unir que des personnes vertueuses : les méchans ne sont pas faits pour en connoître la douceur. Il faut s'estimer pour être amis, & les méchans se méprisent, & haissent dans les autres les mêmes vices qu'ils chérissent dans eux-mêmes.

t

d

L

it

it

3

i

,

S

t

t

e

e

S

S

S

a

9

t

S

La voix tendre & jamais sévere de l'amitié nous rappelle & nous console dans nos malheurs; elle nous aide à supporter les caprices de la fortune & les caprices & les injustices des hommes; elle rend la propriété plus touchante, & fait mieux sentir le prix du bonheur. Dans l'adversité, elle adoucit & foulage nos peines: ennemie de l'adulation, de la bassesse & de l'orgueil des grands, elle se plaît à conserver l'image de l'égalité primitive que la nature avoit établie entre les hommes. Amitié, tendre amitié, il est encore des cœurs dignes de te connoître: reste long-temps sur la terre pour nous consoler des maux dont la vie est semée, & pour adoucir les amertumes dont elle est remplie.

Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Portes le jour dans ma retraite obscure.
Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connoît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereuse
Corrompt la vie, & rend la mort affreuse.

Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.

L'amour s'est envolé sur l'aîle du bel âge; Mais jamais l'amitié ne suit du cœur du sage.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis, Indignes du beau nom, du facré nom d'amis, Ou toujours remplis d'eux ou toujours hors d'euxmêmes.

Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer; Malheureux, dont le œur ne sait pas comme on aime,

Et qui n'ont point connu la douceur de pleuter.
(Voltaire.)

S

Si on examine bien les différentes causes qui alterent l'amitié, l'on en trouvera trois principales : on est trop facile à écouter, trop prompt à croire, trop rigoureux à exiger. Prêter l'oreille aux mauvais discours, ne s'en point désier, croire aisément que l'on nous manque, sont les sources funestes de tous les maux qui alterent l'amitié.

Quand une femme choisit & se fait un ami, son partage est assez beau, quoiqu'il ne soit pas son amant. Ninon croyoit que l'amitié d'une femme aimable vaut autant que l'amour. Après le temps de la premiere jeunesse, on est bien plus slatté d'être l'ami que l'amant d'une jolie femme.

Mais

X-

ne

r.

.)

25

n

P

e

,

X

ł

9

Bien souvent l'amitié s'enslamme, Et je sens qu'il est mal aisé Que l'ami d'une belle dame Ne soit un amant déguisé. (Faucon de Charleval à madame Scarron, depuis madame de Maintenon,)

L'amour & l'amitié sont le frere & la sœur; mais

Quand l'amitié devient amour, Adieu le repos de la vie: On est tourmenté nuit & jour, Quand l'amitié devient amour. Craignons quelque fâcheux retour; Fuyons la douce sympathie. Quand l'amitié devient amour, Adieu le repos de la vie.

Quand l'amour devient amitié, Adieu le charme de la vie: Quelle tiédeur, quelle pitié, Quand l'amour devient amitié.

q

ď

bi

er fa

8

de la

pl

il

pli

ne

féa

far

de

pla

&

toi cha

pai &

est

En vain l'estime est de moitié; Au sein de la gloire on s'ennuie. Quand l'amour devient amitié, Adieu le charme de la vie.

Fausse amitié des gens du monde.

La plupart des liaisons des hommes manquent de fondement & de principes, n'ont aucune solidité.

Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie, Le même tourbillon les emporte & les lie; Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien; Il paroît les serrer, & ne tient presque à rien. L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître, Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître. Commerce extérieur, union sans penchant, Que fait naître l'usage & non le sentiment: L'esprit vole toujours sur la superficie, Et le cœur ne se voit jamais de la partie. Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié: C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié.

A M O U R.

Aimer, ce n'est pas avoir perdu l'innocence; il n'y a que l'amour malhonnête qui est criminel. Un amour chaste est un enfant du ciel, à qui Dieu permet d'habiter la terre.

és

,

:,

1;

е,

e.

:

é.

e

Diogene, ce cinique orgueilleux & brutal, ignoroit la noblesse de l'homme, en faisant consister son bonheur dans la satisfaction des sens; il se croyoit sage, & n'établissoit la fagesse que sur la ruine des mœurs; mais il ne connut pas même la volupté; il couroit sans cesse après le plaisir, & le plaisir le fuyoit toujours; il ne savoit pas que l'amour même le plus légitime & la flamme la plus pure ne peuvent être durables, si les bienféances ne les accompagnent, & que, fans elles enfin, le mouvement délicieux de notre ame, source féconde de nos plaisirs, dégénere en un abus de son être, & un honteux désordre qui lui fait perdre toute sa sensibilité, sa délicatesse & ses charmes. Quand une fois nous fommes parvenus à secouer le joug de la pudeur & des bienséances, toute notre ame en est dégradée; rien de noble & d'élevé

ne nous touche plus. Quelle obligation pour le sage de les respecter, d'oser déconcerter le vice par la sévérité de ses maximes & de ses mœurs, & de ne pas craindre de laisser éclater une pudeur aimable & délicate, facile à s'alarmer sur tout ce qui peut offenser la vertu.

Il étoit de l'effence de l'ancienne chevalerie d'avoir sa dame, à qui, comme à un être suprême, on rapportoit tous ses sentimens, toutes ses pensées, toutes ses actions. On étoit persuadé que l'amour persectionnoit les ames bien nées, & qu'il étoit entrepreneur de grandes choses. Ah! si ma dame me voyoit, disoit Fleuranges, en montant le premier à l'assaut.

1

18

n

i

fe

ir

Platon dit que l'amour est le sils du dieu des richesses & de la pauvreté, qu'il tient de son pere la grandeur de courage, l'élévation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la constance en ses propres sorces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la préférence;

on

fer

fes

pas

eur

fur

ne

me

fes

fes

our

&

Ces.

oit

r à

du

u'il

ge,

en

te,

e;

mais qu'il tient de sa mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquesois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'être méprisé, qu'il ne peut jamais perdre.

Ce n'est pas tant la beauté qui fait les grandes passions; c'est la rencontre de deux ames ardentes qui se pénetrent & s'embrâsent d'abord. Alors on a beau faire, la nature a voulu que l'homme présérât à tout, le bonheur que les semmes lui donnent.

La beauté de l'esprit donne de l'admiration; celle de l'ame donne de l'estime, & celle du corps donne de l'amour. L'admiration & l'estime sont assez tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux. (Fontenelle.)

On aime ordinairement les belles femmes par inclination, les laides par intérêt, les vertueuses par raison.

L'amour, aussi bien que le feu, ne

peut subsister sans un mouvement continuel, & il cesse de vivre, dès qu'il cesse de craindre ou d'espérer.

Un cœur tendre, j'en suis convaincu, est un plus grand bien pour celui qui le possede, que pour ceux même qui en ressentent les essets. (Miss Claris.)

Lorsque les larmes sont l'expression de la tendresse, elles sont à l'amour ce que les pluies d'été sont aux sleurs; elles le nourrissent & le raniment.

Faveurs contraintes.

» la

8

fo

aii

no

le

cei

fe

ce

un

Quel bonheur peut-on concevoir d'arracher des faveurs d'une femme, malgré elle, contre ses sentimens? C'est risquer de la rendre malheureuse toute sa vie, par des remords continuels, sans pouvoir compter d'être heureux soi-même un instant. Les voluptés délicieuses, dit le poète anglois (Congreve), sont celles qui se partagent volontairement.

Effets de la résistance en amour.

C'est la résistance qui enssamme les desirs,

desirs, & qui aiguise les traits de l'amour : il est désarmé, lorsqu'il n'a rien à vaincre; il languit; il perd le soin de plaire.

e

e n

e e

e

-

ré

er

,

ir

ın

le

ui

51

es

3

(Miss Claris.)

Définition de l'amour véritable & de la jaloufie.

" Il y a une certaine forte d'amour, » dit M. le duc de la Rochefoucault, » qui empêche la jalousie ». C'est que la jalousie est l'excès de l'amour propre, & que l'amour véritable fait qu'on s'oublie soi-même, & qu'on préfere en tout l'objet aimé. Que ceux qui ont senti cet excès, nous apprennent, dit, dans sa remarque, le commentateur des pensées, quelle est cette forte d'amour. Il auroit donc pu se répondre, sans faire cette demande, ce que M. de la Rochefoucault dit dans un autre endroit (pensée 324) : « il 🤊 a dans la jalousie plus d'amour propre que d'amour ».

Ne craignez point les excès de l'amour

dans un paresseux; sa paresse aura bientôt consumé sa passion.

f

P

ci

le

ď

qu

tie

ég

gé

les

do

n'e

elle ceff

ind

dev

poi

qu'

qu'e

dur

. 1

De l'amour d'un fat.

Quelle déclaration que celle de l'amour d'un fat! Il suffit de l'entendre pour ne le pas craindre. L'esprit ne peut le trouver agréable; le cœur ne peut le croire sincere. Des airs qui se trouvent en opposition avec des mots, de l'entortillage & de la fatuité, voilà la forme & le fond de ses protestations.

Du véritable amour.

Le véritable amour est tendre, fidele, timide, discret, délicat & point jaloux.

De la constance en amour.

On demande souvent comment un amant peut fixer le cœur de sa maîtresse: les uns disent que c'est par des attentions continuées, & que le temps ne diminue point; les autres veulent que ce soit par des plaisirs toujours nouveaux, par des

fêtes galantes; quelques-uns enfin se persuadent que les présens entretiennent l'amour, & sont de cette passion que le ciel semble avoir donné aux hommes pour les rendre heureux, un commerce sordide d'intérêt, dont l'avarice sait la durée, & qui cesse dès que les trésors qui l'entretiennent, sont épuisés.

Tous ces différens sentimens paroissent également mal fondés. Il y a des semmes, généralement parlant, qui s'accoutument aux attentions qu'on a pour elles, qui les regardent bientôt comme des devoirs dont on ne sauroit se dispenser, & qui n'en sont que médiocrement touchées; elles quittent sans doute un amant qui cesse d'être attentif, parce qu'il leur paroît indigne de leur tendresse, & qu'il leur devient odieux; mais elles ne conservent point cet amant à cause des attentions qu'il a pour elles : il n'y a que le goût qu'elles ont pour lui, qui décide de la durée de leur constance.

S

.

n

S

e

S

Les plaisirs & les fères galantes sont

encore moins propres que les complaisances, pour fixer le cœur d'une femme. Je crois au contraire que rien n'est si nuisible à l'amour que les spectacles, les bals & les festins, qui ne peuvent augmenter que l'empire de la coquetterie & de l'inconstance. Si l'on fait attention à la nature du véritable amour, on verra que rien n'est plus capable de l'altérer & de le détruire que ces plaisirs séducteurs & bruyans, dont l'ame s'enivre dans les grandes fêtes. L'envie de plaire est si naturelle à toutes les femmes, que celles qui sont nées les plus constantes, & qui ressentent pour leur amant la plus vive tendresse, n'en sont pas exemptes. Toute femme qui yeut aimer toujours son amant, & qui met sa gloire & son bonheur dans la constance, doit éviter toutes les occasions où cette constance peut être altérée. C'est dans les jeux que le cœur perd l'horreur qu'il avoit pour l'inconstance. Il est des femmes qui, sans un goût déterminé pour un amant, sont cependant

ai-

ne.

fi les

ig-

rie

on

rra

urs

les

fi

lles

qui

ive

ute

nt,

ans

ca-

rée.

erd ice.

oût

ant

bien aises d'en être aimées, & d'être préférées à d'autres : la vanité regle plutôt leurs démarches qu'une véritable tendresse; elles rendent tour-à-tour malheureux les hommes qui ont la foiblesse de s'attacher à elles; elles se font de leur coquetterie un rempart contre l'amour, & leur cœur est incapable d'une véritable tendresse. N'importe, Cydalise cherche à plaire; elle employe ses charmes pour accroître le nombre de ses conquêtes; elle regarde tendrement Ariste, sourit à Cléon, & prend un air langoureux auprès de Tacite. Ariste se croit aimé, Cléon espere de l'être, & Tacite se flatte d'être heureux; mais à la premiere fête, tous ces amans font sacrifiés à de nouveaux rivaux. Ils détesteront ces sêtes, & comprendront que le véritable amour fuit le trouble & le tumulte, & se conserve hors des atteintes de l'infidélité , lorsqu'il evite tout ce qui peut le contraindre ou le dissiper. Une douce paix, des plaisirs simples & tranquilles sont bien plus faits pour les cœurs

Ciij

véritablement touchés, que ces excès de divertissemens, où l'amen'est plus maîtresse d'elle-même.

Quant aux richesses & aux présens; les cœurs épris d'une véritable tendresse. n'en font pas de cas; & toute femme qui ne continue d'aimer son amant que par les présens qu'elle en reçoit, ne l'aime déjà plus, & fait seulement semblant de l'aimer; elle le quittera bientôt pour un autre plus riche. Le véritable amour ne peut rien avoir de commun avec l'intérêt : ces deux passions sont absolument incompatibles. Une femme, avare même; si elle est capable d'aimer véritablement, devient alors généreuse pour son amant, ou elle n'aime point du tout. Ainsi il est inutile d'espérer qu'on puisse fixer le cœur d'une maîtresse qui n'est sensible qu'aux présens : tout ce qu'on fair par-là, c'est de la rendre dissimulée pour tromper plus facilement, & pour persuader qu'elle aime, dans le temps qu'elle n'est qu'intéreffée.

de

ffe

is,

e,

me

ue

ne

nt

ur

ur

n-

nt

e ;

t,

t,

il

le

le

ì,

er

le

1

On demandera donc quel est le moyen de fixer le cœur de sa maîtresse, puisque ni les attentions, ni les fêtes & les divertissemens, ni les présens & les richesses ne peuvent produire cet effet d'une maniere certaine. Je réponds qu'il n'y a rien autre chose à faire pour cela que d'aimer véritablement. Ces signes certains n'échappent pas, quand on a le sentiment délicat; &, si la personne qu'on aime, est tendre & sensible, si elle a le cœur bon & rempli de sentimens qui y soient fortement imprimés, alors il est impossible qu'elle donne dans certains travers. Rien ne conserve plus l'amour que l'estime. Les passions fondées sur le mérite, & que l'estime soutient, ne finissent qu'avec la vie. Une femme accoutumée à suivre les regles de l'honneur, à chérir la probité, regarde avec dédain la grandeur & les richesses, lorsqu'elles se trouvent chez des personnes méprisables par leurs sentimens; elle ne prête point l'oreille aux discours d'un petit maître ou d'un financier, & ne se laisse séduire ni par les airs du premier, ni par les présens du dernier; elle sera peu sensible à ces festins, à ces sêtes où regne la cohue. Une semme qui pense & agit sensément, ne trouvera de plaisir ni dans les sleurettes, ni dans la coquerterie. Madame Dacier, madame Deshoulieres, mademoiselle de Scudéri ne connurent jamais l'inconstance; elles avoient du goût & de l'esprit. (Critique du siecle, par M. d'Argens.)

Mésiez-vous d'une semme pleine de beaux sentimens & de caprices, qui vous dit que vous devez l'aimer pour ellemême; autrement que ce n'est que vous que vous aimez. Avec un tel discours, elle peut vous envoyer de sang-froid à l'hôpital, sans y être même sensible. Rien n'est plus commun cependant que ce discours qu'on tient même à des gens d'esprit, mais qui sur cela sont plutôt étourdis par le tumulte du monde qui dit la même chose, qu'ils ne sont instruits par la nature & par leur propre cœur. N'aimerai-je donc

les

du

ıs.

ne

ra

ns

ne

ri

es

ue

le

15

2-

15

à

n -

S

e

que pour moi, me direz-vous? Quel solécisme! Non. Aimez une personne pour vous, c'est-à-dire, pour la satisfaction que vous donne le cœur & l'esprit bien fait qu'elle possede, préférablement à sa beauté qui ne durera pas si long-temps; qu'elle vous aime pour elle aussi, pour la fatisfaction que lui donne le cœur & le caractere excellent qu'elle trouve chez vous : c'est dans la nature. Vous serez à coup sûr tous les deux contents; vous vous aimerez réciproquement, & suffisamment l'un pour l'autre. L'amour propre est le pere & le principe de l'amour d'autrui : gardons-nous de le détruire par une métaphyfique confuse & inexplicable.

Amans qui voulez plaire à une belle, dit M. de Rabutin, la recette est infaillible : aimez, & vous serez aimé.

Mais laissons ces discours sérieux sur l'amour, & passons à des articles un peu plus gais.

At pur hatele, Par pas Juguar;

M. de Voltaire, dans une lettre à M. Formont, finit ainsi:

Adieu, je vais chez ma Silvie.
Un esprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux son entrerien
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop sidelle;
Mais, puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

Pour chaffer de sa souvenance L'ami secret,

Pour peu d'effet:

Une si douce fantaisse Toujours revient;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie, On s'en souvient.

(Romance de M. de Monerif.)

CHANSON PROVENÇALE.

Lou couer que tu m'aviés donnar, Bello pastoure, en gagi, L'ai pas vendu, l'ai pas juguat; N'ai fach un milliou usagi; L'ai pris, l'ai mesclat eme lou miou; Non sabi plus qual es lou tiou.

Le cœur que tu m'avois donné, belle bergere, en gage, je ne l'ai point vendu, je ne l'ai point joué; j'en ai fait un meilleur usage; je l'ai pris, je l'ai mêlé avec le mien; je ne sais plus quel est le tien.



De tous les mouvemens du cœur, il n'y en a point qui ait plus de rapport à l'amitié que l'amour délicat, s'il ne la surpasse même; car l'amour délicat & véritable ne peut exister sans amitié, & s'il y a une ligne qui les sépare, elle est imperceptible, ou plutôt on peut dire qu'ils se consondent ensemble.

* Je ne comprends pas comment deux êtres se déterminent à s'unir avec alsez d'indifférence, par convenance d'intérêt ou par instinct seulement; cela me paroît un peu brut, & cela se pratique cependant

tous les jours: argent fait tout. Mais; quand deux cœurs sont bien unis, je conçois ce bonheur suprême, quand à l'amant le plus tendre on donne la preuve de l'amour le plus sort.

Je ne sais qui est-ce qui a dit qu'il n'y a point de plaisir plus vif que celui de deux amans, quand l'esprit, le cœur & la nature sont d'accord.

Le plaisir de l'amour est d'aimer, & l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on inspire.

(Pensées de la Rochefouçault.)

La foumission d'un homme pour une femme qu'il aime, n'est pas une preuve qu'il manque de courage. (Miss Claris.)

La reine Elisabeth d'Angleterre eut la foiblesse de vouloir inspirer des passions: il sembloit qu'elle desirât de renouveller la mémoire de ces isles fabuleuses, où l'amour pur & désintéresse étoit un des devoirs de la chevalerie. (Hist. univ. de M., de Thou.)

L'amour est de toutes les passions la

plus naturelle, la plus excusable & la plus commune. (d'Alembert?)

je

à

re

il

ii

ur

Ł

e

2.

e

e

L'amour est un enfant aussi vieux que le monde; il est le plus petit & le plus grand des dieux : de ses seux il remplir le ciel, la terre & l'onde, & toutesois Iris le loge dans ses yeux. (Perrault.)

Le pocte Lingendes sit ces vers à l'occasion d'une semme de sa connoissance:

Si c'est un crime de l'aimer, On n'en doit justement blâmer Que les beautés qui sont en elle: La faute en est aux dieux Qui la sirent si belle.

* Je n'ai jamais fait grand cas des amoureux; mais j'ai toujours respecté le sentiment d'un amant véritable : ce sentiment est le sublime de l'amitié. Ce n'est qu'avec son amant ou un véritable ami, qu'une semme est véritablement reine, qu'elle est la divinité même. L'amoureux ne songe qu'à lui-même; c'est un égoïste

qui veut jouir, & n'a aucune délicatesse: ce n'est pas que l'amant ne soit amoureux aussi; mais il est permis à lui seul de l'être. L'instinct fait les amoureux; c'est la délicaresse du sentiment qui fait le tendre amant & le véritable ami.

Quand on aime, on est toujours dans le doute, toujours porté à changer les événemens les plus inévitables en froideur & en négligence de la part de ceux dont on souhaite de conserver l'estime.

Il en coûte beaucoup pour rompre quand on n'aime plus : on envisage avec dépit la solitude où l'on va se trouver sans aimer, & l'on ne sauroit y penser sans esfroi. Des semmes ont coutume de se plaindre en quittant un amant, ou de redoubler d'attentions; elles ont cette adresse, quand elles quittent les premieres, & souvent l'amant est assez imbécille pour croire encore être aimé.

Amour véritable,

L'amour véritable ne naît pas toujours

e

e

3

S

r

t

d

t

S

e

r

brusquement dans les cœurs; il est souvent le fruit de la réflexion, de la connoissance & de l'amitié même. Alors le temps en resserre les liens; il ne s'enflamme plus, comme l'amour de caprice, par les rigueurs: les foins, les complaisances & les services l'entretiennent; l'amitié douce & paisible l'adoucit, & en écarte loin les foupçons, les emportemens & les fureurs, & le rend calme & tranquille comme elle. C'est la raison & non la passion qui produit un tel amour, & la vertu qui unit de tels amans. Il y a un âge où les femmes peuvent avoir des amans véritables; trop jeunes, elles ne peuvent gueres compter fur un ami.



DECLARATION

D'un amour honnête.

J'APPROCHE, & près de toi assis,
Dans une muette éloquence,
Et dans mes yeux attendris
Tu peux lire sans indécence:

Pour toi un brillant entretien

Te diroit moins que ce silence.

On parle quand on ne sent rien;

Mais on se taît quand le cœur pense.

On peut avoir de l'amitié & même de l'attachement pour une femme d'honneur qu'on estime. Qu'a-t-on à craindre & à dire de quelqu'un qui n'aimeroit pas une telle personne, s'il étoit libertin & sans mœurs? L'amour sans l'estime n'existe pas dans un cœur honnête, parce que nul n'aime, dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

On aime involontairement; mais quand on n'est pas capable de manquer aux sentimens qu'on se doit à soi-même & aux autres, si l'amour n'est pas dans le cas d'être satisfait, on est plus à plaindre qu'à blâmer.

L'amour est un foible qui a cependant plus de force que la raison. On ne doit que plaindre ceux qui aiment : il n'y a personne qui, dans son propre cœur, n'ait l'excuse de cette foiblesse. Si l'amour est une foiblesse, c'est la foiblesse des bons cœurs.

Le délite des sens est bien à craindre pour celui dont le cœur n'a point d'attachement. Tout est occasion de chûte pour qui ne tient à rien. (Nouvelle Héloise, t. 6, p. 46.)

è

r

à

Une jeune fille, au moment de se marier, demandoit à une semme d'esprit ce que doit faire une honnête semme pour se conserver toute la vie l'affection d'un homme. La réponse sur , après plusieurs propos, que la complaisance, l'égalité d'humeur & la propreté sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais. (Grandisson.)

Les plus braves & les plus grands hommes sont les plus tendres & les plus sensibles. (Idem.)

Cette crainte délicate & attentive de déplaire à ce qu'on aime, est peut-être la marque la plus infaillible pour distinguer le véritable amour de tout ce qui voudroit lui ressembler.

L'amour véritable & décent est la passion des grands cœurs, des bons cœurs, des honnêtes gens; poussé à l'excès, il en est le vice.

On doit les plus belles pieces de Racine à l'amour qu'une femme lui avoit inspiré. (1).

M. le marquis de Chauvelin, lieutenant-général, partant pour aller commander en Corse, on lui adressa pour madame Chauvelin le madrigal suivant, à l'occasion de sa douleur de cette séparation:

Sous mes doigts ma lyre est muette;

Je la pince en vain nuit & jour.

La gloire me plast moins qu'elle ne m'inquiete.

Peut-être j'entends peu les finesses de cour;

Mais mon ame slétrie à la douleur s'apprête,

Quand mes yeux éblouis contemplent sur ta tête

Des lauriers arrosés des larmes de l'amour.

Et à cette occasion l'on peut dire que le véritable amour est un penchant donné

⁽¹⁾ La Champmessé, célebre actrice qu'il avoit formée.

par la nature, réglé par la raison, justifié par la vertu.

Ta

rs,

en

ne

ſ-

e-1-IT

à

1:

e.

C

Vous qui pronez incessamment Qu'on est fou quand on est amant, Apprenez en une parole Ce que l'amour est en effet : Il est fou dans une ame folle. Et sage dans un cœur bien fait. (Buffy-Rabutin,)

La raison est bien foible contre penchant.

On s'attendrit quand on s'attrifte: La foiblesse s'accroît par les réflexions, Et je soutiens que la raison n'existe

Qu'au profit de nos passions; En combattant l'amour, elle en offre l'image; Et le réveille en voulant le guérir.

Lorsqu'on veut songer au malheur qu'on doit fuir, Le bonheur qu'on espere, est te qu'on envisage :

C'est un danger que de trop réstéchir Aux différens moyens d'éviter le naufrage.

Notre penchant tire avantage Des efforts que l'on fait pour n'y pas consentir; Et la raison si fiere & si sauvage, Quand même elle paroît contrarier le sage, N'est bien souvent qu'un piege du plaisir.

De la perce de ce qu'on aime.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un amour véritable, fondé sur la vertu, qui puissent imaginer la triste situation d'un amant heureux qui a perdu ce qu'il aimoit, quand le goût, la raison le plaisir & le devoir s'étoient unis pour angmenter sa passion, quand, en aimant, il a goûté les charmes de l'amour, sans connoître ni ses peines ni ses dégoûts. On sent alors toute la grandeur de sa perte, & l'on refuse toute consolation. Ce ne sont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclarans de la fortune qui accablent les héros : les ames nobles & généreules ne sont sensibles qu'aux maux qui intéressent le cœur, & l'on ne peut soulager sa douleur ni par les pleurs ni par les plaintes. Les grandes passions se taisent toujours. Les discours ne consolent point, & l'amitié même ne soulage les peines qu'en les partageant. (Voyage de Cyrus.)

PENSÉES D'UNE AME SENSIBLE.

a

1-

e

r

S

* Grand Dieu! vous favez qui vous ères & qui je suis. Est-ce pour mon malheur que vous m'avez fait une ame sensible? Non, mon Dieu; c'est par-là seulement qu'elle peut être heureuse; c'est par sa sensibilité infinie qu'elle peut vous aimer, & que vous pouvez la combler de délices; c'est ce que je dois attendre de vos bontés : je dois vivre dans cette espérance. J'ai déjà ici bas l'avant-goût de cette félicité, à la rencontre d'une ame aussi sensible que la mienne. Dois-je rejetter ce goût féduisant que vous seul vous avez répandu dans la nature? Et me rendant malheureux, ne seroit-ce pas dégrader un être que vous avez créé pour être heureux, & dont vous lui faites sentir les prémices sur la terre? Ne serois-je pas mon ennemi & celui de la nature entiere. si je repoussois bette sensibilité, ce bien que je tiens de vous, ce sentiment si doux. incapable du désordre qui se porte vers les attraits d'un cœur qu'il tient de vous; & dont il vous rend l'hommage, comme à l'auteur de tous les sentimens, de tous les biens qui peuvent nous rendre heureux? Mais le sentiment le plus sublime est réservé pour vous.

Fin des pensées favorables à l'amour.

einner abe eine vous nouven la combler

AUTRES CONTRE L'AMOUR,

L'avois recueilli, étant jeune, dans ce que j'avois lu, les pensées favorables à l'amour, & ce qui me paroissoir de plus agréable; mais ayant connu le danger, & que cette passion fait beaucoup de scélérats & d'adulteres, comme l'ambition fait des scélérats & des conquérans, parce que le monde n'y attache pas toute la honte qu'il devroit, j'ai brûlé la plus grande partie du recueil que j'avois fait, & je me suis prémuni de bonne heure de pensées contraires, comme

d'un préservatif qui pouvoit m'être utile.

Vanterez-vous ce poison de la vie?

Ardent il nous surmonte, & tiede il nous ennuie.

Combien de soins amers mêlés à vos douceurs!

Que d'épines mortelles enveloppent vos sleurs!

Ah! Lucrece lui-même en fait l'aveu sincere;

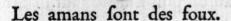
L'orateur du plaisir en apprend la misere.

Si donc, vous qui n'avez que de lâches desirs,

La peine vous fait peur, renoncez aux plaisirs:

Leurs charmes vous perdront, tels que ces feux trompeurs

Qu'allument dans la nuit d'onctueuses vapeurs. Le voyageur séduit par la flamme perside, Sans crainte va par-tout où la clarté le guide, Et par elle bientôt de sa route égaré, Précipite ses pas dans un gouffre ignoré, Et vos plaisirs passés pour surcroît de malheur, De mille traits amers vous perceront le cœur.



Tranquilles sans raison, désespérés sans cause, Dans un juste équilibre aucun ne se repose, Et le sang-froid souvent les conseille bien mieux Que cet amour qu'on peint un bandeau sur les yeux. (Comédie des Philos. 1760, par M. Palissor.) L'amour donne souvent un air maladroit, embarrassé. Un mot dit au hasard, déconcerte un amant. Cette passion, de toutes la plus chere, n'est que soiblesse & timidité: tandis que les autres nous animent, celle-là nous abbat.

L'amour ressemble à l'amitié; il en est, pour ainsi dire, la solie. (Séneque.)

L'amour est un torrent. Si vos plaisirs sont viss, leur violence vous consume; si vous desirez sans ardeur, vous jouissez sans délices. (Anti-Lucrece du cardinal de Polignac, tome 1, page 42.)

Qu'est-ce que l'amour lui-même, si ce n'est chimere, mensonge, illusion? On aime bien plus l'image que l'on se fait, que celui auquel on s'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit, reste la même qu'auparavant; mais on ne la voit plus la même: le voile du prestige tombe, & l'amour s'évanouit.

Quelquefois

1

1:

le

Sc

15

rs

le

e

n

1

1

3

Quelquefois, par une étrange perversité de la nature humaine, on desire dans l'éloignement ce qu'on méprise aussitôt qu'on croit y toucher. (Miss Claris.)

L'amour s'irrite par les obstacles, tant qu'il a espoir de les surmonter; il s'aiguise tant qu'il n'est pas mutuel; il s'affoiblit par l'absence, tiédit par l'habitude, & meurt enfin de langueur dans les bras de l'ennui qui lui ferme les yeux.

Quelqu'un a dir que la liberté est un bien qu'un sexe charmant nous enleve tous les jours, mais n'enleve qu'aux sots, & qu'un honnête homme peut bien être amoureux comme un sou, mais non comme un sot.

* L'amour a ses faveurs & ses dangers. Tandis qu'il favorise les uns, il en perd beaucoup d'autres. Il en est de même de toutes les passions: l'amour fait quelque-fois des heureux & souvent des malheureux. Des bergers quelquesois il fait des rois, & souvent des rois il fait des bergers. Cette passion dangereuse en a mené.

Tome I.

quelques-uns à la fortune; mais il y en a peu qui n'aient payé ses faveurs par de plus grandes peines. Qu'on en soit bien persuadé, dit l'abbé de St. Réal : l'amour est assurément la voie la plus dangereuse pour la fortune, la plus incertaine, & celle qu'on doit le moins rechercher; enfin, s'il y a quelqu'un que l'amour ait rendu heureux, c'est un lot de la loterie; pour un qui gagne, combien y en a-t-il de milliers qui perdent. Dans la jeunesse, on croit aisément que l'amour peut faire le bonheur de la vie; l'expérience apprend qu'il n'en fait souvent que le tourment: c'est souvent le plus grand de tous les maux par les dangers auxquels il nous expose. L'amour fait le malheur du monde, a dit quelqu'un : on rencontre par-tout ses victimes.

Car si l'amour fait quelquesois du bien, il faut convenir qu'il fait souvent du mal, quand la solie triomphe de notre sagesse. Comment faire donc? Aimer ou ne pas aimer. Mes amis, il faut apparem1

1

de

en

ir fe

&

1;

it

e;

il

re

d

t:

es

15

u

e

u

e

ment suivre son sort. Mettez-vous bien dans la tête que nous sommes tous fous. un peu plus, un peu moins. Une chose que je vous recommande, c'est de ne pas nourrir dans vos cœurs des sentimens pénibles, tels que ceux d'un amour extravagant, de la haine, de la vengeance, de l'ambition, qui sont tous fatals. On a vu derniérement le jeune & aimable capitaine Afgill, anglois, dont nous aurons occasion de parler à l'article des songes, qui demanda à servir en Amérique, autant peut-être par un dépit amoureux, que par honneur, & qui, ayant été fait prisonnier, fut tout prêt de payer de sa tête le droit de représailles. Le sort tomba fur lui pour être exécuté à la place de Lippencot, qui avoit fait subir le même fort 'au capitaine américain Haddik, homme estimable, si les anglois n'avaient rendu ce misérable pour lui faire éprouver la peine qu'il méritoit.

.* Tout considéré, il faut toujours en revenir à regarder l'amour, en général,

1

comme une passion qu'on ne sauroir trop réprimer & régler. Les petits-maîtres, les libertins se sont un jeu de la subornation & de l'adultere, sans songer à tous les maux qui peuvent en résulter. Des personnes moins ineptes, sous le titre de conquêtes & de bonnes fortunes, croyent en tirer un certain honneur; si elles gardent un secret inviolable, elles s'attribuent quelques principes; mais peuvent-elles se statte d'éviter tous les inconvéniens? La raison, au sond de leur ame, les condamne, & le déplaisir qui suit, dure plus longremps que la satisfaction.

* Une femme ne peut-elle pas éprouver les plus violens chagrins avec son mari? Une fille qui se marie après avoir succombé, ne peut-elle pas recevoir de son mari les plus mauvais traitemens, qui durent quelquesois toute la vie? Si ces petits-maîtres & ces libertins étoient mariés, seroient-ils bien aises qu'on aliénât leur semme de leur esprit, de leur cœur, qu'on séduisît leurs filles?

op

les

on

les

rde

nt

nt

nt le

a

,

r

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, c'est ce que la raison, le véritable honneur, la religion nous dictent.

En amour, la raison n'éclaire que le repentir.

L'auteur anonyme des mémoires pour la vie de Pétrarque, en parlant de ses amours avec Laure, nous prévient, en difant : « me voici arrivé à l'époque la » plus critique de la vie de Pétrarque. » Je voudrois pouvoir la couvrir d'un » voile, & cacher à la postérité toutes » les folies que lui a fait faire une passion » qui l'a tourmenté pendant plus de vingt » ans, & qu'il s'est reprochée tout le reste » de sa vie ». Cependant l'auteur convient que cette passion fut la plus honnête, qu'elle servira éternellement de modele aux cœurs tendres & vertueux, & que sa pureté & sa constance la rendroient excusable, si elle pouvoit l'être. Personne n'aima plus délicatement, & ne s'exprima

avec plus de grace, comme on peut le voir par ce sonnet:

Laure ayant l'amour avec elle, Parut un jour entre ses deux amans; Le soleil d'un côté, moi de l'autre. Le temps Étoit serein; Phébus dardoit sur cette belle

Ses rayons les plus éclatans.

Laure se voyant dans la sphere

De cet amant plus beau qu'à l'ordinaire,

Vers moi se tourne, & dans l'instant,
Par un coup-d'œil, un sourire charmant,
Calme l'inquiérude extrême

Que me causoit un rival si brillant: Si je pouvois la voir toujours de même,

Rien ne seroit égal à ma félicité.

Phébus outré de l'avantage Que sur lui j'avois remporté, Couvrit sa face d'un nuage Qui nous cacha sa honte & sa clarté.

Pétrarque se condamne lui-même dans un autre sonnet placé à la tête de ses poésies italiennes. C'est ainsi que l'auteur qui a composé ces mémoires, nous le présente dans sa traduction:

Lecteurs, voici le fruit honteux de ma jeunesse : En lisant ces vers langoureux le

Qu'à l'amant le plus malheureux Dictoit une malheureuse ivresse, Si vous avez aimé, vous plaindrez mes malheurs. Je chante tour-à-tour mes plaisirs, mes douleurs, Mes vains espoirs & mes folles alarmes:

Ecoutez mes soupirs, voyez couler mes pleurs, Et d'un cœur que l'amour égara par ses charmes,

Vous pardonnerez les erreurs.

Je fus du monde entier le jouet & la fable:

La honte, la douleur, le remords qui m'accable,

Voilà l'unique fruit de mes égaremens.

Je l'ai bien éprouvé, l'amour n'est qu'un vain

songe;

Ses plaisirs les plus vifs & ses enchantemens, Tout n'est chez lui qu'erreur, illusion, mensonge.

L'épigramme suivante passera pour être d'un esprit chagrin.

A celle qui s'y reconnoîtra.

Eh quoi! si fausse & si jolie,
Toi qui sis mon unique bien:
Mais qu'ai-je dit? quelle solie!
Serois-tu donc semme pour rien?
Oui, je t'aimois plus que la vie;
Oui, je voulois t'aimer toujours;
Mais je ris de ma fantaisse.

D iv

Est-il d'éternelles amours?

Je te voyois à ton aurore;

Sur ton front brilloit la candeur.

Je me disois : son jeune cœur

Ne sera pas perside encore;

Cœur de quinze ans n'est pas gaté :

Mais hélas! d'une fausse attente,

Comme un sot je m'étois slatté,

Car à quinze ans, en vérité,

N'est-on pas semme comme à trente?

(Par un auteur anonyme.)

.* L'amour nous trompe souvent, & l'on s'en dégoûte par ses peines.

PARFAITE INDIFFÉRENCE

Je te connois, trop perfide Nicé; Tu m'avois enchanté comme une autre Circé: D'un malheureux enfin les Dieux ont vu les peines; Ils ont ouvert mes yeux; ils ont brisé mes chaînes.

Mes desirs sont éteints, ainsi que mon ardeur. Du dépit ne crois pas que ce soit le langage: La froide indifférence est mon heureux partage, Et tes charmes n'ont plus de pouvoir sur mon cœur.

Ton nom jadis si doux frappe envain mon oreille; Sans m'occuper de toi, je dors.... je me réveille.... Tu peux, sans m'inspirer ni regret, ni desir, Me quitter, reparoître, arriver ou me suir.

Sans en être attendri, je parle de tes charmes; Tu t'approches de moi, sans que j'en sois flatté; Même avec mes rivaux, j'exalte ta beauté.... D'un amant, d'un jaloux je n'ai plus les alarmes.

D'un regard méprisant ou bien d'un doux sourire En vain autour de moi tu tendras les filets: Mon cœur indissérent bravera tes projets; Je verrai l'artisse, & n'en serai que rire.

Je saurai bien sans toi, trop ingrate maîtresse,
Ou tempérer ma joie, ou calmer ma tristesse.
Fuis nos bois, nos côteaux.... seul je m'y trouve
heureux;
Peut-être ton aspect les rendroit ennuyeux.

Malgré tes torts, Nicé, vois si je suis sincere. J'avouerai que tes traits sont ceux de la beauté; Qu'ici-bas tu paross une divinité; Mais ton cœur est perside, & cesse de me plaire.

Quand je brisai ma chaîne, ah! de cent maux divers,

Je sentis dans mon ame une atteinte mortelle; Mais j'aurois affronté la mort la plus cruelle, S'il m'eût fallu rester plus long-temps dans tes sers. Tel qu'un timide oiseau qui se sent pris au piege, Tente pour échapper au danger qui l'assiege, Mille essorts douloureux; s'il peut s'ouvrir les rets; Il se glisse, il s'envole & chante son succès.

Non, je ne t'aime plus: à chaque instant du jour, Nicé, je le redis.... Cet aveu sans mystere, D'un seu qui couve encore n'a point le caractere. Je rappelle mes maux.... c'est abjurer l'amour.

Le guerrier courageux montre ses cicatrices; Il se plast à conter des périls toujours chers: L'esclave en liberté garde & montre ses sers; La cause de ses maux fait alors ses délices.

Moi je songe aux tourmens que tu m'as fait souffrir;

A me les rappeller je trouve du plaisir. Approuve ou non, Nicé; pour moi c'est mêmechose. J'aime l'indissérence où mon cœur se repose.

Sans regret j'abandonne une amante volage. Tu perds le plus fidele & le plus tendre amant: Cette perte, Nicé, pourra te rendre fage, En te faisant sentir le prix d'un cœur constant.

Aisément je pourrai faire meilleure emplette.
Oui, oui, n'en doute pas; mais toi, Nicé, mais toi,
Où pourras-tu trouver un berger tel que moi?
Je fus ardent & vrai... tu n'étois que coquette.
(Ode de Métastase, mise en vers par Mlle. de Vardon.)

Remedes à l'amour.

Cratès ne connoissoit que trois remedes à l'amour, la faim, le temps & la corde.

s;

r,

e.

r.

it

3.

:

Démosthenes composant avec une courtisane de Corinthe, assez belle, elle mit ses graces à un si haut prix, qu'il n'y eut pas moyen de conclure. C'est de-là que vient le proverbe latin, non liber omnibus adire Corinthum. Démosthenes quitta la Corinthienne, avec cette leçon propre à faire impression sur l'esprit des jeunes gens:

Une dupe à ce prix pourroit se divertir.
Vous en trouverez assez à votre âge;
Mais un philosophe un peu sage
N'achete pas si cher un repentir.

AMOUR PROPRE.

L'amour-propre éclairé est permis & même nécessaire; l'amour propre aveugle est orgueil, est égoïsme.

*Les gens grossiers n'ont point d'amourpropre; ils n'ont que de l'orgueil.

D vj

L'amour propre est nuisible ou avantageux à la société.

L'amour propre outré & entiérement aveugle fait les grands crimes; quelques degrés de moins, il fait les vices; pour peu qu'il en reste, s'il n'est bien éclairé, il fait les ridicules; il affoiblit le mérite & les vertus; il diminue les agrémens de la société. L'orgueil est le supplément de l'ignorance.

ANTIPATHIE.

L'antipathie est involontaire, & paroît avoir sa source dans le tempérament, ou dans le goût naturel, par une cause secrette. La dissérence du tempérament, la singularité de l'humeur, l'esprit particulier, & le je ne sais quoi d'un air qui déplaît, produisent l'antipathie; elle dure jusqu'à ce que les ressorts secrets du sang & de la nature ayent sait un assez grand changement dans le goût pour qu'il soit universel ou entiérement soumis

à la raison. L'antipathie fait qu'on ne peut souffrir les gens, & nous en rend la compagnie satignante. Rien ne dépend moins de nous que l'antipathie : tout ce que nous pouvons faire, c'est de la dissimuler. (Synonymes de l'abbé Girard, art. haine.)

nt

es

ır

il

te

e

APOLOGIES.

Pour quiconque veut des succès, rien de plus inutile & même de plus dangereux que de se justifier; mais malheureusement ce ne sont pas les honnêtes gens, de qui ce terrible axiome peut régler la conduite. (Linguet, annales, n°. XXXVI.)

ARCHITECTURE.

L'architecture demande bien des connoissances; elle embrasse une infinité d'arts dissérens, &, selon Vitruve, le premier & le plus grand architecte des romains; l'architecte doit être un homme parfait, même dans ses mœurs.

Il est également agréable & utile pour toutes personnes de savoir bâtir une maifon & planter un jardin, y conduire des eaux, &c.

.* Le mieux n'est-il pas quelquefois le contraire du bien? En entrant dans nos églises nouvellement bâties, & qu'on a rendu si claires, sent-on ce frémissement religieux, ce même recueillement qu'infpiroit l'obscurité des anciennes? Le genre de ce beau gothique si élevé, si léger, si majestueux, en changeant quelque chose aux ornemens fuperflus pour leur donner plus de goût, ne devoit-il pas être conservé, comme cet ancien langage si nerveux & si expressif? Ne devoit-il pas être particuliérement confacré à nos églises, au lieu de ces masses énormes que l'on conftruit aufourd'hui? Les vieux châteaux ont un air de noblesse; ceux que l'on bâtit aujourd'hui, n'ont que l'air de maisons de campagne.

ARITHMÉTIQUE.

Les mathématiques traitent des mesures ou grandeurs, & de leurs rapports; ce des

le

105

1 2

nt

ıf-

re

fe.

er

1-

X

1

qui comprend les nombres ou l'arithmétique, & la géométrie.

La nécessité ayant sorcé l'homme de recourir à une industrie qu'il possédoit sans la connoître, il parvint par sa méditation à se faire des regles propres à le guider dans les comptes qu'il avoit à faire, & ne pouvant retenir dans son esprit les sommes dont il étoit occupé, il attacha ses idées trop sugitives à des objets matériels & maniables, tels que sont des pierrettes (calculi), ou des morceaux d'ardoise auxquels il assigna un nom & des valeurs dissérentes, selon la maniere de les placer. De ces calculs ou jettons est venu le mot de calculer.

Ensuite presque tous les peuples, comme les grecs & les hébreux, employerent les sigures de leur alphabet, selon un ordre convenu, que l'usage sixa pour représenter tous les nombres imaginables; ce qui facilita & abrégea encore mieux les comptes. Ainsi les romains, pour signifier l'unité, montroient un doigt, ou traçoient

ľ

f

n

f

la figure I qui le représente; III doigts rapprochés exprimoient les nombres suivants; ils abaissoient les trois doigts du milieu, & n'étendoient que le pouce avec le petit doigt pour faire cinq; ce qui formoit la figure V; ils mettoient deux V l'un sur l'autre v, ou traçoient un X pour faire dix : ils combinoient ensuite les X, les V, les I, jusqu'à ce qu'ils arrivassentià cinquante ou cinq dixaines; ce qu'ils exprimoient en mettant le cinq fur le côté. < Cette figure prit la forme de L, & de deux L mises l'une sur l'autre ! puis arrondies en C, se forma le nombre cent. 10 fignifia cinq cents; c10 fignifia mille. Ces figures se changerent ensuite l'une en D, l'autre en cio ou en Y, puis en M.

Il n'y en a point qui ayent moins employé de figures, & qui en ayent plus adroitement diversifié la signification que les arabes. Tout le monde connoît les chiffres & le zéro qu'ils ont inventés, & dont nous nous servons aujourd'hui. A ts.

i-,

lu

ec

ii

X

es

e

P

l'aide de ces moyens, l'arithmétique a fait beaucoup de progrès, & l'on fait de nouveaux livres tous les jours pour en faciliter l'étude.

ARTS ET SCIENCES.

La spéculation & la pratique constituent la principale différence qui distingue les sciences d'avec les arts, & c'est à-peu-près en suivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner à la plupart de nos connoissances où la spéculation se réunit à la pratique, & l'on dispute, par exemple, tous les jours dans les écoles, si la logique est un art ou une science. Le problème seroit bientôt résolu, en répondant qu'elle est à la fois l'une & l'autre. Qu'on s'épargneroit de questions & de peines, si on déterminoit enfin la signification des mots d'une maniere nette & précise. (Encycl. disc. prél.)

ARTS UTILES ET ARTS DE LUXE.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts, en raison inverse de leur utilité : cerre estime se mesure directement par leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde, reste forcément à un prix que le pauvre peut payer; au contraire, ceux qu'on n'appelle point artisans, mais artistes, travaillent uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; &; comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent : le cas qu'en fait le riche, ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne peut le payer. (J. J. Rousseau.)

Un moine inventa la poudre à canon;

E.

hée

de

di-

& nt

ne

iil

nt

u

ıt

-

t

t

un évêque (Galen, évêque de Munster), les bombes; un capucin, le P. Joseph, si fameux sous le ministere du cardinal de Richelieu, imagina les espions soudoyés par la police & les lettres de cachet. (Saint-Foix, essais sur Paris.)

ARTS AGRÉABLES.

Proscrire les arts agréables, & ne vouloir que ceux qui sont absolument utiles, c'est blâmer la nature qui produit des sleurs, les roses, les jasmins, comme elle produit des fruits.

Chez une nation où les femmes ne seront que belles, le goût dans les arts agréables n'acquérera jamais un certain degré de perfection : ce sont les graces qui l'inspirent, le guident, le forment & l'éclairent. (Saint-Foix, id.)

ASTROLOGIE ET ASTRONOMIE.

Le desir de savoir, fait qu'on s'applique à l'astronomie; l'inquiétude de l'avenir

fait donner dans l'astrologie. La plupart des gens regardent l'astronomie comme une science inutile & de pure curiosité, parce qu'ils ne font pas attention qu'ayant pour objet l'arrangement des saisons, la distribution du temps, la diversité & la route des mouvemens célestes, elle aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choses de la vie civile & politique, & devient un fondement nécessaire à la géographie & à l'art de la navigation : mais si, avec ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que, sans cette science, l'histoire & la chronologie ne seroient que confusion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cause des différentes manieres dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années, alors ils rendront à l'astronomie & à ceux qui la cultivent, l'estime due à leur mérite.

L'astrologie, au contraire, est à-présent déchue des idées vaines qu'on y avoit attaché. Le commun des hommes est plus déniaisé, & l'amour du vrai est plus du III

ne

é,

nt

la

la

de

es

Э,

la

:

ıt

f-

le

à

-

S

à

.

t

t

goût des habiles gens, aujourd'hui, que l'envie d'éblouir & de duper le monde, & le brillant de la répuation ne dépend plus du nombre des fots, mais du discernement des sages.

L'astronomie connoît le cours & le mouvement des astres, leur grandeur & leur distance; l'astrologie raisonne sur leur influence. Le premier observe l'état des cieux, marque l'ordre des temps, les éclipses, & les révolutions qui naissent des loix établies par le premier mobile de la nature, dans le nombre immense des globes que contient l'univers; il n'erre guere dans ses calculs : le second prédit les événemens tirés des horoscopes, annonce la pluie, le froid, le chaud & toutes les variations des météores; il se trompe souvent dans ses prédictions. L'un explique ce qu'il fait, & mérite l'estime des savans; l'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'estime du peuple. (Synonymes françois de l'abbé Girard.)

ATTRAITS, APPAS, CHARMES.

Il y a quelque chose de plus naturel dans les attraits, quelque chose qui tient plus de l'art dans les appas, quelque chose de plus fort & de plus extraordinaire dans les charmes. Les attraits viennent de ces graces ordinaires que la nature distribue aux femmes, avec plus ou moins de largesse aux unes qu'aux autres, & qui font l'appanage commun du fexe; les appas viennent de ces graces cultivées, que forme un fidele miroir consulté avec attention, & qui sont le travail entendu de l'art de plaire; les charmes viennent de ces graces singulieres que la nature donne comme un présent rare & précieux, & qui sont des avantages particuliers & personnels. (Idem.)

AVARES.

Les avares, dont la secte grossit tous les jours, sont les plus inhumains de tous les hommes, & les plus extravagants de ceux qui se croyent sages: inhumains, ils laisseroient périr toute la nature pour un écu; extravagants, ils trouvent du plaisir à mourir de froid & de faim. Voilà une façon de se déshonorer & de se damner bien bisarre.

rel

nt

se

ns

es

ue

de

ui

es

,

ec

u

ıt

e

2

Un avare est un malade qui meurt étoussé dans son sang, comme un prodigue est un malade qui se tue à sorce de saignées.

(Œuvres du roi de Prusse, tome 1.)

La réputation d'avare s'acquiert plus par des économies dans de petites choses, qu'en s'épargnant des dépenses considérables. Une légere somme par an exempteroit bien des gens de la honte de passer pour avares. (Pensées diverses de Pope.)

AVARICE ET INGRATITUDE.

.* Celui qui est véritablement désintéressé ne se plaint guere des avares ni des ingrats.

Nous ne crions tant contre les avares & les ingrats que parce que nous sommes très-intéressés nous-mêmes. Qu'est-ce que nous fait l'avarice de Léandre, l'ingrati-

rude d'Eraste, si nous sommes vraiment généreux? Léandre est un malheureux que je plains, & dont je n'envie pas les richesses; je n'en parle point. Si j'oblige Eraste pour lui faire du bien, sans retour intéressé pour moi, j'ignore s'il est ingrat; &, si je n'en puis douter, il a plus de besoin qu'un autre que je lui fasse du bien, puisqu'il trouvera peu de personnes assez désintéressées pour lui en faire.

AUTEURS.

Les auteurs médiocres sont communs parmi les auteurs; mais les hommes capables d'être des auteurs médiocres, sont rares parmi les hommes, parmi ceux même qui se piquent d'esprit & de littérature.

de morale.)



ent

les

ge

ur

it;

de

du

ies

113

es

nt

ne

re.

8

DU BAL ET DE LA COMÉDIE.

* Les sentimens sont partagés: les uns regardent la bonne comédie comme étant propre à corriger les mœurs, &c. castigat ridendo mores; les autres blâment les comédies en général, & sans distinction, parce qu'elles ne sont pas toutes morales: les uns blâment le bal aussi; d'autres approuvent la danse. Ne peut-on pas dire que le tout est relatif aux circonstances; aux occasions? Nous allons voir ce que plusieurs auteurs ont pensé du bal & de la comédie: nous verrons ensuite, à leur lettre, ce que des gens d'esprit ont pensé de la comédie en particulier, & de la danse.

Le bal & la comédie font les deux écueils où vont échouer la plupart des femmes & des filles. A la comédie, elles prennent des leçons de coquetterie & de lubricité, & le bal leur fournit les occa-

Tome I.

E

sions de les mettre en pratique. (Pagliari, observation 555.)

CI

é

ď

6

21

q

li

s

2

lé

é

la

V

P:

9

b

jo

s

V

P

C

f

Saluste parlant d'une dame romaine. nommée Sempronia, qui fut de la conjuration de Catilina, dit qu'elle dansoit mieux que ne doit faire une femme de bien, saltare elegantius quam necesse est proba. Aujourd'hui vous ne trouverez pas peut-être une seule femme ni une seule fille qui n'aimât mieux ignorer toutes choses que de ne savoir pas danser; que instrumenta luxuria sunt, ajoute Saluste au même endroit. Marguerite de Vangest qui n'avoit pas voulu de plusieurs gentilshommes qui l'avoient demandé en mariage, apprit au bal, que la volonté d'être religieuse n'est pas une sauve-garde suffisante pour résister à la tentation d'un prince amoureux. (Strad. liv. 1 de la premiere décade de son histoire.)

BAROMETRE.

* Il ne regne encore que trop de notre temps, dans un certain monde, une ri,

e,

ju-

oit

de

est

pas

ile

tes

44

fte

eft

S-

a-

re

9-

in

la

è

e

crédulité qui tient des siecles moins éclairés. Rien n'est plus commun que d'entendre dire, par exemple, que le barometre, s'il ne marque pas le temps actuel, c'est qu'il prédit d'avance le temps qu'il fera dans deux ou trois jours : la crédulité se repaît de ces chimeres, & l'oisiveté s'en amuse, comme font encore, des vieux almanachs, les gens groffiers. C'est la légereté ou la pesanteur de l'air, dans son état actuel, qui agit sur la liqueur, & non la légereté ou la pesanteur du temps à venir; de sorte que, s'il pleut aujourd'hui, l'air étant plus pesant, il est impossible qu'il annonce la légereté de l'air, ou le beau temps qu'il fera dans deux ou trois jours, ou bien la machine ne vaudroit rien: c'est l'air actuel qui agit, si rien ne s'oppose à son jeu. Les temps sont si variables, si inconstants, qu'il n'y a personne, s'il entreprenoit d'en prédire les changemens, qui ne réussit quelquefois, comme le barometre & les almanachs qui se trompent souvent, & sur-tout si l'on

E ii

donnoit à l'astrologue le même avantage de deux ou trois jours de répit, qu'on donne sans réslexion au barometre; cat alors il est presque sûr, si le temps n'a pas changé le lendemain, qu'il changera dans deux ou trois jours.

« Nous connoissons sûrement avec le

0

a

(ci

el

P

» thermometre les différens degrés de

» chaleur; l'hygrometre fert à marquer

» l'humidité de l'air; le barometre est

» une mesure qui me paroît assez suspecte

» & très-peu nécessaire; car la pluie &

» le vent ne demandent, pour être

» observés, que l'usage des sens ».

(Encyclopédie, art. observation.)

BIBLIOTHEQUE.

Une bibliotheque de moins de cent volumes, contient tout ce qu'il est possible de savoir, c'est-à-dire, l'essentiel de œ qui a été écrit depuis la création du monde. (d'Alembert.)

C'étoit le sentiment de la Mothe-le-Vayer, parce qu'il vouloit qu'il n'entrât itage

u'on

Car

n'a

gera

c le

de

uer

eft

ecte

&

ètre

n.)

ent

ce

le.

.)

e-

ât

dans une bibliotheque, & dans le cabinet d'un homme de goût, que ce qu'il y a de plus choisi, de plus exquis & rien de médiocre.

Les personnes curieuses d'acquérir la connoissance des premieres & des meilleures éditions des livres en tout genre, doivent seuilleter, la plume à la main, la bibliotheque de Fabricius, & les annales typographiques de Maittaire. Cette étude fait une branche d'érudition qu'on aime beaucoup dans les pays étrangers; elle est au moins indispensable aux bibliothécaires des rois, & aux libraires qui recherchent l'acquisition des livres précieux, ou qui s'adonnent à en faire des catalogues. (Encyclopédie, art. imprimerie, de M. le chevalier de Jaucourt.)

BIENS.

* Quelqu'un a dit que le bien des fots est le patrimoine des gens d'esprit : il y a quelque chose de malhonnête dans cette pensée, & qui a quelqu'apparence d'injustice. Il paroîtroit mieux de dire que le bien du public est le patrimoine de l'industrie. En esset l'industrie dans les arts, a droit aux biens du public à qui elle est utile & quelquesois inutile, en apparence, comme dans les modes qui sont une industrie des marchands, par où ils s'attirent en esset l'argent d'un certain public; mais combien de gens qui en ont besoin, vivent ainsi du superslu des autres!

BIENET MAL.

.* Ce qui est bien à l'un, est mal à l'autre; ce qui est vertu à l'un, est vice à l'autre. C'est vertu & mérite de travailler à un homme qui n'a rien; c'est vice à un prince de faire ce que peut faire l'homme qui n'a rien.

.* Quand on est bien, il y a du risque à vouloir être mieux.

BIENFAITEUR.

Il est des bienfaiteurs si nobles, que c'est une reconnoissance que d'accepter leurs bienfaits.

BIENFAITS.

que

e de

arts.

e est

ice,

duf-

rent

nais

ent

1 à

ice

ler

un

ne

ue

rs

Il y a des bienfaits qui doivent être secrets, ce sont ceux qui secourent; il y en a qui doivent être publiés, ce sont ceux qui honorent. (Séneque.)

N'acceptez les bienfaits que de celui à qui vous accorderiez les droits facrés de l'amitié. (Idem.)

Le duc d'Aremberg donna une pension de 1500 livres à Rousseau, qui, croyant dans la suite avoir à se plaindre de son biensaiteur, resusa l'argent lorsqu'on lui apporta, disant à l'intendant de ce seigneur; je l'acceptois avec plaisir, quand je me slattois d'être des amis de M. le duc; présentement que je ne le suis plus, je ne veux plus le recevoir. J. J. Rousseau eut la même fierté.

BIENSÉANCES.

Les bienséances sont utiles non-seulement par les biens qu'elles procurent souvent, mais aussi par les maux qu'elles

E iv

arrêrent. L'estime des hommes, si difficile à acquérir, si facile à perdre, on l'obtient, on l'entretient avec les bienséances.

e

11

1

Comment s'affurer le secours de nos semblables, sinon par un concours de foins, d'égards, d'attentions? Les bienséances nous mettent entre les mains ce précieux trésor avec lequel nous pouvons parer tous les accidens qui viendroient troubler le cours de notre vie. Dans notre bonheur, nous ne verrons point d'envieux; dans notre infortune, nous ne rencontrerons que des personnes compâtissantes; dans nos infirmités, des consolateurs & des aides; &, comme la vie est un détail de besoins toujours renaissants, qui tantôt nous font personnels, tantôt touchent nos semblables, les bienséances fourniront une occasion perpétuelle de donner & de recevoir, de faire des heureux & de l'être: ainsi se perpétuera la chaîne de nos plaisirs; plaisirs purs & légitimes, puisque l'union en est le principe, comme elle en est la fin.

le

t,

20

e

1e

IS

t

e

;

Laissons donc à nos philosophes modernes, à nos prétendus sages le funeste goût d'une liberté imaginaire qui les rend esclaves; laissons-les se priver volontairement de l'honneur singulier de faire valoir la vertu, & de contribuer au bonheur de l'humanité mo non sinlituog sel ine reil so

BOIRE.

.* On ne boit plus en France, même dans le militaire. Il n'y a plus guere que des gens de bas aloi, &, dans certains cantons, quelques particuliers qui ne font pas fairs pour cela, & dont on doit respecter l'état. Quelques ouvriers, quelques gens de campagne ont conservé cette habitude souvent funeste pour eux & les autres. Cette sorte de barbarie se déracinera difficilement chez eux.

BONHEUR.

Tous les hommes veulent être heureux; mais tous font aveugles, lorsqu'il s'agit d'examiner en quoi consiste le bonheur.

* N'est-ce point une absurdité que de parler du bonheur que nous ne connoissons guere dans le monde ? Les uns se répandent dans le monde, & se livrent aux plaisirs pour soulager leur inquiétude; mais ils en reconnoissent bientôt la vanité, & l'ennui les poursuit toujours. Les autres abandonnent le monde, se retirent pour vivre dans la solitude, où le vuide de leur cœur les poursuit, quoiqu'ils y chantent leur bonheur. Le bonheur n'est proprement que le moyen de se rendre moins malheureux en évitant tout excès; il se trouve dans la médiocrité plutôt que dans tout autre état. Mais voyons ce que plusieurs hommes en ont pensé, à commencer par les anciens.

Heureux, disoit Virgile, celui qui ne connoît que les divinités champêtres, Pan, le vieux Silvain & la troupe des nimphes, & dont les honneurs que le peuple romain distribue, ni la pourpre des rois, n'ont jamais ébranlé la constance. La discorde si fatale entre les freres, n'a jamais troublé son

de

ons

ré-

aux

de;

té,

res

our

ur

ent

re-

ins

fe

115

ie

1-

ie

,

1

repos : les ligues des peuples qui habitent le long du Danube, les révolutions des royaumes, les divers événemens de l'empire romain, sont pour lui des affaires étrangeres. Un homme dans cette heureuse situation, n'est ni affligé de la misere des uns, ni jaloux de l'opulence des autres. Content des fruits que les arbres & les campagnes lui donnent libéralement, il ne va point se jetter dans le tumulte du barreau, ni feuilleter les registres publics; il voit de fang-froid tous les hommes courir par diverses routes après la fortune, les uns' voguer sur des mers inconnues, d'autres chercher la gloire dans les dangers de la guerre, ou, vils courtifans, s'infinuer, dans les palais des rois, &c. (Virgile, second livre des géorgiques.)

De tout ce que l'on voit n'admirer presque rien, S'inquiéter de peu, c'est l'unique moyen De goûter ici-bas, malgré le sort perside, Une félicité véritable & solide. Aux lieux, aux temps, aux gens se prêter sans façon,

E vj

D'Aristipe autresois telle sut la leçon:
S'accommoder à tout étoit son grand principe,
Et je suis, mes amis, de l'avis d'Aristipe.
Chacun trouve bientôt, après s'être essayé,
Mesure pour son aulne & chaussure à son pied.
Si nous voulons traiter les affaires en maître,
Soumettons-les à nous, loin de nous y soumettre.
Bon sens, bon estomac & cœur indisférent
Conduisent à la fin au bonheur le plus grand.
Tels sont donc mes conseils. Adieu, vivez tranquilles:

Si vous avez appris des dogmes plus utiles, Daignez avec candeur me les apprendre aussi, Sinon faites usage avec moi de ceux-ci.

(Horace.)

Le poète romain s'égaye quelquefois; mais, quoique les moralistes modernes foient souvent plus sérieux, on voit que les sages de toutes les nations & de tous les temps ont pensé à-peu-près de même.

Extrait d'Abouzaid, conte oriental.

Avis d'un ministre disgracié à son fils.

Contente-toi de tes possessions; elles suffisent pour te rendre heureux: n'aspire

d.

e.

point aux honneurs publics; ne mets jamais le pied dans les palais des rois. Ton bien te mettra à l'abri des humiliations inféparables de la misere, & ta modération te préservera de l'envie. Contente-toi de vivre en particulier; faits jouir tes amis de tes richesses; sois bienfaisant : la plus douce jouissance du cœur est d'être aimé de tous ceux dont on est connu; recherche-la. Dans le temps de ma gloire & de ma prospérité, voyant tous les mortels au dessous de moi, & un seul au dessus, je disois à la calomnie: qui t'écoutera? & à l'artifice, que peux-tu? Mon fils, ne méprise jamais la malice du foible; fouviens-toi que le venin supplée à la force, & que le lion peut périr de la piquure d'un reptile (1).

Pour être heureux, si l'on en croit une

⁽¹⁾ Ce morceau doit appartenir à M. Cardone, secrétaire-interprete du roi, qui est en possession de nous donner tout ce qu'il y a de plus spirituel & de meilleur dans les ouvrages orientaux.

sentence persane, il ne faut pas prendre une maison dans un quartier où le peuple soit ignorant & dévot.

Voici comme s'exprime le roi de Prusse dans quelqu'une de ses œuvres :

Les frivoles faveurs que fait la renommée, Ont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée,

Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour Sont les uniques biens du terrestre séjour. Poursuivez le bonheur du Japon en Espagne, Le chagrin, malgré vous, toujours vous accompagne;

Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.



Un auteur espagnol paroît plus grave, quand il dit que celui qui voudroit avoir beaucoup d'amis, & vivre heureux dans ce monde, devroit être sourd, muet & aveugle, pour ne pas appercevoir les solies & les vices qui y regnent.

La plupart des hommes qui se disent malheureux, sont des hommes passionnés, c'est-à-dire, des sous auxquels il reste Ire

ple

fle

en

ur

1-

quelqu'intervalle de raison, pendant lesquels ils connoissent leur folie, & sentent par conséquent leur malheur; &, comme il y a dans les conditions élevées plus de saux desirs, plus de vaines prétentions, plus de passions désordonnées, plus d'abus de son ame, que dans les états inférieurs, les grands sont sans doute, de tous les hommes, les moins heureux. (Hist. nat. de M. de Buffon, vol. 4, page 47.)

FABLE.

LA FORTUNE ET LE BONHEUR.

Deux amis, quoique de caractere fort opposé, s'entretenoient un jour de leurs occupations & de leurs projets. L'un, vis & ambitieux, raconta avec chaleur à son ami tout ce qu'il avoit tenté, tous les voyages qu'il avoit faits, tous les expédiens qu'il avoit imaginés pour remplir le vuide immense de ses desirs, & il

conclut par ces tristes paroles : ah! mon aml, qu'il est difficile de faire une grande fortune!

L'autre, plus modéré, plus sage, & qui avoit été instruit par le malheur, lui conta, à son tour, comme il s'étoit accoutumé à vivre de peu, à cultiver son jardin, à bien gouverner sa famille, à mettre des bornes à ses desirs, & lui dit, en sinissant ces mots, qu'il accompagna d'un regard tendre: ah! mon ami, qu'il est aisé d'être heureux!

AUTREFABLE

LE HIBOU PHILOSOPHE.

Réformer sa nombreuse cour.

De mille oiseaux l'importune cohorte

Depuis long-temps fatiguoit sa grandeur:

Un coup de bec les mit tous à la porte.

Servez les grands, comptez sur leurs faveurs;

Aussi chaeun, dans sa disgrace,

De murmurer à qui mieux mieux.

H

de

8

11

1-

1,

25

it

d

e

Qui peut jamais remplir ma place,
Dit tout haut le paon orgueilleux?
Suis-je un serviteur inutile?
De cette cour je fais seul l'ornement;
Et moi, dit le geai imbécille,
N'en fais-je pas l'amusement?
Jusqu'au moindre oisillon, tout est un personnage
Que devoit distinguer une réforme sage.
Tandis qu'à tous nos mécontens

Tandis qu'à tous nos mécontens
Un olivier prochain, servant alors d'asyle,
Prêtoit ses rameaux bienfaisans
A l'indiscrette volatille,
Certain hibou, non pas de ceux
Qui sont l'effroi de la nature,
Hibou jadis courtisan malheureux,
Et de hibou n'ayant que la figure,
Leur adressa ce peu de mots:

De votre liberté connoissez l'avantage: Vous vous plaignez mal-à-propos.

On gagne tout en quittant l'esclavage.

Quoi! dans le vaste champ des airs

Ne vous reste-t-il pas un assez beau domaine?

A vour voir abattus par ce petit revers,

On vous croiroit d'espece humaine. Cessez cette vaine clameur.

J'ai porté comme vous une brillante chaîne; Comme vous près des grands j'ai cherché le bonheur, Et je ne l'ai trouvé que dans le creux d'un chêne. Le président Maynard, poëte, disciple de Malherbe, retiré à Aurillac, mécontent de la fortune & du cardinal de Richelieu, sit ces vers:

Par votre humeur le monde est gouverné; Vos volontés sont le calme & l'orage. Vous vous riez de me voir consiné Loin de la cour, dans mon petit ménage; Mais n'est-ce rien d'être tout à soi, De n'avoir point le fardeau d'un emploi, D'avoir dompté la crainte & l'espérance? Ah! si le ciel qui me traite si bien, Avoir pitié de vous & de la France, Votre bonheur seroit égal au mien.



Heureux le mortel dont la vie Coule sans crime ni remords, En qui la nature associe Au bon cœur la santé du corps, Qui ne connoît point les transports D'une jalouse frénésie, Qui n'a ni craintes ni procès, Et s'interdit tous les excès D'une aveugle philosophie.

Au fond d'un paisible réduit, Bienheureux celui qui rassemble ple

ent

eu,

Les arts & les muses ensemble,
Qui dort tranquillement la nuit,
S'éveille quand le soleil luit,
Et se leve, si bon lui semble;
Qui, maître de tous ses momens,
Sans en devoir compte à personne,
N'a de soins que ceux que lui donne
Le choix de ses amusemens,
Et dont la sagesse assortie
D'un petit bien non endetté,
Désend son ame de l'envie
Que soussers de sui de l'envie
Que soussers de sui de l'envie

Plus heureux qui, sans jalousie, Voit prospérer l'homme de bien, Qui, dans un modeste maintien, Fuit les approches de l'impie, Le commerce des orgueilleux, Des avares, des hypocrites, Supprime l'abus des visites, Tous les complimens ennuyeux, Et ces faux rapports, ces redittes, Enfans des caquets odieux; Qu'affez favorifé des dieux, Par une bénigne influence, Son étoile, du haut des cieux, Lui défigne sa résidence Dans quelque fortuné séjour Où l'on ignore la fortune,

Le faste, la gloire importune, Et les intrigues de la cour; Plage chérie, où l'innocence, Loin des fourbes & des flatteurs, Jouit de la sainte licence D'oser dire ce qu'elle pense, Sans craindre de vils délateurs.

Heureux qui, suivant la nature, En variant ses doux plaisses Par une étude simple & pure, Goûte les solides plaisses Qu'offre en ces lieux l'agriculture Aux plus légitimes desirs.

Heureux & mille fois heureux
Qui, content de sa destinée,
Commence & sinit la journée
Par bénir les décrets des cieux,
Qui mêle un peu de solitude
A tous ces plaisirs fastueux,
Dont souvent les attraits pompeux
Nous causent plus d'inquiétude
Qu'ils ne répondent à nos vœux.
Leurs mouvemens tumultueux
Souvent piquent peu l'indolence
Des stupides voluptueux;
Dans des spectacles somptueux,
Où, sans goût, sans intelligence,

Ils vont jouer la gravité, Et s'ennuyer avec décence, Sous un faux air de dignité. Heureux, dans ce chaos du monde, Celui qui, méditant tout bas Sur le faux qui par-tout féconde Mille travers qu'on ne sent pas, Conclut sur le trompeur emblême Des erreurs de l'humanité; Que malgré le commun système Chez tant de mondains adopté Par une inconséquence extrême; La raison, la tranquillité, La franchise, la liberté, En ajoutant, si l'on veut même, L'honnête médiocrité, Du sage font le bien suprême.

* La vie de la campagne, célébrée par tous ceux qui, dégoûtés du tumulte du monde, s'y sont retirés, ne laisse pas que d'avoir ses inconvéniens, ses incommodités, ses désagrémens. On y rencontre la corruption connue à la ville, & il ne faut plus croire d'y retrouver l'âge d'or chanté par les poëtes. Comme elle

est peu habitée, on est réduit à passer sa vie dans la solitude, trop éloigné de ses amis, & fouvent trop près de gens auxquels on ne peut pas s'attacher : mais n'entrons point dans un détail qui puisse gâter les agrémens qu'on y rencontre aussi, & les tableaux qu'en ont fait des gens d'esprit. Souvenons-nous qu'il ne faut pas être trop difficile sur le bonheur, sur la -vie heureuse, & qu'après avoir éprouvé dans le monde des malheurs, on peut être moins malheureux & goûter plus de repos d'esprit dans la retraite. Un parfait bonheur n'existe pas ici-bas : il faut donc un peu gliffer sur les idées du bonheur à la campagne, comme sur les plaisirs du monde. Continuons de rapporter quelques idées de différens auteurs à son avantage, & les pensées de plusieurs hommes, qui, après l'épreuve qu'ils en ont faite, peuvent servir à nous rapprocher ses plus sensibles douceurs, & nous faire mieux sentir toutes les satisfactions qu'on y peut goûter.

a

es

-

S

S

S

aé

t

On peut dire, en général, dit M. le marquis d'Argens (lettres chinoises), qu'il en est de même de tous les pays qu'au Japon, & que la vie champêtre d'un paysan est plus tranquille & plus heureuse que celle des plus riches artisans. La sage providence à distribué d'une telle maniere les différentes fortes de biens, que ceux qui paroissent les moins riches & les moins avantagés de la fortune, possedent cependant des trésors très-précieux. En est-il parmi ceux des princes & des souverains, qui soient d'un plus grand prix que la tranquillité d'esprit, que le mépris des grandeurs, que l'indifférence pour les honneurs chimériques qui coûtent tant de peine à acquérir, & qui ne font qu'augmenter les besoins & les incommodités de la vie, qui, en paroissant nous élever au desfus des autres hommes, nous asservissent à des gênes continuelles, & ne nous rendent respectables qu'en nous rendant malheureux? Quel rriste honneur que celui qui fait mon infortune! & quelle

pitoyable grandeur que celle qui me rend esclave! J'ai toujours considéré la vie champêtre, continue-t-il, comme celle qui pouvoit nous rendre plus heureux, parce que c'est celle qui expose à moins de besoins, qui apprend à se contenter de peu, & qui garantit d'être le jouet de toutes les passions violentes qui regnent avec tant d'empire, non-seulement chez les princes & les courtisans, mais encore parmi les habitans des villes. Ce n'est pas feulement dans les cours que l'ambition, la jalousie, l'envie d'acquérir des richesses, le desir de primer, ont établi leur domicile; ils demeurent aussi dans les hôtels des magistrats, dans les études des lettrés, dans les maisons des bourgeois, & dans les boutiques des marchands.

*Les Tartares-Mongous habitent sous des tentes, vivent de leurs troupeaux, vont de pâturages en pâturages, & s'occupent de la chasse, de la pêche. Qui des peuples que nous appellons civilisés, ou de ces peuples que nous regardons comme

end

vie

elle

ux.

oins

iter

uet

ent

nez

ore

pas

n,

es,

ni-

els

s,

113

us

۲,

&

ui

,

15

e

Il nous faudroit, à-peu-près comme eux, pour vivre long-temps & fans mélancolie, n'avoir ni voisins à ménager, ni ennemis à craindre, ni grands à contenter, ni affaires difficiles, ni occupations gênantes, & faire sa récréation des exercices du corps: mais n'en faut-il pas aussi à l'esprit?

* Les gens de campagne cependant ne font pas heureux, parce qu'ils ne sentent que leurs peines, & ne connoissent gueres celles des autres états. Pour les trouver heureux, nous leur supposons plus de lumieres qu'ils n'en ont communément; nous leur supposons des réflexions, de la philosophie & de l'expérience; nous nous mettons en quelque façon à leur place. Après des épreuves qui nous dégoûtent du monde, nous imaginons que, si nous étions dans la situation où nous croyons qu'ils se trouvent, mais avec de l'aisance, sans doute, qu'ils n'ont pas, nous serions plus heureux que nous ne sommes : je le veux croire à ces conditions. Voici comme

Tome I.

on fait parler ces campagnards agréables & imaginaires dans Annette & Lubin:

Rien n'annonce ici la grandeur;
Rien ne nous est contraire.
Nous sommes satisfaits;
De la nature entiere
Nous goûtons les bienfaits.

La lumière & l'air sont à nous,
Toutes ces maisons magnisques,
Qu'à la ville on trouve par-tout,
Ne valent pas nos tosts rustiques;
Ces seuillages nouveaux sont bien plus de mon goût
Que ces planchers pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

Les grands ne sont heureux qu'en nous contrefaisant.

k

q

b

fe

je

n

fi

je

j

Chez eux la plus riche tenture

Ne leur paroît un spectacle amusant

Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre

verdure,

Nos danses sous l'ormeau, nos travaux, nos loisirs: Ils appellent cela, je crois, un paysage. Ah! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs, Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

Pauvres gens! leur grandeur ne doit pas nous tenter: Ils peignent nos plaisirs au lieu de les goûter. Ces lits où la mollesse S'unit avec les maux, Nourrissent la paresse, Sans donner le repos: Sur nos gazons l'on sommeille Tranquillement, & bientôt, &c.

es

ůt

re

s:

e.

:

* Je n'ai trouvé, & il n'y a pas longtemps, dans ce genre des heureux à la campagne, où j'ai passé une grande partie de ma vie, qu'un être, un seul être véritablement philosophe & content. Ce particulier qui demeure à Gonesse, s'occupe à trafiquer des pigeons qu'il va dénicher dans ks colombiers voisins, quelque gibier, quelques volailles, & s'amuse, dit-il, à boire sans excès pour s'égayer l'esprit seulement. Je suis content de mon occupation, me disoit-il un jour; je suis libre; je ne dépends de personne, & j'y gagne ma vie & celle de mes enfans; cela me suffit : je n'envie pas le sort des plus riches; je fais de l'exercice; je me porte bien; j'ai bon appetit, c'est le meilleur cuisimer:

je ne bois pas du vin qu'ils boivent; mais je trouve bon celui que je bois : je n'ai pas de beaux habits; mais ils me gêneroient : je suis en pleine liberté; je n'ai pas une grande maison, mais elle me suffit. Une seule chose me contenteroit davantage, c'est que ma semme eût un peu plus d'industrie : c'est une bonne semme; mais elle ne sait être que ma semme. Ce n'étoit pas mal raisonner : mais toujours quelqu'infortune accompagne les plus heureux.

On va voir comment M. Gresset parloit de la campagne où il s'étoit fixé dans sa maison près d'Amiens. On jugera s'il s'y plaisoit, par les vers suivans:

Ici je trouve le bonheur;
Ici je vis, sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits sats ignorans
Viennent, conduits par la solie,

S'ennuyer en cérémonie,

Et s'endormir en complimens;

Loin de ces plattes coteries

Où l'on voit souvent réunies

L'ignorance en petit manteau,

La bigoterie en lunettes,

La minauderie en cornettes,

Et la résorme en grand chapeau.

mais

n'ai

êne-

n'ai

affit.

7an-

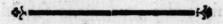
plus nais toir

in-

loit

fa

s'y



LE CHEMIN DU BONHEUR.

Prus de bon sens que de doctrine, Raison sur qui la soi domine, Peu de livres, mais bien choisis, Des amis mieux choisis encore, Et, s'il se peut, point d'ennemis; Ame de tous soins dégagée, Bien médiocre sans procès, Meubles propres, maison rangée, Point de maître & peu de valets.

(Par M. Dreux du Radier.)

Le bon sens, même un gros bon sens, est plus utile que l'esprit pour le bonheur & la conduite de la vie.

F iij

LE BONHEUR OU LE CHOIX.

Poème traduit de l'anglois, de Pomfret,

Cette piece agréable nous donne une idée bien noble des sentimens de l'auteur. Cet écrivain paroît un philosophe aimable, un ami tendre, un cœur sensible, un homme droit. Toute fon ambition fe borne à couler ses jours dans une maison de campagne bâtie sans art, ni trop petite, ni trop grande; il veut un jardin, un ruisseau frais environné de tilleuls, un cabinet d'étude enrichi des meilleurs auteurs. Peu jaloux de s'agrandir, il ne desire de biens que ce qu'il en faut pour vivre honnêtement, pour obliger un ami, & pour soulager la pauvreté. Un petit cellier lui paroît nécessaire pour répandre sur ses discours l'enjouement & la gaieté. Deux amis lui font essentiels; mais ils doivent être discrets, généreux, spirituels, justes, ouverts, pieux, amis de César & fideles à leur créateur : ensuire il demande une

femme qui soit aimable, dont la raison maîtrise les passions, qui soit décente dans les cercles, & gaie dans le particulier, réservée près des petits-maîtres, & libre avec les gens vertueux. Ami de tout le monde, il ne veut point s'intéresser dans les querelles publiques, ni briguer la faveur populaire; ennemi des procès, il déteste la chicane & l'abus des loix; ensin sa consolation est de mourir dans les bras de la paix, après avoir goûté les douceurs d'une vie innocente & tranquille.

ne

Ir.

e,

In

ſe.

11

,

n

Quatre choses dans la vie, a dit quelqu'un, en parlant du bonheur, peuvent la rendre utile & agréable : un fonds de religion, un peu de philosophie, certain usage du monde & une aisance bornée.

1. La religion nous fait regarder comme nécessaires les peines attachées à la condition humaine. 2. La philosophie nous fait raisonner, nous rend supérieurs à mille événemens. 3. L'usage du monde nous soumettant, nous empêche de paroître austeres & incommodes. 4. Ensin l'aisance

po

cl

p

N

12

i

bornée, c'est-à-dire, celle qui tient le milieu entre la pauvreté & l'abondance, nous mer, d'un côté, à l'abri de la crainte de manquer du nécessaire, & nous délivre, de l'autre, des tourmens attachés aux grandes places & aux grandes richesses.

Où ne trouve-t-on pas cette espece de soux,
Qui de l'état d'autrui desireux & jaloux,
Pour s'élever perdent leur héritage?
Pourquoi nous déplacer? Qu'en retirons-nous?
Il est plus sûr & plus doux
D'être content de son partage.

La jouissance est la pierre de touche du bonheur & des plaisirs. On traite du prix d'une charge brillante, dont l'honorisique & les prérogatives distinguent celui qui en est revêtu: cette idée slatte; les agrémens se présentent en soule à l'imagination; on jouit d'avance des égards & des respects qu'elle attire, & l'on se hâte de conclure. L'acte est-il passé? Les visites satiguent; les audiences ennuyent; les cliens importunent; la charge devient un

le

е,

te

X

poids qu'on ne peut plus porter, & l'on cherche des acheteurs. Que ne pourrois-je pas dire des richesses! En jouit-on sans crainte? Les possede-t-on sans remords? Nos fatisfactions ne sont jamais parfaites: la jouissance du bonheur retranche toujours quelque chose du bonheur même. Quand le plaisir passe de l'imagination à la réalité, il perd bien de sa valeur dans le trajet, parce qu'il arrive ou trop tard, ou dans des circonstances qui empêchent d'en goûter tout l'avantage. Le bonheur ne répond jamais à l'idée que nous nous en étions faite. Dieu permet que rien ne puisse remplir notre cœur, afin de nous attacher à lui qui est le bien suprême, & nous faire ainsi sentir que notre grand malheur en ce monde, c'est sans doute la privation de Dieu, & notre plus grand bonheur, l'espérance en lui.

Je crois ceci de M. Clément, chanoine de Saint-Thomas du Louvre, à l'exception de la fin qui a été ajoutée, & devroit finir ici cet article du bonheur; mais je crois que c'est le même qui dit encore:

N

A bien prendre les choses, il n'y a dans la vie ni bonheur, ni malheur réel, Alexandre se trouvoit à l'étroit dans le monde entier qu'il avoit conquis, & Diogene étoit fort à son aise dans son tonneau. Le degré d'ambition fait la dissérence des fortunes. Ne point sortir du cercle que nous trace notre état, c'est être dans le chemin de la félicité; c'est en jouir.

Bonheur, paix intérieure, seul vrai bonheur, la vertu vous a fait naître; &, si le vice parvient à vous produire, c'est-là sans doute le comble de ses excès.

Finissons cet article du bonheur, qui est peut-être déjà trop long, par une épître morale de M. le Noble (Ecole du monde, 24°. entretien), qui est un des derniers fragmens choiss qui nous tombent entre les mains.

Des vapeurs de l'espoir, quoi! toujours enivré, Aux caprices du sort je me verrai livré, Toujours dans la tourmente, &, d'une ame rebelle, Méprisant la raison dont la voix me rappelle: ore:

y a

éel.

le

&

fon

la

du

tre

ir.

rai

k,

-là

ui

re

cs

e

Non, cessons de former d'ambitieux souhaits: Dans un petit recoin allons chercher la paix; Allons sous des ormeaux, loin de toute menace. Goutant les vrais plaisirs que nous décrit Horace, Passer tranquillement, dans ces lieux souhaités. Près du feu les hivers, à l'ombre les étés. C'est-là que, peu connu du ministre & du maître, On cherche uniquement soi même à se connoître. Et, ne rendant qu'à soi compte de son loisir: D'une liberté pure on fait tout son plaisir : L'esprit toujours rassis, & content de soi-même, On y fait ce qu'on veut, on y voit ce qu'on aime. Un bon livre à la main, on en défend l'accès Aux intrigues de cour, aux soucis, aux procès. Par-tout on voit régner l'innocente nature : Le vin s'y verse net; on y boit l'onde pure; Rien n'y trompe le goût, & les sobres festins S'y font à peu de frais du tribut des jardins. Mais de ses passions sur-tout l'ame épurée, Y cherche vers les cieux une route assurée, Sans desirs, sans besoins, regarde avec mépris Tout ce qui des mortels séduit les vains esprits, Et, dans un calme heureux, à l'abri des orages, Contemple l'ouvrier dans ses parfaits ouvrages.

BONS MOTS.

Je projettois de rapporter ici quelques F vi

bons mots de l'ancien évêque d'Amiens (M. de la Motte, d'Orléans), qu'on n'avoit pas imprimés, & qui ne s'étoient point répandus; mais j'apprends, en écrivant ceci, qu'ils paroîtront dans sa vie qui s'imprime. M. de la Motte avoit beaucoup d'esprit; il étoit plaisant, & intarissable sur les plaisanteries; les saillies, les bons mots ne lui coûtoient rien; ils se présentoient en foule, &, loin de s'occuper, disoit-il, à les chercher, il l'étoit à retenir la plus grande partie de ceux que la vivacité de son esprit lui fournissoit. Nous ne laisserons pas que d'en rapporter ici quelques-uns qui nous reviennent en mémoire, sans avoir pu faire un plus heureux choix dans le livre de sa vie, qui ne paroît point encore: ils ont droit d'entrer dans un ouvrage qui n'est en grande partie qu'un choix de pensées qui ont déjà été écrites, mais qui sont répandues dans différens auteurs. L'essentiel n'est donc pas de ne rapporter à chaque article que des choses neuves, mais rien où l'on ne puisse trouver du

ens

on

ent

ri-

vie

oit

&

s,

ſe

r,

la

e.

LS

sel, de l'esprit, du sens, de la raison, de la justesse, de l'agrément, enfin rien qui ne puisse satisfaire le goût & amuser.

M. l'évêque d'Amiens dormoit quelques quand la conversation ne l'amusoit pas. Un jour, en bonne compagnie, entre deux évêques, à son réveil, pourroit-on savoir, lui demanderent-ils en riant, si Monseigneur a fait un bon rêve. — Oui, j'ai rêvé que j'étois à la porte du paradis. Une Carmélite s'y est présentée. Qui est-ce, dit Saint-Pierre? — C'est une pauvre Carmélite. — Ouvrez le guichet: il nous vient de ces Carmélites tous les jours. Un évêque ensuite y frappa. Qui est-ce encore? — Un évêque. — Qu'on ouvre les deux battans, dit aussi-tôt St. Pierre; il ne nous en vient pas souvent.

Un certain moine prêchoit dans la Cathédrale d'Amiens, & se se servant de lieux communs sur un ton monotone, l'évêque s'endormit. Le prédicateur lui dit imprudemment à table qu'une chose au sermon l'avoit surpris, c'est que

Monseigneur y faisoit un petit somme.

— Pere, ne me reprochez pas d'avoir dormi; je ne vous en veux pas de m'avoir endormi.

Un autre prédicateur prêchoit pour sien un sermon qu'il avoit pillé. Un chien, dans l'église, se mit à japper : le suisse s'empressoit pour le chasser. Laissez, laissez, lui dit l'évêque, il crie au voleur.

On vint lui annoncer qu'un jeune homme de la ville avoit par gageure avalé un écu, que sa vie étoit en danger, qu'il étoussoit, que les médecins avoient en vain essayé de le faire sortir : il faut, dit-il, aller chercher M. Terray.

Un petit-maître entra dans une compagnie, & se plaça debout devant la cheminée, ôtant la vue du seu à tout le monde, & n'en bougeoit. Je sais bien, lui dit-il, que les Picards ont la tête chaude; mais je ne savois pas qu'ils avoient le cul froid.

Dans son avénement à Amiens, on le promenoit pour lui faire voir la ville. En ne.

oir

oir

ur

1,

Te

z,

e

é

passant dans une rue fort sale, pour aller au rempart, on l'entretenoit de la misere du pays: je ne sais dit-il; il me paroît cependant qu'on y fait bien ses affaires.

Il avoit remplacé, dans le jardin de l'évêché, une allée de tilleuls par une allée d'abricotiers. Quelqu'un de considération, qui l'étoit venu voir, lui dit qu'il étoit surpris qu'il eût défait une allée qui étoit agréable; c'est, répondit-il, que je ne trouve d'agréable que ce qui est utile.

Une Dame qui se prétendoit convertie, lui demanda la permission de mettre du rouge : je vous l'accorde, dit l'évêque, pourvu que vous n'en mettiez que sur une joue.

Il avoit six chevaux à son carrosse, quand il alloit en campagne. Un de ses chevaux est malade, & meurt. Le cocher a bien de la peine à lui annoncer; il faut ensin lui apprendre : j'en suis bien aise, mon ami; c'est une économie : j'en vendrai un autre, & je n'en aurai que quatre, qu'il n'augmenta plus en esset.

po

du

l'é

Va

ď

h

Des prélats sont dans l'usage de faire porter la queue de leurs habits dans les cérémonies, & choisissent volontiers, pour la porter, un militaire décoré, & peu avantagé des biens de la fortune. M. de la Motte ne connoissoit point cette façon de faire du bien à quelqu'un; il auroit craint qu'il n'y entrât de la vanité : une piété qui n'est pas assez délicate, expose à la tritique. M. le cardinal de fe trouvant un jour chez Madame la duchesse de un homme de condition, qui s'y rencontra, lui dit dans la conversation, qu'il étoit toujours surpris qu'il se fît porter la queue dans les cérémonies par un chevalier de Saint-Louis, C'est un usage, répondit le cardinal : j'ai eu même un caudataire qui avoit les armes de votre maison. Je sais, répliqua M. de.... qu'il y a toujours eu de pauvres heres dans ma famille, qui ont tiré le D...., par la queue.

Le roi faisoit compliment à un seigneur de la cour sur le bel habit qu'il avoit re

2

e

1

pour le gala du jour des noces de M. le duc de Chartres; il en admiroit le goût, l'élégance & la richesse. Ah! sire, cela se doit, lui répondit-il.

* Il y a de certaines ingénuités qui valent à-peu-près des bons mots. Je fis rencontre l'autre jour, à la campagne, d'un bon homme de chapelier, du bourg de Gonesse: il vouloit me vendre des chapeaux, & m'en montra plusieurs. Je ne les trouvai pas bons. Pourquoi donc, lui dis-je, M. Richard, n'avez-vous pas de meilleurs chapeaux? - Monsieur, c'est que le poil de lapin n'est plus si bon qu'il étoit autrefois; &, voulant, après plusieurs propos, se faire valoir, Monsieur, me dit-il, j'ai servi le roi, tel que vous me voyez. — Dans quel régiment, M. Richard? - Dans les carabiniers. — Et avez-vous fervi longtemps? - Non, Monsieur; j'ai été réformé en arrivant au régiment. - Et vous avez sans doute fait bien des choses depuis? - Oh! oui, Monsieur. Je me suis marié

à Gonesse; j'ai épousé une fille de bonne famille : c'étoit la fille d'un cent-suisse, le plus bel homme de la ville. Mais on vint nous interrompre. Il étoit en train de jaser; la conversation étoit amusante : il fallut s'en aller.

Il y a des jeux de mots qu'on ne peut gueres mettre au nombre des bons mots. En voici un qui est peut-être peu connu, quoiqu'il se trouve au-dessus de la porte d'un passage public, au travers du cimetiere d'une paroisse de Paris (1).

Passant, ne pense-tu pas passer par ce passage, Où, pensant, j'ai passé; Si tu n'y pense pas, passant, tu n'es pas sage; Car, en n'y pensant pas, tu te verras passé.

C'est ce que bien des gens regardent comme une ingénuité puérile, digne des siecles moins instruits, où le pédantisme, le rétrécissement du goût se contentoit des petites choses au désaut de plus grandes.

⁽¹⁾ Saint-Séverin.

BRAVOURE.

onne

ffe,

on on

rain

ite:

eut

ots.

m,

orte

ne.

ge,

ze;

nt

es

e,

15

* Plusieurs causes sont la bravoure : l'honneur, l'ambirion, la sérocité. L'honneur, dans ce qu'on appelle les honnêtes gens; la sérocité, dans les brigands. La bravoure ne dépend pas de nous, & l'on doir plutôt plaindre que blâmer celai dont la soiblesse de la nature ne lui permet pas de la surmonter dans l'occasion. Le ridicule ne tombe que sur ces poltrons, ces saix braves qui se targuent continuellement des apparences de la bravoure.

Comme on parloit une fois devant Charles-Quint d'un capitaine espagnol qui se vantoit de n'avoir jamais eu peur, il répondit qu'il falloit donc que cet homme n'eût jamais mouché la chandelle avec les doigts; en effet, il auroit eu peur de se brûler,

Il faudroit un commentaire exprès pour remarquer tout ce qu'il y a de grand dans cette parole. On y voit l'opinion modeste & véritable que ce Prince avoit

de la bravoure, à laquelle il n'attribuoit rien au-dessus de la nature, comme faisoit l'Espagnol, & qu'il ne faisoit pas consister, comme ce capitaine, dans une entiere insensibilité dans les dangers, mais bien dans la victoire que l'amour de la gloire remporte dans les cœurs généreux sur leur horreur naturelle pour la mort, horreur qui est proprement ce que nous appellons la peur. (S. Réal, usage de l'Hist.)

.* Heureux donc celui qui n'est point sujet à la peur; c'est un mauvais mal dont la raison, ni aucun remede ne peut guérir. Mais un brave homme à la guerre, n'est pas celui qui ne connoît aucun danger; c'est celui qui, le connoissant, a assez de force pour dompter la nature, rester en place, ou se porter par-tout où il est nécessaire, malgré la vue évidente du danger qu'il connoît; ce n'est pas que la nature ne soussire en des occasions, mais le devoir, l'honneur principalement, & souvent l'ambition la surmontent & la font taire. Qui se vante de n'avoir jamais

oit

oit

er,

re

re

ır

13

t

t

eu peur en aucune occasion, est un rodomont peu sincere : c'est ce qu'en pensoit Charles-Quint.

L'ANON.

Fable fur les faux braves.

Les animaux d'une contrée,
En discord avec leurs voisins,
Etoient prêts d'en venir aux mains;
De se faire une guerre outrée;
Tout étoit en combustion;
Chaque général sur sa terre,
Par des singes commis, levoit des gens de guerre.
Certain anon

Leve l'oreille au tapage,

Et, comme anon, plein de courage,

Crut qu'il étoit de son honneur D'aller, en bon vassal, secourir son seigneur: Il fait grand bruit; par-tout on l'entend braire: Lui seul, si l'on l'en croit, va terminer l'affaire.

Il part enfin, plus brave que jamais;

Mais,

Pendant qu'Aliboron chemine,
Il repasse tous les hasards
Où s'exposoient les favoris de Mars.
L'âne est un animal qui volontiers rumine.

Si j'allois, disoit-il, m'avancer, par malheur,
Dans quelqu'endroit fatal à la valeur,
S'il me venoit quelque coup par detriere,
Si l'on me crevoit l'œil, si je tombois par terre,
Si ceci, si cela, si pour le faire court,
De notre peau l'on faisoit un tambour;
Retirons-nous; modérons ce courage,
Qui pourroit, tout considéré,
M'empêcher à jamais de revoir mon village:
Par ma mort, il est vrai, je serois illustré;
Aliboron vivroit au temple de mémoire.

néc

Il e

En

Ses

Son

Il La Il I

G

Ė

Foin d'encens, foin de la gloire; Ane debout vaux mieux que lion enterré.



La poltronnerie d'un adversaire releve notre courage, quoiqu'au fond peut-être le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Ces insolens de commande, qui font l'épouvante des femmes, des enfans & des domestiques, sont ordinairement des poltrons entre les hommes. (Miss Claris.)

Les caracteres qu'un mauvais traitement est capable d'humilier, deviennent insolens, lorsqu'ils sont mieux traités.

,

CALCUL.

CHOSE la plus ennuyeuse & la plus nécessaire.

CALOMNIE.

Il est un monstre affreux né de la persidie, Enragé, plein de haine, & calme en sa surie; Ses traits désigurés sont cachés sous le sard; Son soussele est venimeux, sa langue est un poignard; Il sut nourri de siel, abreuvé de malices; La trahison l'atma de ses noirs artisices; Il respire le meurtre, il rampe auprès des grands; Ses sanguinaires traits frappent les innocens: Etre blessé par lui, c'est un mal incurable: L'affreuse calomnie est son nom redoutable.

Gardez-vous des attraits de ce monstre trompeur; Fuyez cet assassin tout souillé de noirceur; Soutenez l'accusé, tâchez de le désendre, Et ne jugez personne avant que de l'entendre. (Philos. de Sans-Souci.)

Songeons que l'imposture habite Parmi le peuple, & chez les grauds, Qu'il n'est dignité, ni mérite À l'abri de ses traits errans, Que la calomnie écoutée,

A la vertu persécutée

Porte souvent un coup mortel,

Et poursuit sans que rien l'étonne,

Le monarque sous la couronne,

Et le pontise sur l'autel.

(Odes de M. Lefranc.)

je

fe

q

d

1:

C

il

j

I



CAMPAGNE.

Sur la vie de la campagne.

Les gens de ville ne connoissent pas la campagne; ils ne savent pas même y être. Quandils y sont, ils ne savent pas ce qu'on y fait; ils en dédaignent les travaux, les plaisirs; ils les ignorent; ils sont à la campagne, même chez eux, comme en pays étranger. Je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent: il saut être villageois quand on y est, ou n'y point aller; car, qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne, n'y vont point: ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les auteurs, les parasites sont le cortège qui les suit. Le

jeu, la musique, la comédie y font leur seule occupation : s'ils y ajoutent quelquefois la chasse, ils la font si commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Leur table est couverte comme à Paris : ils y mangent aux mêmes heures; on leur y fert les mêmes mets, avec le même appareil: ils n'y font que les mêmes choses. Autant valoit y rester; car, quelque riche qu'on puisse être, & quelque soin qu'on ait pris, on fent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris, tout entier : ainsi cette variété qui leur est si chere, ils la fuyent; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuyent toujours. And an anti-

Ajoutons que c'est aux environs de Paris sur-tout que les gens riches ont coutume de transporter la ville; qu'ils ne savent pas jouir de la liberté, de l'aisance qui doit régner à la campagne. Les hommes & les semmes y portent les mêmes habits, la coëssure, la même parure qu'à

Tome I.

la

e.

m

es

Paris. Nulle diversité, nulle variété, nul changement pour eux entre Paris & la campagne. En général les hommes & les femmes ne savent pas y être, comme dit Rousseau: aussi ils s'y ennuyent dès qu'ils y sont seuls, & qu'il ne leur vient personne de la ville pour leur en apprendre les nouvelles. Faut il donc avoir un esprit supérieur pour savoir se mettre à son aise, & y mettre les autres? Et croiroit-on que ces esprits sont hors du commun & rares.

La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. On ne peut se dérober à la douce illusion des objets qui se présentent; on oublie son siecle & ses contemporains; on se transporte au temps des patriarches, au temps de l'amour & de l'innocence, où les hommes étoient simples & vivoient contents. O Rachel, sille charmante & si constamment aimée! Heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce éleve de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchaussois

ul

la

25

it

S

e

les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres: c'est-là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. (Esprit de J. J. Rousseau, art. des plaisirs de la campagne.)

CAPRICES.

Qualité très-opposée à la bonne société. C'est l'esset & en même-temps l'expression d'un goût patticulier qui s'écarte hors de propos de celui des autres.

Chacun peut avoir son goût & son caractere; mais, quand on ne s'écarte de celui des autres que par un excès de délicatesse, ou par une recherche de mieux faire, hors de propos, c'est être fantasque; s'en écarter par une singularité d'objet non convenable, c'est être bisarre; par inconstance ou changement subit de goût, c'est être capricieux; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penser, c'est

être quinteux; par grossiéreté ou défaut d'éducation, c'est être bourru.

Rien n'est sûr avec les capricieux. Vous croyez être bien avec eux; point du tout: l'instant de la plus belle humeur est suivi de la plus fâcheuse.

Ensin qui dit un fantasque, dit proprement quelque chose de dissicile; le bisarre, quelque chose d'extraordinaire; le capricieux, quelque chose d'arbitraire; le quinteux, quelque chose de périodique, & le bourru quelque chose de maussade. (Synonymes françois de l'Abbé Girard.)

CARACTERES

Des Peuples de l'Europe.

J'ai vu, il y a bien des années, une grande feuille intitulée, caracteres des peuples de l'Europe. Il y étoit dit que l'Allemand est fidele à sa religion, qu'il est lent & ne sait pas aimer, que sa taille est grande, sa prestance assez belle, qu'il se vante peu, ne sait ni bien ni mal; il

aut

ous

lt:

ivi

0-

le

e;

e;

e.

est secret, oubliant ce qu'on lui a dit, boit beaucoup moins qu'il ne faisoit autrefois, qu'il parle peu, & qu'il écrit bien, que les semmes sont ménageres, & le sexe en général assez beau & agréable, qu'il est courageux, mais en science un peu pédant, magnisique chez les princes. Les maris sont maîtres & les valets compagnons.

* Nous n'avons fait que rendre justice à la nation chez laquelle nous avons vécu quelque temps, en aidant un peu à la lettre, en mieux, dans ce caractere, l'auteur de la feuille nous ayant paru prévenu, & n'avoir pas apparemment voyagé ni vécu dans le pays. Nous avons reconnu en Allemagne des vertus solides & des qualités plus aimables qu'en bien d'autres endroits: d'ailleurs tout dépend du monde que l'on voit. Le peuple a ses vices, & les personnes distinguées leurs vertus. Il ne faut pas croire, en représentant les mœurs d'un peuple, avoir peint la nation; & ce mot même de nation

est-il autre chose qu'un mot factice pour distinguer le coin de terre où l'on est né? Mais ce que nous appellons les honnêtes gens, quelque part où ce soit, pensent de même, & peuvent tous se dire de même pays. Mais continuons de parler selon les idées établies, & à-peu-près en général, comme sait l'auteur de la seuille citée.

L'Anglois, dit-il, est d'un caractere sûr, résolu, aimant peu, de belle taille, superbe, cruel, taisant ce qu'il faut dire, & disant ce qu'il faut taire, méprisant; il aime sans cause, est un peu gourmand, parle mal, mais écrit bien, a de mauvaises loix, & les observe bien, est courageux, magnisique dans ses navires, philosophe, &, quoiqu'altier, les semmes sont reines, & les maris soumis, les valets esclaves.

Nous avertissons, une sois pour toutes, que nous ne garantissons point ces caracteres.

Le François est léger, précipité dans ses jugemens, zélé dans sa religion, aimant par-tout: il est de bonne mine, mais chanout

né?

ètes

ent

me les

al,

re

2,

,

;

S

geant; il est courtois, mais peu secret, se vante, oublie le bien & le mal, est délicat en bonne chere, parle bien, & écrit de même. Etourdi, inconséquent, il a de belles loix, & les observe mal: il est railleur, sait de tout un peu; il est magnisique à la cour; les semmes sont dames, les maris compagnons & complaisans, & les valets maîtres. Ce portrait n'est pas trop beau; on jugera s'il est ressemblant.

Les François sont braves : « on ne peut » (dit l'auteur des vies des hommes illus» tres, art. d'Yves, d'Alegre, tom. 9.)
» les vaincre que par la constance, qua» lité qu'ils eurent rarement, & qu'on
» leur oppose toujours avec succès : l'en» nui leur paroît plus insupportable que
» les fatigues & le péril; & quand l'en» nui est venu, les maladies suivent de
» près ».

Il faut dire, à la louange des Parissens, qu'on ne trouve guere ailleurs plus de candeur & d'ingénuité. (Extr. du livre intitulé les Mœurs.)

G iv

Les Normands ont tous de l'esprit : l'esprit du peuple est le doute. Un Normand doute de tout; il se mésie; il va doucement; il prend des précautions, & agit sûrement : c'est de l'esprit que cela.

ſ

Ce qu'en appelle des petits-maîtres en rout pays, sont l'antipode de ce peuple: ceux-ci ne doutent de rien; leurs jugemens sont toujours précipités; ils parlent avec assurance, sans précaution, & disent bien des sottises.

L'Italien, dit encore notre feuille, dont nous nous étions un peu écartés, l'Italien est rusé, cérémonieux, subtil, sait comme il faut aimer; sa figure est médiocre, s'habille mal; il est poli, mais taciturne, prompt à bien faire, mais vaindicatif, sobre, parle bien, écrit bien & beaucoup, semble jouer une farce quand il parle, est plus sage qu'il ne paroît, a de belles loix, & les observe négligemment; il est plaisant, a le courage du renard, la science d'un docteur; magnisique en églises, les maris sont écoliers, les semmes prisonnieres, & les valets respectueux.

t:

r-

va

8

a.

n

t

L'Espagnol est bigot & sin; il aime bien; il est modeste, quoiqu'orgueilleux, fort secret, grave, courageux, d'un savoir prosond; les maris sont tyrans, les semmes esclaves, les serviteurs sujets.

Notre feuille en est restée là. Nous ajouterons quelques caracteres qui se trouvent ailleurs.

Je regarde avec admiration Amsterdam comme la ville commune de toutes les nations, & le magasin de l'univers. Toutes les religions, toutes les langues, tous les habillemens, toutes les mœurs & les coutumes s'y trouvent réunies: c'est comme une mappemonde où l'œil peut se promener à la fois sur tous les peuples qui s'y trouvent pour ainsi dire en raccourci: c'est une nouvelle Salente où revivent les loix de Minos & de Mentor, où l'abondance est produite par l'économie, la fanté par le travail, la grandeur par le commerce, la vertu par la liberté, & la félicité par la vertu.

Les Suédois ont bonne opinion d'eux-

mêmes, & méprisent aisément les autres: on excuse en eux ce défaut, qui leur est commun avec tous les hommes; c'est le caractere général de toutes les nations. Les Suédois ont naturellement de l'esprit; ils aiment les sciences & les arts; cependant, ils n'y font pas des progrès considérables, parce qu'ils sont impatients & peu propres à des recherches pénibles, qui demandent une application continuée. Un favant qui a été long-temps chez eux, & qu'ils estiment beaucoup, (Puffendorff) leur a reproché leur inconstance & leur légéreté dans l'étude. Pour ce qui est des arts, des sciences & des métiers, dit ce favant, les Suédois ont assez de dispositions à en apprendre les commencemens & les principes, mais il s'en trouve trèspeu qui aient la patience d'approfondir les choses, & de se persectionner dans les arts où ils s'appliquent : outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux qui se figurent d'entendre une science à fond, lors même qu'ils n'en ont pas encore fait la moitié

:25:

f

le

S.

;

i

du chemin; & comme cette nation a trèspeu d'inclination pour les métiers, qu'elle en fait peu de cas, aussi remarque-t-on qu'elle n'est guere propre aux manufactures, & particuliérement à celles qui demandent une longue patience.

(Lettres Chinoifes, tom. 5.)

Le peuple de Pologne se croyant seul monarque de ses états, ne se donne des rois que pour leur attribuer tous les maux qu'il se fait à lui-même, & seint presque toujours d'être mécontent de leur personne, pour se soustraire plus décemment à leur autorité. (Hist. de Pologne, par M. le Chev. de Solignac.)

Un Polonois prétend qu'il faudroit commencer par mettre tous les membres de la république à leur place, que chacun fût forcé de remplir les devoirs de son état, que le clergé sur-tout y sût moins riche & moins fastueux, qu'il se mêlât un peu moins des affaires temporelles, d'un peu plus de salut des ames, qu'il allât moins dans le palais du roi, & plus

fouvent dans la cabane du pauvre, qu'enfin il se persuadât bien que les richesses, le luxe & le faste ne sont pas la marque des disciples de Jésus-Christ, & que notre sainte religion mît la pauvreté au nombre des béatitudes. Elle a été établie par l'humilité, les souffrances, l'abnégation de soi-même; & c'est aller contre l'esprit de son sondateur, que de vouloir mettre en leur place l'égoisme, la puissance & l'opulence.

Les plus grands domaines de la république sont entre les mains de son clergé. C'est de la piété des sideles, qu'il a reçu en Pologne, comme par-tout ailleurs, les richesses dont il jouit : mais quel a été le motif de ces dons? celui de donner aux ministres des autels une subsistance aisée, qui les affranchisse de toute autre occupation que celles auxquelles ils sont voués, d'assurer aux pauvres des secours, & aux temples la décoration qu'exige la sublimité des mysteres qu'on y célebre; mais ils n'ont pas prétendu sournir à ces

fin le

des

tre

re

ar

on

re &

u

mêmes ministres les moyens d'amasser des trésors, & de vivre dans le faste & dans l'opulence. Les biens de l'église ne peuvent être légitimement employés, dans aucun pays, à entretenir un luxe profane, & un orgueil fastueux. Le faste des évêques polonois, & des gros bénéficiers, étonne : on est surpris de voir leurs palais plus vastes & plus magnifiques que les églises, leurs ameublemens plus fomptueux que les habits facerdotaux & les ornemens des autels; leur vaisselle est d'un plus grand prix que les vases sacrés: « Ils ont de nombreux domestiques, des » officiers de toute espèce, tandis que tant » de pauvres, dont le soin leur est commis, » dit le Philosophe Bienfaisant, languis-» sent sur le fumier, victimes de leur va-» nité & de leur avarice. Un féculier, » dit encore ce grand prince, ofe-t-il » toucher aux biens de l'église, cette même » églife le foudroie, lance fur lui les ana-» thêmes; & s'il persiste à ravir son héri-» tage, elle le retranche de son sein, &

» un ecclésiastique, sans crainte d'excom-» munication, s'arrogera le droit de voler » l'église, en détournant de leur véritable » destination des revenus qu'elle lui a con-» siés. »

le

q

ď

b

e

d

11

Les moines y jouissent de beaucoup de richesses. Pour conserver leur ascendant, ils ne négligent rien pour rendre le peuple superstitieux; &, sous le prétexte de diriger les consciences, ils s'arrogent le droit de diriger les affaires temporelles des familles.

Tout le superflu des ecclésiastiques appartient aux pauvres; il appartiendroit à l'état, si l'état se chargeoit de la subsistance des pauvres, de l'entretien & de l'embellissement des temples; du moins c'est ainsi qu'en jugeoit le plus pieux des rois, Stanissas Leczinski; & ce qui l'avoit déterminé, s'il sût resté sur le trône, à proposer à sa nation de faire une masse de ce superflu pour servir aux besoins de l'état. De cet établissement résulteroit un trèsgrand bien, même pour les ecclésiastiques;

n-

er

le

n-

e

car ceux-ci contribuant, comme les autres citoyens, aux charges de l'état, leurs terres ne feroient plus pillées, comme elles le sont, par les soldats qu'on y envoie en quartier. En Pologne, comme en bien d'autres endroits, le clergé possede plus de bien que tous les autres corps de l'état ensemble.

Sur la destination légitime des biens de l'église, nos plus saints évêques, qui ne quittent point leur diocèse, donnant tout aux pauvres, ne se réservant que l'aliment le plus frugal, & le vestiaire le plus simple, prouvent encore, par leur conduite, ce qu'ils pensent.

CARACTERES PARTICULIERS.

De Pierre Bunel.

Pierre Bunel, natif de Toulouse, un des plus polis écrivains qui aient paru au seizieme siecle, se distingua à Paris d'une façon éclatante, par la beauté de son génie. George de Selve, évêque de Lavaur, qui eut à Venise la charge d'am-

ar

B

bassadeur de François Ier. le prit avec lui; ils furent si contens l'un de l'autre, que, quand l'évêque repassa les monts, & se réduisit à la résidence, comme un bon prélat, il trouva Bunel tout disposé à passer ses jours avec lui dans sa retraite, y trouvant tout ce qui étoit de plus convenable à son humeur, l'amitié du prélat avec qui il vivoit, beaucoup de tranquillité, beaucoup de temps à donner à ses études, & le plaisir de ne se pas trouver engagé dans les affaires & la corruption du siecle : on ne le vit point courir après les richesses & les établissemens de la fortune qu'il pouvoit espérer; il refusa plusieurs places, sans le dire à son bienfaiteur : il étoit content du nécessaire, & se regardoit, dans cette médiocrité où il conservoit ses mœurs à l'abri des événemens, comme le plus fortuné des hommes.

Reynol Chandon l'aimoit beaucoup; c'étoit lui qui lui avoit procuré, chez l'ambassadeur de France, une condition honnête & bien nécessaire. Quelques

ui:

ie.

fe

réer

11-

le

ui

1-

2

S

années après, il tâcha de le servir encore plus, & desiroit qu'il fît fortune; mais Bunel lui fit réponse qu'il n'avoit point d'ambition, que c'est en conséquence qu'il avoit refusé d'abord la place qui s'étoit présentée chez l'ambassadeur, qu'il ne connoissoit pas; & craignant quelque changement, qu'il ne se soucioit guere des charges, quand même l'état des choses publiques seroit bien réglé; qu'à plus forte taison y renonçoit-il, voyant qu'elles étoient souvent la récompense du vice, & qu'il n'a point les qualités qui sont nécessaires pour y parvenir. Il ajoute que, si l'on vouloit s'employer pour lui selon fon goût, il faut favoir qu'il ne travaille qu'à vivre tranquillement, & qu'il est content d'une retraite à l'abri des tempêtes, de l'ambition & de l'envie; que les hommes n'ont besoin des choses qu'à proportion qu'ils les desirent; que, quant à lui, il a donné des bornes étroites à ses desirs, ce qui fait qu'il ne s'estime point pauvre, en n'ayant pas ce qu'il ne souhaite

point; que ceux qui mépriseront sa résolution peuvent courir tant qu'il leur plaira où leur cupidité les pousse, qu'il ne s'en soucie point, pourvu qu'ils le laissent en repos dans le sein de sa philosophie.

col

dé

pe

m s'y

al

je

je

d

De Montagne.

Montagne pensoit de même, & son caractere conséquemment étoit à-peu-près semblable. Je suis, disoit Montagne, dégoûté de maîtrise & active & passive, c'est à-dire que je n'aime ni à maîtriser, ni à être maîtrisé. Otanez, l'un des sept qui avoient droit de prétendre au royaume de Perse, prit un parti que j'eusse pris volontiers; c'est qu'il quitta à ses compagnons fon droit d'y pouvoir arriver par élection ou par fort, pourvu que lui & les siens vécussent en cet empire hors de toute sujétion & maîtrise, sauf celle des loix antiques, & y eussent toute liberté qui ne porteroit préjudice à icelles, impatient de commander, comme d'être commandé.

éfo-

aira s'en

en

on

ès

é-

1

à

Je suis, ajoute-t-il, si ennemi de la contrainte, que je tiendrois à profit d'être dégagé de mon attachement à certaines personnes, qui, après en avoir agi trop mal pour une ame délicate & sensible, ne s'y reconnoîtroient pas. J'aimerois tant alors à me décharger & désobliger, que je compterois & profit les ingratitudes que je recevrois de ceux à qui, par nature, ou par événement, j'aurois quelque devoir d'amitié, prenant cela pour autant d'acquit & décharge de ma dette, & quoiqu'en continuant à leur payer les offices de la raison publique; je trouverois de l'épargne pourtant à faire, par justice, ce que je faisois par affection, & à me foulager un peu de l'attention & follicitude de ma volonté au-dedans. Est prudentis sustinere ut cursum, sic impetum benevolentia. Un homme prudent, dit Cicéron, doit savoir modérer l'ardeur de son amitié, comme la fougue de son cheval, laquelle j'ai trop urgente & pressante où je m'adonne, au moins pour un homme

app

diff

for

for

pre

je

ta

p

ra

t

qui, faisant bien, ne veut être aucunement en presse, & me sert cette ménagerie de quelque consolation aux imperfections de ceux qui me touchent. Eh! combien ne reviendrois-je pas, en appercevant le retour!

En général, dir-il encore, la priere me gagne, la menace me rebute, l'affection m'attache, la faveur me ploye, la crainte me roidit. J'ai toujours fui à me soumettre à toute obligation & sujétion, sur-tout à celle qui ne m'attacheroit que par devoir : je ne trouve rien de si cher que ce qui m'est donné, & ce pourquoi ma volonté demeure hypothéquée par titre de gratitude, & reçoit plus volontiers les offices qui sont à vendre, je crois bien: pour ceux-ci, je ne donne que de l'argent; pour les autres, je me donne moi-même. Je suis lâchement les devoirs auxquels on m'entraîneroit si je n'y allois. Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace ni d'honneur.

Il est un âge où l'expérience doit avoir

ne-

naer-

h!

er-

ne

on

te

lt

.

appris à se connoître soi-même, & les différens états de la vie. Quand je serois fort habile, de la façon dont les choses sont dans le monde, où j'ai vu souvent la probité attirer les plus mauvaises affaires, je ne rechercherois pas les charges & les emplois; à plus forte raison n'ayant ni les talens ni les vices qui font réussir. Je crois penser ainsi sans présomption, ni découragement. Je n'ai nul goût, aucune dextérité pour la fortune, & je ne souhaite qu'un peu de moyens pour élever ma famille; du reste, je me tiendrois bien volontiers à l'écart de l'ambition & de l'envie. Je vois sans peine des gens courir après la fortune, & même réussir; mais les soins qu'ils se donnent leur ôte la jouissance : la vie tranquille & retirée est plus conforme à mon humeur; ce n'est pas que je méprise certains biens qui procurent de l'aisance & des arrangemens dont on peut partager le bonheur : mais du reste, quant à mon individu, je n'ai besoin de clinquant, ni dorures; la propreté me

ch

éb

OI

di

fc

p

q

le

r

fustit. Un bon appétit, qui s'accommode de tout, me fait faire la meilleure chere; les grandes compagnies ne me flattent point; si j'aime l'occupation, il faut qu'elle soit un peu volontaire; il me faut du mouvement, même assez fréquent, mais peu rapide, entremêlé de retraite & de recueillement; en tout ni bruit, ni éclat. Donnez-moi des affaires compliquées, beaucoup de gens à ménager, je suis sûr de ne pas réussir; trop ingénu & trop naturel, trois fortes de gens me sont toutà-fait contraires; les grands qui captivent trop ma liberté, les fots avec qui il n'y a qu'à perdre, & les méchants, ne pouvant être continuellement en défiance: un petit ruisseau qui coule sous l'herbe, sans fracas & sans être apperçu, voilà mon goût, mon caractere, & si l'on veut mon tempérament.

La modestie, la générosité, la droiture, la simplicité, la douceur, qualités aimables, répandent sur les talens un nouveau lustre: avec elles, ils nous le

;

it

e

charment; sans elles, ils ne font que nous éblouir.

Quand la douceur & la complaisance ont trop à s'exercer, elles se rebutent & disparoissent; cela fait du mal, parce qu'on sort de son caractere; alors les esprits les plus doux sont les plus déterminés, lorsqu'ils se voient persécutés avec cruauté: la raison est que n'ayant pas pris leur parti légérement, leur délibération même les rend inébranlables. Lorsqu'on a l'évidence pour soi, on ne sousser pas sans impatience de se voir rappellé aux contestations.

(Miss Clarif.)

Il est sûr que, plus on veur bien souffrir par bonté de cœur, & pour le bien de la paix, & plus on s'apprête à souffrir. (ut suprà)

Un caractere tendre & délicat n'est pas toujours le plus heureux : un caractere obligeant est un dangereux présent du ciel. En s'occupant de la satisfaction d'autrui, il fait souvent oublier ce qu'on se doit à soi-même : il faut avoir de la complai-

ri

le

in

po

er

po

n

21

di

9

le

d

re

8

sance, mais il ne faut pas, dans tout, la porter à l'excès. (ut suprà)

La candeur est un signe toujours sûr de la probité.

De Fontenelle.

Un mérite parfait pour la société, seroit celui qui, par supériorité d'esprit & de caractere, ne seroit content presque de personne, & dont néanmoins personne ne seroit mécontent. Tel étoit M. de Fontenelle, très-difficile dans un sens, & trèsfacile dans un autre; difficile par lumiere, sacile par équité & par réslexion. Les hommes sont sors & méchants, disoit quelquesois M. de Fontenelle; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, & je me le suis dit de bonne heure.

L'un me trouve de l'esprit, disoit un de mes amis, l'autre ne m'en trouve guere. Je suis un instrument dont il faut savoir jouer, pour lui faire rendre des sons agréables.

Soyons ce que nous fommes; n'ajoutons rien

la

ûr

it

de

le

1e

9.

5-

rien à notre caractere; mais tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode pour les autres, & dangereux pour nous-mêmes.

On voit assez que nous n'avons pas entrepris de donner des caracteres, des portraits qui soient vus de tous les côtés: nous nous sommes contentés d'en rapporter quelques traits qui suffisent pour faire connoître ceux dont il est parlé: nous avons craint, en donnant plus de longueur aux articles, de passer les bornes de cet ouvrage, & qu'ils ne devinssent fastidieux & peu intéressans, au lieu de n'être qu'amusans.

Du Cardinal Mazarin.

Le cardinal Mazarin ne voyoir, dans les actions, que ce qu'il pouvoir y avoir de défectueux pour n'être pas obligé de reconnoître ce qui s'y trouvoit de glorieux & de favorable.

Tome I.

CAROSSBS PUBLICS.

in

di

g

d

P

r

2

6

Les gens bien constitués ne connoissent pas, comme ils le pourroient, le bonheur de voyager à pied, ainsi que J. J. Rousseau vouloit y accoutumer son éleve; les avantages de séjourner où l'on veut, & quand on veut, le plaisir de voir les pays qu'on traverse, & tout ce qui peut s'y trouver de curieux; de sorte que nous voyageons à-peu-près en aveugles, & toutà-fait en ignorans. Le défaut d'usage de nos jambes d'un côté, & celui de notre jugement de l'autre, nous prive volontairement, par un orgueil mal entendu, d'un exercice qui nous seroit bon & sain, & nous fait souvent confiner dans une boëte, dans une voiture publique, où, resserrés, garottés, très-mal à son aise, l'on n'en sort que les membres engourdis, sans pouvoir remuer de long-temps, ce qui est contraire à la santé; & tandis que cette voiture, qui n'avance pas, qui ne devroit être destinée qu'à porter les paquets, les femmes & les

n-

le

J.

e;

t,

es.

ut

15

ta

S

ıt

ľ

0

infirmes, un peu plus au large; les plus dispos, par une fausse honte, se dévouent à l'incommodité & à l'ennui, inséparables de cette machine, & croient cela plus glorieux que de jouir de bonnes jambes que la nature leur avoit données. La description de cette voiture, qu'on trouve dans la Pétrissée, ou le voyage de sire Pierre en Dunois, n'est gueres propre à mettre en goût de cette commodité publique; mais on n'y a mis quelqu'ordre depuis: tout n'est pas susceptible des arrangemens, même les plus conséquens en apparence; souvent des obstacles invincibles s'y opposent.

Description.

Sur deux ais ensemble cloués,

Qui de soupentes ont la forme,

Qu'on s'imagine un coffre énorme

Dont deux des côtés sont troués.

D'une peau noire & grimaciere

Le dehors en est tapissé;

Le dedans l'est de drap percé

De vers, par mainte sourmiliere.

H ij

A chacun des côtés haussés

Deux cuirs y servent de portieres;

De deux grands paniers désoncés

Sont garuis devant & derriere,

Et, par deux manans houspillés,

Huit vieux chevaux estropiés,

A sigure mélancolique,

Qui, pour squelettes employés,

Au cabinet anatomique

Devroient plutôt être envoyés,

Tirent à pas multipliés

Cette voiture léthargique.

C4-4-2

Cérémonies et complimens.

De petites choses placées à propos attirent souvent de grandes louanges: l'usage des petites choses est continuel; & quand elles sont faites avec grace, elles se sont remarquer à chaque instant: au contraire, on a rarement l'occasion de mettre en œuvre quelque grande vertu. Il est donc certain qu'avoir des attentions, de la politesse, & s'acquitter des cérémonies convenables, contribue beaucoup à nous attirer des louanges: ces manieres polies & en-

gageantes, (comme disoit la reine Isabelse de Castille) sont de perpétuelles lettres de recommandation: mais si l'on se donne trop de peine pour ne rien omettre à cet égard, on perd ce qu'il y a de plus estimable, qui est de paroître naturel & fans affectation. Les manieres de quelques personnes ressemblent aux vers dont les syllabes sont comptées. Lorsqu'on s'attache trop à de si petites choses, on ne sauroit se rendre capables des grandes; mais négliger les cérémonies convenables avec les autres, leur apprend à les négliger avec nous, & diminue de leur estime: sur-tout il ne faut pas s'en dispenser à l'égard de ceux avec qui on n'est pas en familiarité, ni avec les formalistes. Cependant trop de cérémonies & des complimens outrés peuvent diminuer la foi qu'on auroit en nous.

Du Chagrin.

Les recherches après le bonheur, & les moyens d'y parvenir, ne sont pas si H iij

de

êti

Sa

m

de

la

D

C

f

d

I

nécessaires ni si utiles au genre humain, que l'art de se consoler & d'être inébranlable dans les afflictions. Le contentement de l'esprit est tout ce que nous pouvons souhaiter dans ce monde: si nous voulons aspirer plus haut, il n'y a pour nous que des chagrins & des traverses à essuyer. Nous devrions employer tous nos esforts & toute notre étude à nous rendre tranquilles ici-bas, & heureux dans le siecle à venir. (Spectateur anglois.)

* Je me dis, quand je suis pressé de quelqu'angoisse: quelque chose qui m'arrive, je ne peux tomber qu'entre les mains de Dieu; & où puis-je être avec plus de sûreté!

La diversion est la plus sûre recette aux maladies de l'ame, aux chagrins, à choquer les maux de droit sil : on n'en peut soutenir ni rabattre l'atteinte, on ne peut que la faire décliner & sancir. C'est chose tendre que la vie, & aisée à troubler. (Montagne.)

Dans les afflictions ordinaires de la vie, on cherche à se consoler par la lecture ın,

an-

ent

2115

ins ue

7.

ts

le

des livres de morale, qui peuvent en effet être alors d'un grand fecours. M. de Saint-Evremont n'approuve point cette methode; mais il voudroit qu'on lut des auteurs divertiffants, capables d'exciter la joie dans l'esprit, & il s'imagine que Don Quichotte soulageroit plutor un cœur abattu que Plutarque ou Séneque fous prétexte qu'il est plus aifé de faire diversion au chagrin que de le vaincre. Il y a des tempéramens sans doute à qui cela peut être de quelque usage; d'autres auroient plutôt recours à des auteurs d'une autre espece, qui fournissent des exemples de toutes les calamités auxquelles la nature humaine & la vertu même se trouvent exposées ici-bas. (Spectateur anglois.)

Si notre affliction est fort pesante, nous avons de quoi nous consoler, puisqu'il y en a bien d'autres qui, avec plus de mérite & de vertu, souffrent autant que nous; si notre affliction est légere, nous avons moins de peine à nous consoler, puisqu'il s'en trouve une infinité de plus mal-

heureux que nous-mêmes. Une perte soutenue en mer, une maladie qui nous retient au lit, ou la perte même d'un ami, se peuvent-elles comparer avec des royaumes entiers réduits en cendres, des villes saccagées, des misérables qui gémissent dans les sers, & tous ces désastres qui poursuivent la nature humaine. Qu'on doit rougir de sa soiblesse, si l'on vient à plier sous de tels coups de la fortune. (Idem.)

fe

f

C

j

1

P

Ce qui nous paroît aujourd'hui comme le plus grand malheur, n'est peut-être pas tel en lui-même; & ce que nous traitons d'infortunes & de revers, n'est peut-être que des graces de l'auteur de la nature. L'esprit qui a quelque goût pour la piété, y cherche naturellement son asyle dans les afflictions: si une soi corrompue & une piété mal réglée sournissent des motifs de consolation aux affligés, que ne doit-on pas attendre de l'une & de l'autre, lorsqu'elles sont sondées sur une véritable piété, & sur les lumières les plus vives de la raison? (Idem.)

nt nt

es

es

ıt

ii

it

r

Un homme qui ne fait pas le monde, un homme dont toute la science est renfermée dans le college, n'est pas propre à consoler une personne dont l'esprit est fortement préoccupé de quelque violent chagrin; car ces sortes de gens ne veulent jamais avoir le dernier; ils poussent les lieux communs jusqu'à la dixieme réplique, & se font un point d'honneur de vaincre dans la dispute, plus pleinement qu'un général ne feroit en bataille rangée. Ils ne comprennent point que les circonftances du temps ne demandent point cela, & qu'il faut traiter les passions de l'ame, comme un bon médecin traite les maladies du corps, avec beaucoup de prudence : la purgation & la saignée qui peuvent sauver la vie à un malade, sil'on s'en sert à propos, la lui ôtent, si on les employe à contretemps. Disons-le, même touchant les passions; il faut bien prendre son heure, si l'on veut travailler heureusement à les guérir. Il n'y a rien de plus importun que certains consolateurs qui veulent à

ri

cil

c

r

8

i

toute force qu'on leur avoue qu'on a tort de s'affliger. Vous réduirez mieux à la raison les personnes affligées, si vous leur laissez quelqu'avantage. Laissez-vous vaincre quelquefois, ne répondez pas à toutes leurs réflexions, ou, si vous voulez les réfuter, faites-les de biais, & d'une maniere indirecte & assaisonnée de condescendance, & enfin soyez le premier à vous taire, réservez-vous pour une meilleure occasion, le temps disposera le malade à profiter mieux de votre philosophie. Quand la plaie est trop fraîche, on augmente le dépit d'une personne affligée par une forte réfuration de ses murmures : la contradiction ne fert qu'à l'irriter & qu'à la cabrer. C'est un feu que l'on fait croître en le secouant, & que l'on peut espérer devoir éteindre de lui-même par faute d'agitation. Il vaut donc mieux renencer à la dispute. Tout homme versé dans la connoissance du monde, prend ce parti; mais un savantasse, un philosophe de college, ignorant à l'égard du monde & sans expérience, feroit tout le contraire. (Bayle.)

ort

la

eur

In-

tes

ré-

re

11-

us.

re

à

d

e

e

Il faut convenir que la plupart des lieux communs de consolation ont deux faces; ils ont le défaut de pouvoir être rétorqués : car si vous dites à une mere affligée de son cher fils, que ses pleurs ne servent de rien, & que quoi qu'elle fasse, ou qu'elle dise, elle ne fera point revivre son fils: & c'est cela même qui m'afflige & me rend inconsolable, vous répondra-t-elle, car si je pouvois réparer ma pette, je la supporterois patiemment. Solon, le principal des sept sages de la Grece, pleuroit la mort de son fils; on lui représenta que ses larmes ne servoient de rien : c'est à cause de cela même, répondit-il, que je pleure. C'est l'irréparabilité d'une perte qui rend les gens inconsolables. (1dem.)

CHARGES ET EMPLOIS.

Avant que de desirer fortement quel que chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possede. (Saint-Réal.)

Quand on est né dans un état mitoyen,

pa

fa

P

fi

entre la noblesse & le peuple, & qu'on n'a qu'une fortune médiocre, quelque talent qu'on ait, on aspireroit en vain aux charges & aux emplois dans un pays où tout est vénal. La justesse & la précision dans l'esprit, une étude profonde des mœurs, des loix, des usages & des coutumes, en un mot, tout ce qu'il plaira supposer n'est rien, & ne peut mener loin, si l'on n'a pas d'argent à répandre. On vend le droit de disposer des biens & de la vie même des citoyens, celui d'exposer la sienne à la tête d'un régiment, celui de manier les revenus de l'état, &c. ceux des particuliers, de présider dans un tribunal, d'en rédiger les jugemens, & de les faire exécuter. On vend jusqu'à de vains noms, des titres, des armoiries, & je ne sais quelle distinction qu'on appelle de la noblesse. Ce mal ne seroit pas grand si cela ne faifoir que guérir de l'ambition; mais malheureusement cela étouffe au contraire toute émulation : un philosophe sans famille se consoleroit facilement, mais un

citoyen sans état, qui a des enfans & n'est pas riche, est réduit au désespoir d'en rien faire. (Lettres cabalistiques du marquis d'Argens).

nt

es

st C-

25

1

Mais dans la poursuite des charges & des honneurs, l'appui des princes est bien plus puissant que celui des loix; & c'est sur ce principe que le cardinal de Richelieu, dans son Testament politique, conclut pour la vénalité des charges, parce que, dit-il, si on la supprimoit, le désordre qui proviendroit des brigues & des menaces par lesquelles on pourvoiroit aux offices, seroit plus grand que celui qui naît de la liberté de les acheter ou de les vendre, puis qu'en tel cas tout dépendroit de la faveur & de l'artisice de ceux qui auroient plus de crédit auprès des rois.

Quoiqu'il en soit, la multiplication des officiers de justice va toujours à la ruine du peuple; au lieu que les affaires devroient être, ce semble, plus promptement expédiées par un grand nombre de magistrats, que par un petit. Elles sont, au contraire,

h

ti

tirées à l'infini, parce qu'il y a plus de gens qui ont intérêt à les faire durer pour en pouvoir subsister, particulièrement lorsque les charges sont vénales; car, selon le dire commun, qui achete en gros la justice, la veut vendre en détail. (Tacite, par Amelot de la Houssaye).

Enfin il n'y a rien de plus dangereux dans un état que diverses autorités égales en l'administration des affaires. Ce que l'un entreprend est traversé par l'autre, & si le plus homme de bien n'est pas le plus politique, ce qui se trouve ordinairement ainsi, quand même ses propositions seroient les meilleures, elles seroient toujours éludées par son concurrent; ainsi que divers ne mettent jamais tous ensemble la main au timon : aussi n'en faut-il qu'un qui tienne celui de l'état. Il peut bien recevoir les avis des autres, il doit même souvent les demander; mais c'est à lui d'en examiner la bonté, & de tourner la main d'un côté ou d'autre, selon qu'il estime le plus à propos, pour éviter la tempête & faire

de

ur

rf-

on

la

e,

IX

25

heureusement sa route. (Testament politique du cardinal de Richelieu.)

Les uns courent après les charges, & comme Dandin, se meurent d'envie de juger; d'autres, mais ce nombre est rare, qui s'en sont pourvus pour avoir un état, n'ont pas de cesse qu'ils ne les ayent quittées.

Jacques de Vallée, seigneur des Barreaux, naquit à Paris en 1602, d'une famille noble; il fit fes études chez les jésuites, qui lui connurent un esprit capable des plus grandes choses, & tâcherent de l'enrôler dans leur compagnie; mais ni lui, ni sa famille ne voulurent prêter l'oreille à cette proposition. Il ne les aimoit point, & il se déchaînoit quelquefois contr'eux agréablement. Il étoit encore assez jeune lorsque son pere le fit pourvoir d'une charge de conseiller au Parlement de Paris. Son esprit y sut admiré: mais il ne voulut jamais y rapporter aucun procès; il prétendoit que c'étoit une occupation fordide & indigne d'un homme d'esprit de s'attacher à des papiers de chi-

po

lo

ré

C

cane & de les déchiffrer. Il se charges cependant une sois d'être rapporteur; le procès n'étoit pas de conséquence, & se voyant pressé par les parties, il les sit venir, & brûla le procès en leur présence, & paya de son argent ce qui étoit demandé. Il ne s'estima pas sort malheureux de quitter la robe. Il étoit connu & aimé des plus grands seigneurs & des plus honnêtes gens du royaume. Il su l'auteur de ce sameux sonnet:

Grand Dieu! tes jugemens sont remplis d'équité;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice:
Mais j'ai tant sait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.
Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice:
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.
Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit:
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus Christ;

L'abbé de Chaulieu écrivoit à Rousseau pour l'exhorter à ne point sacrisser la philosophie aux finances. Voici ce qu'il lui répondit:

le

fe

fit

e,

é.

t-

es

25

Par tes conseils & ton exemple,

Ce que j'ai de vertu sut trop bien cimenté,

Cher abbé, dans la pureté

Des innocens banquets du temple,

De raison & de fermeté;

J'ai fait une moisson trop ample

Pour être jamais insecté

D'une sordide avidité.

Quelle honte, bon Dieu! quel scandale au Parnasse De voir l'un de ses caudidats Employer la plume d'Horace A liquider un compte ou dresser des états!

J'ai vu, disoit Marot, en faisant la grimace, J'ai vu l'éleve de Clio,

Sedentem in telonio:

Je l'ai vu calculer, nombrer, chiffrer, rabattre, Et d'un produit au denier quatre, Discourir mieux qu'Amonio.

Dure, dure plutôt l'honorable indigence Dont j'ai si long-temps essayé.

Je sais quel est le prix d'une honnête abondance Que suit la joie & l'innocence, Et qu'un philosophe étayé D'un peu de richesse & d'aisance,
Dans le chemin de sa patience,
Marche plus ferme de moitié:
Mais j'aime mieux un sage à pié,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,
Qui, sacrissant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa sinance,
Est lui-même sacrissé
des biens dont jamais il n'a la jouissance.

A des biens dont jamais il n'a la jouissance. Nourri par Apollon, cultivé par tes soins, Cher abbé, ne crains pas que je me tympanise

f

1

1

Par l'odieuse convoitife D'un bien plus grand que mes besoins. Une ame libre & dégagée Des préjugés contagieux, Une fortune un peu rangée, Un corps sain, un esprit joyeux, Er quelque prose mêlangée De vers badins ou sérieux, Me feront trouver l'apogée De la félicité des Dieux. C'est par ces maximes qu'ignore Tout riche, Juif, Arabe ou Maure, Que j'ai su plaire dès long-temps A des protecteurs que j'honore; Et c'est ainsi que je prétends Trouver l'art de leur plaire encore:

C'est dans ce bon esprit gaulois
Que le gentil maître françois
Appelle Pantagruélisme,
Qu'à Neuilli la Fare & Sonnin
Puisent cet enjouement badin
Qui compose leur atticisme.
Abbé, c'est là le cathéchisme
Que les Muses ont enseigné,
Et voilà le vrai quiétisme
Que Rome n'a point condamné.

Ceux qui ont les plus grandes charges sont trois sois esclaves: esclaves du prince ou de l'état, esclaves de leur réputation, esclaves des affaires; de maniere qu'ils ne sont maîtres ni de leurs personnes, ni de leurs actions, ni de leur temps. C'est une étrange passion que celle de vouloir dominer sur les autres en perdant sa propre liberté. On ne monte point sans peine aux grandes dignités. On parvient par le travail à de plus grands travaux. Il est difficile de se soutenir dans les plus grands emplois, & on n'en est point privé sans essuyer une chûte, ou pour le moins une éclipse qui

P

à ui

ne f

du c

con

tud

cha

d'he

qua

pas

Mi

Dia

fen

mé

pas

tio

de

tuc

ne bii

éta

Vic

est toujours une chose triste. On ne peut pas toujours se retirer quand on le veut, souvent on ne veut pas quand on le pourroit. Ceux qui sont dans les grands emplois ont besoin de l'opinion des autres pour se trouver heureux: s'ils jugent par ce qu'ils sentent eux-mêmes, ils ne trouveront pas qu'ils le soient.

Charité.

.* Que de gens prêchent la charité, qui ne la connoissent point, pendant que d'autres en ont sans la prêcher.

Je ne crois pas, dit madame de Maintenon, qu'on doive laisser mourir de faim le vice, mais ce n'est qu'après avoir bien engraissé la vertu. (Lettre 40, au du de Noailles.)

CHASSE.

La chasse est un amusement pour lequel il faut de l'adresse & de la vigueur, & qui étant pris modérément produit deux ressources infaillibles, se porter mieux & s'ennuyer moins. t

n

16

X

X

Pline le jeune disoit très-agréablement à un de ses amis à qui il écrivoit : vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude & ce prosond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi croyez-moi, quand vous irez chasser, portez votre pannetiere & votre bouteille, mais n'oubliez pas vos tablettes : vous éprouverez que Minerve se plaît autant dans les bois que Diane.

Il seroit aussi pénible de toujours représenter dans le monde, que de toujours méditer dans la solitude. L'homme n'est pas fait par la nature pour la contemplation continuelle des choses abstraites, & de même que s'occuper sans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire & saire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel; il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour

9

d

d

po

P:

m

ch

di

fai

fin

qu

ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre & de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelqu'idée que nous voulions avoir de nous-mêmes il est aisé de sentir que représenter n'est pas être, & aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir. Nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nousmêmes, nos vrais biens sont ceux de la nature : c'est le ciel, c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable, & aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à tous les hommes. (Hift. naturelle de M. de Buffon.)

Commines dit que de tous les plaisirs la chasse étoit celui que Louis XI aimoit davantage, mais qu'il n'en revenoit presque jamais qu'il ne fût en colere contre quelqu'un; car c'est matiere, ajoute t-il,

res

er-

ter

fi-

ée

s,

13

i-

ES

5-

a

nt

-

2

f

5

t

qui n'est pas conduite toujours au plaisir de ceux qui la conduisent (chose à remarquer pour les princes qui aiment ce divertissement, & pour ceux qui y vont avec eux.) (Chap. 13. liv. 6. de ses mémoires.)

CHEMINS MODERNES.

* J'admire plus un dez de grès de six pouces posé successivement l'un contre l'autre sur un peu de sable, que les masses monstrueuses & les immenses édifices des chemins des Romains.

CHENILLE.

* Que dira t-on de la chenille ? Les naturalistes en ont parlé; il faudroit donner ce qu'ils n'ont point dit.

La chenille, toute méprisable qu'elle paroît, est un animal qui mange, qui digère, qui est doué des organes nécessaires à sa conservation. L'animal à la sin de l'été pousse hors de soi une marière qui se condense, & dont elle se sait un

maillot, un tombeau où il reste enseveli tout l'hiver, sans vie apparente. Au retour du printemps les parois de ce tombeau s'amollissent; l'animal reprend la vie; il est en mouvement; mais ô miracle! c'étoit une chenille; elle n'avoit point d'aîles, il s'en est produit; il avoit quelques couleurs, il en est parsemé; c'est le même animal, la même personne positivement; mais cette chenille, qui rampoit, est à présent un papillon, un volatile; où a-t-elle prise ces aîles? où a-t-elle rassemblées ces couleurs les plus douces, les plus belles, distribuées avec ordre & fymmétrie? Est-ce elle qui les a nuancées avec tant d'art & d'agrément? & que va devenir ce papillon? Il va déposer des œufs qui contiennent les mêmes animaux, prédestinés à être des chenilles d'abord dans la premiere année, & des papillons ensuite. La configuration seule de l'animal a changé, mais le même germe est resté avec la capacité de produire son semblable. Que devient enfin ce papillon producteur? Il meurt : il

ne

che

No

qu

les

y

les

de

pa

fe

al

21

n

reli

re-

m-

ie;

e!

int

les

ne.

t;

le

es

e

2

ne reste donc pas pour façonner & mouler son semblable, pour en faire d'abord une chenille, ensuite un papillon comme lui? Non, il disparoît: il y a un autre ouvrier qui a fait le germe de tous les êtres, qui les conduit à leur sin. Oh! mes amis, il y a un Dieu qui fait des miracles tous les jours.

CHIENS.

* Si je n'ai jamais pu dresser un chien de chasse pour mon usage, c'est qu'il faut les battre, les tracasser, les contrarier sans cesse. On se fait autant de mal qu'à eux; ces gens ont trop d'ame. Faites-les dresser par ceux qui n'en ont point. Ce sentiment doit plaire à toutes les semmes qui aiment leur chien, à ce sexe aimable dont la sensibilité, la délicatesse échappent toujours aux hommes grossers qui ne voyent en elles que des désauts: eh! pourquoi n'en auroient-elles pas comme nous? La plupart n'ont leur source que dans nos vices.

C Œ U R.

* Il y a long temps qu'on a dit qu'un bon cœur est un mauvais présent de la nature; mais ne sentons-nous pas aussi quelquesois que c'est un bien que nous ne voudrions pas ne point avoir?

Un cœur tendre, j'en suis convaincu, est un plus grand bien pour celui qui le possede, que pour ceux même qui en ressentent les essets. (Miss Claris.)

Les bons principes & la droiture du cœur sont les seules bases sur lesquelles on puisse sonder l'espérance d'une vie heureuse, soit pour ce monde ou pour l'autre. (Idem.)

Comédie et Tragédie.

Une bonne comédie est la peinture d'un vice sous les traits du ridicule.

Pour juger sainement de la beauté d'une piece de théatre, dit M. de Voltaire (Poliergie, p. 7 & suiv.), les tragédies de Sophocle & d'Euripide sont des chessd'œuvre où se trouvent toujours l'unité d'action, de temps & de lieu: ces trois unités sont autant de caracteres essentiels à une belle tragédie. Dès qu'une fois on en a reçu l'idée, il n'est pas difficile de voir s'ils se trouvent, ou non, dans une piece.

un

la

ffi

us

le

n

u

Toutes nos tragédies finissent ordinairement par une sédition, une mort, un massacre; toutes nos comédies par un mariage. Est-ce pour nous enseigner que les grands sont nés pour détruire, & les autres hommes pour peupler. (Saint-Foix, essais sur Paris.)

COMMANDEMENT.

Pour se faire obéir, il faut commander de façon à faire sentir la raison plus que l'autorité. Si la bonté & la douceur ne suffisent pas, il faut y ajouter la fermeté, mais jamais de la dureté qui éloigne le cœur, & aliene tous les esprits.

COMMERCE.

* Le commerce est une mer agitée,

où il y a souvent des tempêtes. Les banqueroutes qu'on y fait, sont des écueils où le plus honnête homme est dans le plus grand danger de périr.

Compagnies.

La bonne compagnie est indépendante de l'état & du rang, & ne se trouve que parmi ceux qui pensent & qui sentent, qui ont les idées justes & les sentimens honnêtes.

Nous avons renouvellé, dit plaisamment madame de Sevigné, à l'occasion d'une compagnie qui la quittoit à sa terre des Rochers, ce que nous sentîmes en ce pays, avec vous, sur la bonne & la mauvaise compagnie; nous trouvâmes que la mauvaise étoit incomparablement plus souhaitable: elle fait respirer agréablement, quand elle s'en va; elle rend heureux ceux qu'elle laisse, & les gens qui plaisent, vous laissent comme tombés des nues. On ne sait plus comment reprendre le train de la journée; ensin c'est un grand

malheur que d'avoir des gens raisonnables; mais ce malheur n'arrive pas souvent.

C'est une vérité certaine qu'on n'est jamais plus tranquille ni moins trompé qu'en vivant avec des gens d'un bon esprit. Il en coûte beaucoup plus de peine pour être admis & pour se conserver dans une mauvaise compagnie, que dans une bonne. Comme la mauvaise a plus de vanité que d'esprit & de raison, il faut bien des soins pour lui plaire. (Pensées diverses de Pope.)

On rencontre dans le monde tant de fots & de méchans, que la plupart des compagnies sont ennuyeuses pour un homme d'esprit, s'il n'a pas beaucoup d'indulgence, & périlleuses, s'il n'a pas beaucoup de prudence. De-là naît quelquesois l'idée de se rensermer dans son cabinet avec ses livres, de ne voir plus personne, ou du moins de se borner à un petit nombre d'amis: heureux qui en a qui lui conviennent parfaitement, c'est-àdire, à plus d'égards. Si l'on est obligé de voir des connoissances pour y trouver de

le

p

p

fo

2:

22

2

23

2

la variété, on verra plus rarement les mêmes personnes; on réglera les intervalles sur le plus ou le moins de goût. On voit avec plaisir, une sois par mois, ceux qu'on ne verroit qu'avec ennui une sois par semaine, & cela est peut-être réciproque.

Un peu d'absence fait grand bien.

Ceux qui plaisoient, plaisent davantage; ceux qui déplaisoient, en déplaisent moins: tous y gagnent.

COMPLAISANCE.

Avec les grands, la complaisance est de droit étroit; avec nos égaux, elle est de bienséance; avec nos inférieurs, elle est de politique ou de bonté.

COMPLIMENT.

Ennuyeuse harangue qui ne prouve rien,

CONCILES, SYNODES.

S. Grégoire de Naziance connut par expérience les menées, les cabales, les intrigues & les abus qui regnent dans les fynodes & dans les conciles. On en peut juger par sa réponse à une invitation pressante qu'on lui sit d'assister à un concile solemnel d'évêques, qui devoit se tenir à Constantinople. « S'il faut, répondit-il, » vous écrire franchement la vérité, je » suis dans la ferme résolution de suir » toute assemblée d'évêques, parce que » je n'ai jamais vu synode mi concile qui » ait eu un bon succès, & qui n'ait plutôt » augmenté que diminué le mal : l'esprit » de dispute & celui de domination » (croyez que j'en parle sans siel) y sont » plus grands que je ne puis l'exprimer ».

e

Il falloit bien qu'alors le mal fût grand dans les assemblées ecclésiastiques; car on lit les mêmes protestations & les mêmes plaintes de S. Grégoire, répétées ailleurs avec encore plus de force. (V. les peres de l'église.)

CONDITION.

En tout état, l'homme le plus honnête est de la plus haute condition.

I iv

CONDITIONS INÉGALES.

Jésus-Christ a dit: on donnera à celui qui a déjà, & l'on ôtera même à ceux qui n'ont rien. On peut dire que rien n'est mieux observé dans le christianisme même. Heureux l'enfant qui vient au monde, coëssé d'un nom connu: tout est sair pour lui; les biens pleuvent sur sa tête. Celui qui n'est pas coëssé de ce beau nom, a besoin du plus grand génie pour parvenir à quelque chose; mais, s'il a un grand génie, cherchera-t-il à s'élever au-dessus des autres, étant déjà si élevé par lui-même?

pe

qu

au

&

of

Si

0

ľ

d

C

a

CONDUITE DE LA VIE.

Ne point négliger son extérieur.

Il y a dans le port, dans le regard, dans la marche une certaine autorité qui ne cede point à celle de la parole. Ce caractere de grandeur qu'on apporte en naissant, ne vieillit jamais, si on ne l'a pas négligé étant jeune.

Cacher ses malheurs.

ui

lX

n

Ne publiez point trop vos disgraces: les plaintes ruinent le crédit; elles touchent peu de personnes, donnent du plaisir à quelques-uns, nous attirent le mépris des autres. Dissimuler sa douleur, c'est courage & force d'esprit: nos malheurs, quand on ne les voit pas, sont presque comme s'ils n'étoient point arrivés.

Connoître ceux à qui l'on parle.

La conversation est l'exercice le plus ordinaire de la vie, & celui de tous où l'on fait le plus de fautes. Le moyen d'éviter les plus considérables, c'est de faire comme les joueurs d'échecs, de bien considérer comment le jeu est disposé, avant que de remuer aucune piece.

Beaucoup pefer ses résolutions.

Dormez sur ce que vous avez à faire, vous ne serez point éveillé par une chose imprudemment faite. Penser avant que d'agir, c'est se mettre à portée de tous les événemens; ne penser qu'après avoir fait, c'est courir après des excuses.

m fr

ap

ď

gi

ja

n

n

1

e

d

d

Parler peu.

Apprendre à parler, est l'étude de nos premieres années; apprendre à se taire, doit être celle de toute la vie.

Quand, pour la droiture, je ne suivrois le droit chemin, je le suivrois pour avoir trouvé par expérience, qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux & le plus utile (1). Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent. Le marinier ancien disoit à Neptune, en une grande tempête : ô Dieu! tu me fauveras si tu veux; si tu veux, tu me perdras; mais si tiendrai-je toujours droit mon timon. J'ai vu de mon temps mille hommes souples, métis, ambigus, & que nul ne doutoit plus prudent mondain que moi, se perdre où je me suis sauvé.

(Montagne.)

⁽¹⁾ Quintilien, institut. orat.

ous

oir

OS

e,

is

ir

u

1-

Quatre sortes d'animaux à fuir dans le monde, les gens grossiers, les sots, les fripons & les méchans: eux, à leur tour, appréhendent, & sont ennemis des gens d'esprit & des honnêtes gens.

Il est dangereux de fréquenter plus grand que soi.

Pour agir prudemment, nous ne devons jamais voir ni au dessus ni au dessous de nous. Nos inférieurs nous punissent de notre familiarité, & nos supérieurs de nos services. Notre réputation leur est soumisse; elle reçoit la couleur qu'ils veulent lui donner dans le monde, & dépend moins de notre vertu que de leur fantaisse ou de leur passion. De là je conclus que nos égaux sont la seule compagnie qui convienne à notre sûreté: c'est parmi eux qu'il faut choisir nos amis, ou du moins nos connoissances, par la rareté dont se trouvent les premiers. (Discours du seigneur de la Tremoille à son sits.)

.* On observera que ce n'est pas seulement entre les égaux d'état, de fortune,

F

E

F

H

F

S

mais entre les égaux de caractere, que se trouve la sympathie & l'amitié.

Rendez au créateur ce que l'on doit lui rendre; Réstéchissez avant que de rien entreprendre.

Et ne vous enslez point de vos heureux talens:
Conformez-vous toujours aux sentimens des autres;
Cédez honnêtement si l'on combat les vôtres;
Ayez attention à tout ce qu'on vous dit,
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit;
N'entretenez personne au-delà de sa sphere,
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincere;
Tenez votre parole inviolablement,
Et ne promettez point inconsidérément;
Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord savorable;
Sans être familier, ayez un air aisé;
Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé;

Prêtez de bonne grace, avec discernement:
S'il faut récompenser, faites-le largement;
Compatissez toujours aux disgraces d'autrui;
Supportez les désauts; soyez sidele ami;
Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne;
Et ne les faites point rejaillir sur personne:
Où la discorde regne, apportez-y la paix,
Et ne vous vengez point qu'à force de biensaits;

le

;

Reprenez sans aigreur, louez sans slatterie,
Riez quand il le saut, entendez raillerie,
Estimez un chacun dans sa profession,
Et ne critiquez rien par ostentation;
Ne reprochez jamais les plaisirs que vous saites,
Et mettez-les au rang des affaires secrettes;
Prévenez les besoins d'un ami malheureux;
Sans prodigalité, rendez-vous généreux;
Modérez les transports d'une bile naissante,
Et ne parlez qu'en bien d'une personne absente;
Fuyez l'ingratitude, & vivez sobrement;
Jouez pour le plaisir, & jouez noblement;
Parlez peu, pensez bien, & ne trompez personne,
Et faites toujours cas de ce que l'on vous donne.

Au bonheur du prochain ne portez point envie; Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie, &c. (Vers attribués à M. de Fenelon, archevêque de Cambrai.)

CONFESSION.

nire de Charlangegradur

Un jour, dit l'abbé de Longuerue; mes moines de l'abbaye du Jard, chez qui j'étois depuis trois ou quatre mois, me demanderent quel étoit mon confesseur: je vous le dirai, leur répondis-je, quand

vous m'aurez dit qui étoit celui de votre pere S. Augustin.

qu

au

eu

m

de

ve

ur

pu

de

na

pa

pi

b

ľ

re

le

2

CONFRAIRIES

Especes de petites dévotions où il entre plus de superstition que de religion, plus de vanité que de piété, & plus d'orgueil que de dévotion. (Observateur français.)

CONQUÉRANS.

Depuis Constantin jusqu'au dernier empereur de Constantinople, le monde sur ravagé par la sureur des conquérans, & par les opinions religieuses. Il n'est aucun temps peut-être où ces opinions ayent tant coûté d'hommes à l'Europe & à l'Asie, que durant cette époque.

L'empire de Charlemagne dura moins que celui des romains, & proportionnellement fut aussi destructeur pour l'espece humaine. On est touché de compassion, quand on voit tout ce que le fanatisme religieux & la gloire des conquérans lui a fait souffrir des nations entieres égorgées plusieurs sois, traînant ensuite leurs déplorables restes jus-

tre

re

us

eil

.)

19

le

s,

15

K

S

qu'au fond du nord pour chercher un asyle contre les massacres du héros, qui offroit au ciel les victimes de son ambition.

L'énorme puissance de Charles-Quint eut encore des effers plus funestes à l'humanité. Un auteur célebre dit, en parlant des prospérités de ce prince, qu'un nouyeau monde se découvrant à lui, ce fut un malheur de plus pour le genre humain, puisqu'il fit de ce nouveau monde un désert : tandis qu'il conquéroit tant de nations au loin, qu'on les exterminoit par des cruautés, dont le récit saisit d'horreur, la sienne se dépeuploit, ses provinces se soulevoient, & le démeinbrement de son empire se préparoit; l'Espagne s'épuisa d'hommes ensuite pour repeupler l'Amérique & les Indes, qui ne le seront jamais, & qu'elle avoit dévastées.

CONSCIENCE.

La conscience nous avertit en ami, avant que de nous punir en juge.

(Réflex. mor. du roi Stanislas,)

Constits.

Savoir prendre conseil ou en donner; n'est pas chose indifférente. Il y a des signes pour reconnoître les conseils sages & discrets. Quelle preuve plus forte des conseils dont on doit se mésier, que la hauteur avec laquelle l'orgueilleux décide, & la foumission aveugle qu'il exige! Si l'on donne un conseil, l'amour propre doit-il se manifester d'une maniere insultante? En donnant un conseil, doit-on exiger qu'on le fuive? La raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet fous toutes ses faces; aussi, en donnant conseil, rapporte-t-elle toujours les motifs sur quoi elle se sonde, & ajoute toujours qu'on ne doit rien adopter fans examen. Cette façon de conseiller peut seule réussir auprès des personnes d'esprit : si elle n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution, & qu'on les

déi qu qu

cip de

for dif

tot

la i de à l

le fol S'i

ces c'e

êtr

ma

décide; ils s'en fient plus à la fottise, qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

ier.

des

ges

des

la

le,

Si

re

1-

on

ne

et

ıt

fs

S

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans des abîmes de malheurs; aussi devroit-on se rappeller souvent ce mot de Socrate : puissai-je, disoit ce philosophe, toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conserver toujours mon ame dans une situation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raison, la meilleure des conseilleres. Méfiez-vous de ces gens qui mettent trop d'importance à leurs conseils, & quelquesois, comme le héros de Cervantes, ont un grain de folie auquel ils veulent tout rapporter. Sil est prudent d'en demander, c'est à ces gens qui sont avares d'en donner; c'est à ceux qui n'en donnent point, qu'il en faut demander. Tout autre conseil doit être suspect.

Le meilleur conseil est l'expérience; mais ce conseil arrive toujours tard.

Quand on a pris enfin un parti après

f

P

A

une mûre délibération, s'il ne réussit pas, il ne faut pas toujours se faire son procès. Qui peut disposer des événemens, ou les prévoir? Nous conduire dans l'occasion, suivant nos lumieres présentes, c'est tout ce qui dépend de nous : si l'on est blâmé de s'être trompé, ce n'est qu'aux yeux de la sagesse mondaine. Lorsqu'il arrive d'en souffrir, lorsqu'on a fait ce qu'on devoit saire, la faute est du côté d'autrui plurôt que du nôtre; & j'aimerois bien mieux avoir de l'injustice à reprocher aux autres, que d'avoir donné un juste sujet à leur censure.

Conseil d'une amie à l'auteur.

Point d'embarras, mon ami, pour les pensées qu'aux auteurs cités vous voulez ajouter. Trop de modestie souvent nous engourdit. N'en donnez point qui ressemble aux autres; évitez tout style barbare qui n'est point le vôtre; sensible & doux par caractere, vous n'y ferez entrer que ce qui intéresse le cœur, la raison & l'esprit.

CONSTANT, FIDELE.

as,

fon

ns,

OC-

es,

on

ux ı'il

ce

bté

015

rsı

fte

es

le

111

ar

e

t.

On employe souvent ces termes comme synonymes; cependant on peut être sidele pour le moment, & n'être pas constant; mais, quand on aime constamment, on est toujours sidele.

CONTE.

Un maquignon de la ville du Mans,
Chez un évêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas-normands,
Que l'homme saint louoit outre mesure.
Vois-tu ces crins? vois-tu cette encolure?
Pour chevaux turcs on les vendit au roi.
Turcs, monseigneur! à d'autres; je vous jure
Qu'ils sont chrétiens ainsi que vous-& moi.

(Rousseau.)

Autre.

LE PRIEUR ET SON JARDINIER.

CERTAIN prieur, plus renté que savant, Avec son jardinier, homme plus lourd que bête, Dans son parterre alloit l'interrogeant Sur son métier, sur sa semme Perrette....

L

Tou

Mais

Q

plu

vét

aut

plu

ď

De

C

Li

Pa

A

In

T

Puis tout à coup de propos lui changeant Si le ciel, lui dit-il, à qui tout est possible,

Qui t'a fait jardinier, moi prieur, Louis roi, D'être âne ou bien cheval, par un arrêt terrible, T'imposoit aujourd'hui la loi,

Quel parti prendrois-tu? Parle de bonne-foi.

Le choix n'est pas dissicile à faire; Mieux que moi (dir Lucas) vous pourriez décider, Si le ciel à tel point me devenoit contraire,

Loin d'aimer mieux hemir que braire, En âne, sur-le-champ, je me serois brider. Certe, (dit le prieur) un tel discours me passe. Pour un homme d'esprir, tu choisis assez mal. Pourquoi vouloir plutôt être âne que cheval?

C'est quitter l'or fin pour la crasse: Un cheval est fringuant, alerte, bien dressé; Il suit les plus grands rois à la guerre, à la chasse; Il se voit en tout temps bien soigné, bien pansé, Bon soin au ratelier, dessous litiere grasse: Mais bien loin que d'un âne un prince s'embarrasse, Par son aspect honteux, tout manant est blessé.

On le baffoue, on le menace;

Et quand il est bien harassé,

Même en le bâtonnant on croit lui faire grace.

Comme dans son état chacun se méconnoît,

Dit Lucas! vous croyez avoir raison, je gage;

Mais je vais vous consondre, en vous prouvant
tout net

· · Que j'ai fait le choix le plus sage.

t

roi, ble,

i.

der.

r.

le.

al,

ffe;

sfe,

ffe,

ffé.

e.

ge;

ant

Le destin du cheval (j'en conviens) éblouit: Tout, au premier coup-d'œil, lui paroît plus propice;

Mais si vous les mettez tous deux en exercice,

Qu'un éclat si brillant bientôt s'évanouit!

Le cheval court le bénésice,

L'âne, monseigneur, en jouit.



CONVERSATION.

Le talent de la conversation est un des plus desirables, qui a pourtant ses inconvéniens & ses dangers comme tous les autres. Les pensées sont rares dans la plupart des conversations : c'est un grain d'or dans un torrent.

De tous les arts que l'homme admire fous les

Celui de converser est le plus précieux; C'est par lui que l'on peut, dans un commerce aimable,

Lite dans les esprits, pénétrer dans les cœurs, Pattager ses plaisirs, consoler ses douleurs. Apprenez-en les loix, & long-temps en silence, Instruisez-vous d'un art plus rare qu'on ne pense. Tel qui sait tout le reste, ignorant en ce point,

d

éc

éc

fa

&

fo

le

qu

le

qu

qu

qu

CO

&

fin

po

pro

pol

par d'a

fe i

VOL

ave

Souvent parle beaucoup, & ne converse point Que jamais la parole, à sortir trop pressée. N'ose, dans vos discours, prévenir la pensée... Jamais un grand parleur ne fut homme de fens: Ses discours vagabons, ses propos discordans Découvrent tôt ou tard, par de lourdes méprises, Que qui parle beaucoup, dit beaucoup de sottises., Il faut, dans vos discours, savoir m'intéresser, En me laissant toujours quelque chose à penser, Heureux de qui l'esprit agréable & facile Sait passer doucement du plaisant à l'utile, De l'utile aussi-tôt revenir au plaisant, Egayer l'en par l'autre, & plaire en m'instruisant. Que jamais aucun terme impie ou peu modeste Ne m'offre de vos mœurs un présage funeste... Enfin, que vos discours soient sages sans contrainte, Enjoués sans licence, & réservés sans feinte, De charité, d'honneur, de politesse ornés, Du sel de la raison toujours assaisonnés, Répandant dans les cœurs que le ciel vous adresse Le respect, l'amitié, la douceur, l'allégresse, Et que chacun, saisi d'un desir vertueux, Sorte d'auprès de vous plus sage & plus heureux.



Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut nt.

ens;

ifes,

es...

fer.

nt...

2 ...

nte,

elle

ė,

eux.

nes 'est

eut

dire, qu'à ce que les autres disent. Il saut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté; il saut leur laisser la liberté de se faire entendre, au lieu de les contraindre & de les interrompre, comme on sait souvent: on doit au contraire entrer dans leur esprit & dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, & faire voir que c'est plus par choix qu'on les loue, que par complaisance.

Celui qui veut tenir le dez dans la conversation & dans les affaires, fatigue, & se rend moins estimable; de suivre simplement les autres, peut être bon, pourvu qu'on le fasse d'une maniere qui prouve que c'est par attention & par politesse, & non pas par nonchalance & par trop de facilité. Il n'est pas mauvais d'ajouter quelque chose du sien, lorsqu'on se range au sentiment d'un autre. Si vous vous rendez à son opinion, que ce soit avec quelque distinction; si vous acceptez

fon conseil, que ce soit en ajoutant quelques raisons aux siennes. Ne soyez pas trop complimenteur. On n'avance point aussi dans les affaires, lorsqu'on est trop cérémonieux, & qu'on regarde trop au temps & à l'occasion. Salomon dit celui qui observe le vent, ne sémera point, & celui qui regarde aux nuages, ne moissonnera pas. Un homme prudent saura faire naître plus d'occasions qu'il ne s'en présenteroit naturellement, & doit être libre & aisé dans ses manieres comme dans ses habits: la politesse doit être, pour ainsi dire, le vêtement de l'esprit.

La contradiction doit plus réveiller notre attention que notre colere; elle est l'ame de la conversation, & l'homme d'esprit perd beaucoup à ne pouvoir souffrir d'être contredit. On perd & des lumieres qu'on acquerroit, & le plaisir d'une dispute aimable. Sans un peu de contradiction, la conversation n'a ni agrément ni utilité: d'un autre côté, rien n'est plus rare que de contredire avec politesse,

1

r

& delà la langueur ou l'aigreur des conversations.

ant

yez

nce

eft

rop

it:

nt,

ne

ura

'en

tre

me

re,

t.

ler

elle

me

res

me

ra-

ent

eft

le,

L'humeur plaît plus dans la conversation que l'esprit, & la douceur que la science. La complaisance de faire paroître l'esprit des autres dans la conversation, est le véritable secret de faire admirer le sien aux autres. Mais il ne faut pas s'attendre que les conversations soient toujours égales; elles sont journalieres, & dépendent de la fortune aussi bien que le reste des choses. L'esprit fait sortir l'esprit; mais il se perd avec certaines gens.

Avec un sot on devient bête; Mais l'esprit gagne au tête à tête, Quand on sait choisir ses amis.

CONVERSION.

Se convertir, ce n'est ni quitter son emploi, ni s'éloigner de la cour, ni rompre l'amitié, ni s'ensevelir dans une solitude. Tout cela vous esfraye; mais vous convertir ce n'est rien de tout cela; ce n'est ni quitter vos emplois, à moins qu'ils ne

Tome I.

K

li

ta

fu

n

C

1

1

soient mauvais, ni vos amis, à moins qu'ils ne soient vicieux, ni vos richesses, à moins qu'elles ne soient injustement acquises; car si cela étoir, le monde même trouveroit mauvais que vous ne prissiez pas la résolution de les abandonner. Se convertir, ce n'est pas se mettre en retraite, & renoncer absolument aux affaires: ce n'est pas-là ce que Dieu exige de vous, il demande le changement de vos mœurs, & non celui de votre état. (Pensées choises de l'abbé Boileau.)

Coquetterie.

On reconnoît aisément les femmes coquettes à la maniere de s'habiller, à leur ameublement, au monde qu'elles reçoivent chez elles, à leurs domestiques, à leur façon de parler; mais on les reconnoît aussi au nombre de copies qu'elles sont faire de leurs portraits. Une de ces semmes s'étant sait peindre un jour par mademoiselle Lehay, elle sit saire cinq copies de son portrait. En mon dieu! dit un cayails

ins

es;

/e-

la

ir,

e-

est

e-

&

es

3.

lr

-

t

t

S

lier, pourquoi cette semme fait-elle saire tant de portraits? Quoniam multiplicata sunt iniquitates ejus, dit agréablement mademoiselle Lehay.

Une coquette reçoit avec plaisir une déclaration d'amour; sa vanité en est flattée; elle se fait une gloire de l'emporter sur les autres belles; elle croit aimer ceux qui lui procurent ce soible avantage; mais, dans le sond, elle n'aime rien. (Triomphe de la raison, allégorie.)

On voit fouvent, dans le grand monde,
Des femmes à prétention
Prêter l'oreille au doux jargon,
Minauder, fourire à la ronde,
Désespérer, d'un air charmant,
Et leur époux & leur amant.

Marguerite de Valois, femme d'Henri IV, étoit galante & coquette. Plaire & charmer étoit son unique affaire. Tout son bonheur étoit d'être entourée d'esclaves de tout caractere & de toute dignité. Elle auroit réclamé un cœur jusques sous la

tiare. En matiere d'amour, elle trouvoit que les sujets de l'empire d'amour sont exempts de parjure; que le changement est trèspermis & fort simple; que c'est le crime de la nature, & non pas celui de l'amant. Cette morale étoit exactement celle de cette héroine. (Madame de Villedieu.)

Qu'un homme encore neuf qui vient à aimer une coquette avant que ses yeux y soient faits, est étonné de son manege & de la mobilité du cercle qui l'environne!

O sexe enchanteur! ornement de la nature, charme de la société, vous pouvez avoir des torts sans doute, mais malheureux l'homme mal né qui ne sait pas vous plaindre & vous pardonner. Celui qui sait pratiquer cette leçon, se fait aimer; celui qui ne la pratique pas, est quelquesois détesté, & toujours bientôt oublié. Qu'il se rappelle sans cesse ce vers charmant de M. de Moncris:

Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien. Plus son bonheur passé lui paroît regrettable, plus il doit se dire à lui-même, cherchant à le faire renaître, cet autre vers du même auteur:

Las! elle fait passer un si beau jour!

oit

ots

ès-

ne

nt.

à

8

16

1

S

Mais tout le monde ne pense pas de même. Des coquettes de profession, dit un autre, sont des serpens couverts de sleurs: qui s'y frotte, s'y pique: dès qu'on s'y livre, on se prépare des regrets. (Avis d'un oncle à son neveu.)

J'ai oui dire qu'il a paru, en 1713, un livre intitulé, l'art de rendre les femmes fidelles, par M... qui se vendoit à Paris, chez la veuve Lainé, libraire, quai des Augustins, vol. in-12 de 112 p. que ce livre est assez curieux, qu'il renferme plusieurs expédiens industrieux & honnêtes pour ramener une semme coquette & déraisonnable, d'une saçon qui ne peut pas lui être désagréable, & dont au contraire elle ne peut que savoir gré.

Cour.

Le séjour de la cour ressemble à celui de la vallée de Quito, au Pérou, où l'on éprouve les intempéries des quatre saisons dans un même jour.

Un homme d'esprit, du regne de Louis XIV (1), a fair une fidelle peinture de la cour.

Servir le souverain, ou se donner un maître, Dépendre absolument des volontés d'autrui, Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être, Pour un peu de plaisir, soussir beaucoup d'enqui. Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on pense, Suivre les savoris sans pourtant les aimer, S'appauvrir en esser, s'enrichir d'espérance, Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien estimer. Entretenir un grand d'un discours qui le slate, Rire de voir un chien caresser une chate, Manger toujours sort tard, changer la nuit au jour, N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise, Etre toujours debour, & jamais à son aise, Fait voir en abrégé comme on vit à la cour.

Vous brûlez d'aller à la cour, disoit le seigneur de la Tremoille à son fils; apprenez de moi les dangers dont on y est menacé: ceux qui vous y souhaitent vous

⁽¹⁾ M. de Saint-Martin.

ons

uis

la

e,

ni.

ſe,

ı.

r.

en ont donné une fausse idée, en vous la peignant comme le féjour des honneurs & des agrémens : on n'y voit que fausses vertus : ce sont celles qui dominent; on s'y trompe d'autant mieux, qu'elles ont acquis, par une longue habitude, l'art funeste de paroître finceres. La vaine gloire, l'ambition, l'hypocrifie y regnent ensemble: on y paroît modeste, humble, attentif à sa conduite & au mérite des autres; on semble se chercher, & vouloir se servir: dans les démarches extérieures, dans les discours publics, on voit l'image admirable d'un zèle fincere & d'une union parfaite; mais, dans le secret de ces cœurs corrompus, ce n'est que malice, envie, calomnie, trabifon habilement dissimulée, & dont on ne peut tirer vengeance que par les indignes moyens d'une pareille conduite: c'est par orgueil qu'on y est humble: on y est modéré pour nuire avec plus de sûreté, pieux par superstition & par hypocrisie, honnête & familier pour abuser de la confiance. On y souffre souvent de la

K iv

l'e

pe

de

to

12

d

diserte au milieu de l'abondance, par les folles dissipations auxquelles on est excité, La coutume est de répandre avec profusion, pour des plaisirs condamnés & suivis de repentir, ce que la justice & l'honneur devroient confacrer au payement des dettes légitimes; & quel fruit retire-t-on d'un pays où la vertu est contrainte & corrompue? Des ombres de grandeur acquises quelquefois par des services réels, & qu'un caprice peut vous enlever; des flatteries dont on connoît la fausseté, aussi-tôt que la faveur nous abandonne; un état toujours incertain. On y jouit, à la vérité, d'une certaine supériorité sur le commun des hommes; mais n'est-on pas obligé de s'humilier à son tour devant ceux que la fortune favorise davantage? Qui veut vivre à la cour s'expose à combattre conrinuellement contre les autres & contresoi-même. (Vies des hommes illustres.)

La cour, d'un côté, est le centre de la politesse dans les manieres, & du bon goût dans les modes; c'est le centre de les

ité.

fu-

vis

eur

tes

un

les

ın

es

le

1-

,

n

e

l'esprit, non pas philosophique, mais superficiel. D'un autre côté, c'est le centre de la fourberie & de la dissimulation: tout y est faux & masqué. La sincérité, la candeur, la modestie & la délicatesse des sentimens seroient des vertus de dupes parmi des caracteres si pervers. Avec le plus sin langage, on ne cherche en esset qu'une sensualité grossiere à laquelle, ainsi qu'à son ambition, l'on sacrisse tous les sentimens: le cœur n'est pour rien nulle part que pour servir l'orgueil.

.* La faveur de cour n'a rien de plus certain que son inconstance; & comment cela ne seroit-il pas? On y est attaqué de tous côtés par l'envie, la jalousie, les soupçons, les rapports, &c.

Heureux qui n'a point vu ce dangereux séjour Où la fortune éveille & la haine & l'amour, Où la vertu modeste & toujours poursuivie, Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie. Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix. Où se forge la foudre, il ne tonne jamais: Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,

J

1

J

(

Et toujours les cyprès s'y cachent sous les paimes. Théatre de la ruse & du déguisement,

Le poison de la haine y coule sourdement.

Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense.

Hommes dans leurs arrêts, dieux dans leur ven,
geance,

Les courtisans cruels restent toujours armés Contre les ennemis que la haine a nommés. Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie, Qui, cachant le poignard dont elle est saisse, Imprime sur son front les traits de l'amitié, Appelle sur ses pas l'amour & la pitié, Redouble les sermens, s'abandonne aux allarmes, Et prépare son siel en répandant des larmes. La sureur dans le cœur, & la paix dans les yeux, Même en les invoquant, elle trahit les dieux; Elle attaque à la sois & le nom & la fortune: La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune. Fuyez de cet aspic les yeux étincelants; Il vous perdra, mortels, si vous avez des talens. (M. l'abbé de Bernis.)

×-----×

Un poète philosophe (1) a renfermé ses sentimens & des vérités instructives dans le sonnet qui suit.

⁽¹⁾ M. de Fourcroix.

lines.

ense.

ven-

е,

es,

Y,

::

Je me ris des honneurs que tout le monde envie, Je méprise des grands le plus charmant accueil, J'évite les palais comme on fait un écueil, Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Je suis la cour des grands autant qu'elle est suivie; Le Louvre me paroît un superbe cercueil; La pompe qui le suit, une pompe de deuil, Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau, Je renferme en moi-même un empire plus beau. Rois, cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis; Et vivant sous les loix de mon indépendance. Ensin, les rois sont rois; je suis ce que je suis;

La cour est l'écueil de la vertu, le tombeau de la liberté. Que de dangers pour obtenir des honneurs chimériques & pour les conserver! La satisfaction que donne la probité, est plus pure que les plaisirs qui suivent les couronnes. Un homme au dessus des soiblesses des courtisans, & qui sait commander aux passions humaines, est véritablement maître de son bonheur,

K vj

& plus heureux que les rois : ainsi l'on peut dire que tout est en sa puissance, puisqu'il peut réellement ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut; il vit indépendant, parce qu'il pense conformément aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition; ni avarice, ni desir d'amasser des richesses; retiré dans une solitude aimable, ou au milieu des villes, dans son cabiner, il ignore ce qui se passe dans les palais; il ne fair point sa cour aux grands; il s'embarrasse peu de la faveur, & a raison de dire, trouvant dans lui-même son bonheur, ce que disoit M. de Fourcroix:

Enfin les rois sont rois; je suis ce que je suis.

LE DÉCALOGUE DE LA COUR.

Par Madame de Maintenon.

De ton roi ton dieu tu feras,

Et le flattera finement.

Le dimanche la messe ouiras,

Pour montrer ton ajustement.

Quand ton prosit tu trouveras,

Tu communieras souvent.

Pere & mere tu ne verras
Que tout le plus une fois l'an.
La nuit & le jour passeras
Au bal, à la chasse, au brelan.
Ton mari cocu tu seras,
Et ton bon ami mêmement.
A table, en soudart, tu boiras
De tous vins généralement.
Ton crédit à tous tu vendras,
Quoique tu n'en ayes nullement.
Résexions point ne seras,
De peur de penser tristement.
Mais quand mourante tu seras,
Tu recourras au sacrement.

on

e,

t,

t;

11-

&

ni

15

es.

11

lt

u

lt

it

(Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon, tom. 5, p. 120.)

COURTISANS.

Qu'est-ce qu'un courtisan, sinon l'infortuné jouet des caprices d'un grand & des révolutions de la fortune? Esclave des passions de celui à qui il veut plaire, qui n'agit que par les impulsions qu'il reçoit d'une cause étrangere, semblable à une marionette qui doit à ses ressorts ses moindres mouvemens. Lorsqu'un homme, accoutumé à penser, considere la triste situation des courtisans, il est étonné, autant qu'on puisse l'être, qu'il se trouve des créatures douées de raison, qui veuillent bien se dépouiller entiérement de cette raison pour satisfaire une ambition ridicule, & pour courir après une chimere.

La flatterie ou le défaut de donner des louanges déplacées, est si contagieux à la cour, que les philosophes ou les gens les plus spirituels ne peuvent s'en garantir, lorsqu'ils sont obligés d'être au nombre des courtisans.

Y a-t-il rien de plus misérable que les plaintes que sont les courtisans lorsqu'ils viennent à tomber dans la disgrace, lorsqu'ils sont exilés de la cour : ils semblent être condamnés au supplice le plus rigoureux, au lieu que, s'ils pensoient sensément, ils se séliciteroient de ce qu'ils sont par-là en état de vivre, d'agir, de penser en hommes libres, de ne plus mentir ou louer le vice. Un philosophe remercieroit le prince de son exil, & de

ifte

ié,

ive

ent

tte di-

les

la

ns

r, re

le ls

f-

ıt

1-

ce qu'il le jugeroit assez honnête homme pour l'éloigner de la cour.

L'esprit de conduite du courtisan n'est que l'art de se rendre utile on agréable aux dispensateurs des graces, & c'est moins à son esprit qu'à son caractere qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable, & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractere pliable à toutes fortes de caracteres & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractere, aidé d'une position favorable, sussit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres: il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune & se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant, ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion : aussi le hasard a-t-il grande part à la fortune des hommes; c'est le hasard qui fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre, & qui plaît à son protecteur; c'est le hasard qui place chez un grand, au moment où il lui

de

01

ce H

pi

lil

ca

de

qu

m le

de

cr

de

pr

le

faut un espion. Quiconque est sans honneur & sans humeur, disoit M. le duc d'Orléans, régent, est un courtisan parfait.

Il en coûte à un homme de mérite de faire assidument sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire; il n'est point tel, sans une grande modestie qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir au prince : s'il se trouve sur leur passage, se porte devant leurs yeux, & leur montre son visage, il est plus proche de se persuader qu'il les importune, & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir, pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir; il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu, pensent autrement de sa personne, qu'il fait lui-même. (Labruyere.)

Il y a une maniere d'accuser en excusant, qui est fort en usage parmi les gens ur

s,

de

1e

it

le

ſe.

e

S

25

de cour, qui, selon le proverbe Florentin, ont le miel à la bouche & le rasoir à la ceinture. (Tacite, par Amelot de la Houssaye.)

Comme il est dangereux de blâmer les princes, & honteux de les flatter quand ils font mal, les gens de bien tiennent un milieu entre la complaisance & la liberté, qui est le silence. (Idem.)

Il est également dangereux de n'être point du tout flatteur & de l'être trop; car de ne flatter jamais, c'est un caractere de liberté qui déplaît aux princes, quelqu'aversion qu'ils ayent, ou qu'ils témoignent avoir pour la flatterie; & de les flatter toujours, c'est leur donner lieu de soupçonner qu'on se moque de leur crédulité, & qu'on ne leur trouve point de discernement.

Les courtisans ne peuvent jamais apprendre une meilleure leçon que ce petit vers de notre roi Philippe de Valois qui le répétoit à tout propos:

Qui cibi dicit ave, sicut ab hoste cave.

CRÉATION DU MONDE.

La création de la matiere titée du néant, n'est pas plus impossible à la volonté toute puissante de l'être infini, que la création du mouvement que notre esprit imprime à la matiere par sa seule volonté, qui crée donc, pour ainsi dire, le mouvement de rien ou du néant, puisqu'il n'existoit pas avant la volonté: donc la volonté, par sa nature, a pu le produire; de même la volonté toute puissante de l'être suprême & infini a pu, par sa nature, créer la matiere ou la tirer du néant; ce qui ne dépend que d'une volonté plus puissante.

(M. Formey.)

I

CRIMES.

On voyoit peu de criminels en Perse du temps de Cyrus, dit un auteur de sa vie, parce qu'il y avoit peu de misérables: l'extrême nécessité en fait toujours plus que la crainte des châtimens n'en arrête.

CRITIQUE ET V. INJURES.

On regarde la critique comme un

ant,

oute

tion

nea

crée

de

pas

par

me

me

la

ne

te.

.)

ſe.

IS

1

remede, & la satyre comme un poison. La critique est non-seulement permise; elle est encore utile & nécessaire, pourvu qu'on ne la consonde pas avec la satyre, dont le but est plutôt de nuire que d'éclairer : mais c'est peut-être une des questions les plus délicates de la morale, que de marquer avec équité la dissérence précise de la satyre & de la critique. D'un côté, la vanité offensée voit la satyre où elle n'est pas; de l'autre, la malignité voudroit trop en reculer les bornes. (Dalembert, élémens de philosophie.)

Les bons critiques françois sont regardés comme de grands hommes dans la république des lettres; ils ont joint la plus vaste érudition à la plus grande justesse d'esprit. Les Pétau, les Sirmonds, les Vavasseurs, les Fronton, le Duc, les Menages ne sont pas simplement estimés; ils sont admirés. Avant que le pere Hardouin eût donné dans les égaremens qui lui ont acquis le surnom de Pere éternel des petites maisons, il avoit publié

la

ac

at

CI

ses notes & son commentaire sur Pline: ouvrage excellent. Quel est le critique qui puisse être égalé à Bayle, qui soit aussi universel, aussi profond, & en mêmetemps aussi ingénieux & aussi spirituel? Toutes les nations ont voulu s'approprier ses ouvrages par des traductions différentes; &, malgré les frais immenses qu'il a fallu pour les imprimer, on en a fait plusieurs éditions qui ont été d'abord enlevées, & qui font toujours plus recherchées. Sur l'article de la religion, on peut, on doit réfuter Bayle; mais, s'il faut combattre ses erreurs, il ne faut pas lui dire des injures : les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui blâme avec colere, a trop l'air de n'avoir pas raison. Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre, dit Menipe à Jupiter; tu as donc tort. Pour l'intérêt de sa propre gloire, on ne doit point invectiver contre les auteurs ses confreres; cette indécence n'est plus d'usage, les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter

e:

ue

oit

ie-

13

er

é-

es

a

rd

r-

t,

ut

ui

nt

nt

ir

n

oe

êt

ıt

;

es

15

la plupart des physiciens de toutes les académies, qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux même qu'ils combattent. Si Despréaux revenoit au monde, il condamneroit lui-même ses premieres satyres.

Comme celui que nous voulons convaincre, doit se rendre extrêmement attentif à tout ce que nous lui disons, nous devons aussi nous abstenir de tout ce qui pourroit l'offenser : il faut donc qu'il n'y air rien dans nos discours ou dans nos écrits, qui puisse lui faire soupconner que nous le méprisons, sur-tout s'il a du mérite. En général, notre maniere de réfuter doit avoir un air de candeur, & ne respirer qu'amour pour la vérité & pour celui que nous combattons, & nullement porter des marques d'envie, d'orgueil & de desir de nuire; en un mot, que la vertu y brille. La nécessité même d'une juste défense ne dispense jamais de la modération, &, la plus forte raison, de l'équité. Se venger des injures par des injures, c'est en quelque sorte les mériter; c'est du moins entendre sort mal ses intérêts. Au reste il saut éviter, autant qu'il est possible, d'entrer en dispute avec des gens d'un certain caractère; la prudence le conseille, & d'ailleurs c'est peut-être la meilleure vengeance qu'on puisse tirer de leurs mauvais procédés, que de n'y pas répondre; rien ne les mortisse plus que le silence qu'on garde à leur égard; outre qu'ils le prennent, avec raison, pour une marque de mépris, il saut bien qu'alors ils cessent de parler eux-mêmes. (Volf, logique.)

8

h

d

il

9

C

d

di

01

ge

u

ils

ot

gr

M. de Marivaux ne répondoit jamais à la critique, parce qu'il aimoit, disoit-il, son repos, & ne vouloit pas troubler celui des autres, se contentant d'en prositer si elle étoit juste, l'abandonnant au jugement du public, si elle ne l'étoit pas.

On est moins sensible au reproche de la critique, moins on la mérire. Mezerai ayant demandé au P. Petau ce qu'il pensoit en général de sa nouvelle histoire de er;

té-

a'il

des

ice

tre

rer

bas

ue

re

ne

ors

f.

is

1.

m

er

e-

le

ai

it

le

france, celui-ci lui dit durement qu'il y avoit trouvé mille fautes. J'ai été plus sévere censeur que vous, répartit froidement Mezerai, sans s'émouvoir; j'y en ai trouvé deux mille.

M. de Buffon propose les idées les plus nouvelles & les plus hardies avec modestie & timidité, même pour instruire les hommes; il ne les insulte pas; il n'écrit point de ce ton de colere ou de dérission qu'on a pris pour un ton très-philosophique; il respecte, il flatte encore les opinions qu'il critique, & elles semblent se retirer contentes de n'être point chassées avec outrage. Cette modestie paroît le caractere d'un génie supérieur qui est même audessus de ses ouvrages. Les auteurs qui ont tant de morgue, ne montrent qu'un genie vulgaire qui conçoit pour soi-même une ridicule admirarion; par leur orgueil, ils montrent qu'ils sont nés pauvres & obscurs. M. de Buffon est né riche & grand; il n'affecte point de le paroître,

Il ne faut pas se flatter d'éviter la

critique des hommes, quelque précaution que l'on prenne, quelque conduite que l'on ait.

Bon! dans ce siecle-ci sait-on ce qu'il faut être, Ou plutôt sous quel masque on doit se déguiser? Est il rien dans le vrai qui ne fasse causer? Affichez la sagesse, on vous trouve gothique; Ayez une aventure, on vous en prête cent; Ensermez-vous, on sait comme cela s'explique; Tenez maison, chez vous tout paroît indécent, Et le plaisir, sur-tout, n'est jamais innocent. Pour obliger ensin le public à se taire,

Je crois que le plus sûr moyen Est de le mépriser, en ne lui cachant rien (1).



CURIOSITÉ.

Un homme qui se mêle toujours des affaires des autres, ressemble à celui qui observe trop curieusement le travail des abeilles; il en est souvent piqué pour sa curiosité. (Pope.)

DANSE.

t

0

d

0

⁽¹⁾ On a restitué à ce passage trois vers qui manquent au commencement, & autant à la sin dans le recueil de 1777.



ion

tre,

Cer?

;

e;

t,

).

les

ui

les

fa

qui

fin

SE.

DANSE.

'EST encore une question de controverse, si la danse est permise ou condamnable. Les SS. Peres & les canons de l'église la condamnent, en ne considérant que le mal qui peut en réfulter : mais n'en peut-il pas arriver de même de toutes les actions de la vie, même les plus louables, pour ceux qui ont envie de mal faire? Dans les assemblées de nos temples naissent souvent les desirs des fréquentations particulieres. De la dévotion on voit naître la superstition & le fanatisme. Les hommes abusent des meilleures choses, & l'on voit qu'on ne fauroit s'opposer aux assemblées publiques de la danse, qu'on n'augmente en même-temps les fréquentations particulieres : c'est donc augmenter le mal? C'est pourquoi il se trouve de nos pasteurs, des évêques qui la tolerent. Chacun voit différemment, ce qui fait que les hommes ont tant de peine à s'accorder. Des gens Tome I.

m

fr

re

gI

pc

26

di

in

1.

fo.

V

po

fer

10

VO

la

fai

to

70

d'esprit même blâment ou approuvent suivant leur goût & leurs sensations particulieres & actuelles, sans considérer souvent la nécessité d'opter, par le gouvernement, ce qui paroît sujet à moins d'inconvéniens. La raison est obligée quelquesois de permettre ce que la loi condamne. On va voir, particuliérement sur la danse, un exemple de cette variété de fentimens des hommes qui paroissent avoir la raison chacun de leur côté; ce que nous rapporterons historiquement, sans nous ingérer d'élever une nouvelle question.

L'adresse à danser, dit un auteur célebre, dont il y a des gens qui se piquent sérieusement, est une de ces qualités qui nous rendroient ridicules, si nous voulions nous considérer dans cette haute & sublime situation où la nature & la religion nous mettent. Une ame immortelle qui danse & qui saute, est un objet également affreux & risible. Je sais, ajoute-t-il, que ce ridicule ne paroît point, parce qu'il est trop général. Les hommes ne rient jamais d'euxnt

r-

er

1-

ns

-

1-

ır

le

18

18

K

11

1\$

e

is

X

.

mêmes, & par conséquent ils sont peut frappés de ce ridicule universel qu'on peut reprocher à tous, ou du moins au plus grand nombre; mais leur préjugé ne change point la nature des choses; & le mauvais assortiment de leurs actions, avec leur dignité naturelle, pour être caché à leur imagination, n'en est pas moins véritable. (Abadie, traité de la connoissance de soi-même.)

Ce peu de mots paroît sans réplique. Voici d'autres façons de penser:

Mais quoi! dans la campagne, ces gens qui supportent un travail continuel, & le poids de chaque jour pendant toute une semaine, qui portent un fardeau que nous ne voudrions pas lever du bout du doigt; vous qui avez vos attraits, vos plaisirs, vos loisirs, vos goûts particuliers, le jeu, la bonne chair, à laquelle vous vous livrez sans scrupule, dans le secret de votre ame, toutes les sois que l'occasion se présente, vous voyez sans peine, sans inquiétude vos freres accablés tous les jours de travail.

Pi af

q

ti

m fo

de

de

pe

ri

po

m

l'a

da

&

ar

pe

de sueur, de lassitude, & vous ne craigner pas qu'ils fuccombent sous les séaux de la vie dont ils sont chargés; vous intercepterez encore dans la semaine, si vous le pouvez, une heure dans un jour de délassement & de distraction. Comptez. vous donc pour rien ce travail forcé pour avoir du pain, cette solitude dans leur travail, cet abandon à eux-mêmes, ces inquiétudes, cette privation de toutes les confolations temporelles dont vous jouissez avec fécurité, & quand vous voulez, dans la fociété, & dont vous pouvez même vous passer, étant principalement à l'abri des principaux besoins de la vie? Comptezvous de corrompre & de vaincre tous les besoins de la nature, en les privant d'une récréation où ils ne risquent pas plus de faire du mal que dans toutes les actions de la vie, & moins même que dans bien d'autres? Songez-vous que vous aller meubler les cabarets de ces jeunes gens oisifs & malheureux, multiplier les tête à tête, faire des mariages infortunés de

gnez

éaux

iter-

vous

r de

tez-

our

leur

ces

les

ffez

ans

me

bri

ez-

les

ne

de

ns

en

ez

ns te

unt de gens qui ne se connoîtront plus? Oh! pauvre humanité, de combien de peines, de traverses, de fléaux vous êtes affligée! Quelques-uns même de vos freres qui sont faits pour être les plus compaissans, & pour vous soulager dans votre misere, éblouis de la lettre qui tue, ne font pas d'usage de l'esprit pour vous, de leur cœur, de leur raison, & achevent de vous accabler : c'est donc ainsi que tout pele sur vous, qu'aucun bonheur n'existera donc pour vous ni pour votre posténité, & que votre existence s'anéantiroit, si'homme, le plus vivace de tous les êtres, pouvoit périr entiérement à force de mifere.

Un curé de campagne se félicitoit devant l'archevêque de Cambrai d'avoir aboli la danse des paysans les jours de dimanches & de sètes. M. le curé, lui dit ce vertueux archevêque (1), ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser:

⁽¹⁾ M. de Fénelon.

7

pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux?

Les cardinaux de Narbonne & de Saint. Severin danserent au bal que donna Louis XII, à Milan, en 1501. Le cardinal Palavicini rapporte qu'en 1562 les peres du concile de Trente donnerent un bal à Philippe II, roi d'Espagne; que toutes les dames y surent invitées; que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que Philippe II & rous les peres du concile y danserent. (Essais historiques de M. de Saint-Foix.)

Ce fair ne peut être contesté & ne l'a pas été. Les peres du concile virent donc alors autrement que les faints peres n'avoient vu.

Le pere Ménétrier, jésuite, dans son livre des ballets anciens & modernes, rapporte, page 103, que, pour la solemnité de la béatification de S. Ignace, on donna un très-beau ballet qui représentoit la ville & le cheval de Troie, d'où sortirent les danseurs. Quel rapport ce cheval, & les malheurs que son entrée causa dans

Troie, pouvoit-il avoir avec l'institution des jésuites & leur établissement dans un royaume. (Saint-Foix, ut suprà.)

mo-

aint-

Ouis

linal

eres

bal

utes

inal

ppe

nt.

r.)

ľa

nc

2-

n

η

Le fort du paysan a un si grand besoin de plaisirs ou plutôt de distraction, qu'il seroit cruel de les lui interdire. Le moyen le plus sûr de conserver & d'épurer les mœurs de ces hommes précieux, c'est de leur procurer des fêtes innocentes, dans lesquelles, sous l'œil de leurs seigneurs, de leurs pasteurs, de leurs familles, ils se livrent à cette joie simple & honnête qui ranime leur courage & leurs forces, loin de les éloigner de leurs travaux & de leurs devoirs, sans quoi leur activité ordinaire, impatiente des privations, cherchera certainement à s'en dédommager dans les ténebres, où le vice contraint & couvert s'abandonne à toutes fortes d'excès.

DÉDICACE,

Ou Epître dédicatoire,

* Le moyen de faire une dédicace ou épître dédicatoire qui air de la valeur,
L iv

c'est de ne l'adresser qu'à quelqu'un dont le mérite & les talens sont connus. Il me semble que les faits publics font assez notoires pour ménager la modestie de la personne à qui on l'adresse, en ne les répétant pas; mais la sensibilité & la reconnoissance obligent à relever les qualités de l'ame qu'on a éprouvées dans le particulier. Chacun dans le monde voit à sa façon. Les uns voyent les belles qualités des hommes; d'autres cherchent des défauts dans notre nature, & attribuent ensuite à la flatterie les louanges les plus justes. L'amour propre, l'intérêt personnel est de toutes les parties. A-t-on essuyé quelque revers, même après l'avoir mérité, de la part de la personne à qui une épître flatteuse s'adresse, on voit alors tout en mal; mais celui qui a éprouvé des procédés satisfaisans & d'excellens sentimens, craint toujours sur les louanges méritées de n'en pas dire assez. Plus on est sensible, plus on a de reconnoissance, d'attachement & de respect; &, dans le cas d'avoir reçu ont

me

Tez

la

les

la

a-

le

it

1-

25

It

3

1

du bien & d'en avoir été privé, on attribue ses peines au sort de la malheureuse humanité; elles s'effacent avec le temps, pendant que le sentiment intime & le souvenir si satisfaisant de la sensibilité du cœur, qu'on a éprouvée, restent seuls & durent éternellement. (Préliminaire de la dédicace de l'école du jardin fruitier, 1783.)

Les épîtres dédicatoires les plus communes sont décréditées. Toute l'industrie des auteurs, routes les ressources de l'intérêt & de la flatterie y sont en esset épuisées; & ce qu'en a dit un homme d'esprit, est bien fait pour retenir d'en hasarder légérement. « Il faut croire que » l'estime & l'amitié ont inventé l'épître » dédicatoire; mais la bassesse & l'intérêt » en ont bien avili l'usage. Nous croyons » devoir donner aux auteurs un avis qui » peut leur être utile, c'est que tous les » petits détours de la flatterie sont connus. » Les marques de bonté qu'on se flatte d'avoir reçue, & que le Mécène ne se » se souvient pas d'avoir données; l'ac-

» cueil favorable qu'il a fait sans s'en appercevoir; la reconnoissance dont on » est si pénétré, & dont il devroit être » si surpris; la part qu'on veut qu'il ait a un ouvrage qui l'a endormi; ses ayeux odont on lui fait l'histoire souvent chimérique; ses belles actions, & ses » sublimes vertus qu'on passe sous silence » pour de bonnes raisons; sa générosité so qu'on loue d'avance, &c. toutes ces » formules font ufées, & l'orgueil qui » est si peu délicat, en est lui-même » dégoûté. Monseigneur, écrit M. de " Voltaire à l'électeur Palatin, le style » des dédicaces, les vertus du protecteur, & le mauvais livre du protégé, ont so souvent ennuyé le public. » Il ne reste qu'une façon honnête » de dédier un livre, c'est de fonder sur » des faits la reconnoissance ou l'estime » ou le respect qui doivent justifier aux » yeux du public l'hommage qu'on rend » au mérite ». (Encyclopédie , article de M. Marmontel.)

DÉFAUTS.

en on

re

aic

UX

i-

es

ce

té

es

ıi.

le

e

e

1

e.

r

Ne pas voir les défauts marqués, c'est manquer d'esprit; faire trop sentir qu'on les remarque, c'est manquer de bonté & de politesse; n'en pas prositer, c'est manquer de jugement.

DÉFINITIONS.

On ne doit proprement appeller définitions de noms que celles de certains termes particuliers aux sciences, termes de pure convention, qu'il fussit d'expliquer, & dont l'usage est inconnu au vulgaire. Les sciences sont forcées de se servir de ces sortes de termes, soit pour abréger les circonlocutions, & contribuer à la clarté par ce moyen, soit pour désigner des objets peu connus, sur lesquels le philosophe s'exerce, & que souvent il se produit à lui-même par des combinaisons singulieres & nouvelles. Ces mots ont simplement besoin d'être expliqués par d'aurres plus simples & d'usage commun; mais les termes scientifiques n'étant inventés que pour la né-

L vj

cessité, on ne doit pas les multiplier au hasard; on ne doit pas sur-tout exprimer d'une maniere savante ce qu'on dira aussi bien par un terme que tout le monde peut entendre. Les ignorans en prennent prétexte de décrier le favoir. On ne fauroit rendre la langue de la raison trop simple & trop populaire : c'est un moyen de répandre la lumiere sur un plus grand espace. Plusieurs s'imaginent que toute la science d'un mathématicien consiste à dire corollaire au lieu de conséquence, scholie au lieu de remarque, théorême au lieu de proposition; ils croyent que la langue particuliere de chaque science en fait tout le mérite; que c'est une espece de rempart inventé pour en défendre les approches: ne pouvant forcer la place, ils se vengent en insultant les dehors. Au reste le philosophe, en parlant le plus qu'il lui est possible la langue du peuple, ne proscrit point avec rigueur la langue établie. Il est dans les choses d'usage. des limites en deçà desquels il s'arrête; il ne veut ni tout réformer, ni se soumettre

à tout, parce qu'il n'est ni tyran, ni esclave. (Œuvres de M. d'Alembert.)

au

ner

iffi

de

ent

ole é-

ce.

ce

au

0-

1-

e; té

ıt

ıt

r-

iè

a

e.

1

e

* Les disciples d'Esculape, de la dernière classe, sont ceux qui usent le plus des termes de l'art: leurs façons de s'exprimer auroient besoin d'un commentaire à chaque mot pour être entendus de leurs malades; ils croyent leur donner une grande idée de leur science, quand on n'entend pas ce qu'ils disent, & qu'ils ont écrit une ordonnance en latin; mais les gens d'esprit souvent moins ignorans qu'ils ne croyent, jugent du peu de lumieres qu'ils ont par leur artention qui est toute du côté des termes, comme un écolier qui ne connoît que ses cahiers.

DÉLICATESSE DE L'ESPRIT ET DU CŒUR.

Il y a plusieurs sortes de délicatesses : il y a celle de gloire & d'esprit, comme il y a celle du cœur & de la tendresse; elles sont dissérentes. La premiere peut paroître un peu haute & siere; les sentimens de l'autre sont bien plus doux. Un cœur tendre & délicat n'est pas toujours le plus heureux.

DESIRS.

On croit facilement ce qu'en desire qui soit vrai; car le desir, quand il n'a pas la raison pour guide, trouve de la probabilité & de la vraisemblance aux choses les plus impossibles. (Saint-Réal.)

Avant que de desirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possede. Nous l'avons déjà dit à l'article des charges & emplois.

On ne desire jamais ardemment ce qu'on ne desire que par raison: nous ne desirerions gueres de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous desirons. (M. de la Rochesoucault.)

Stances.

Du bien que nous cherchons la longue jouissance Peut flatter, mais non pas contenter nos desirs. Quand un souhait sinit, un autre recommence; Un plaisir sert d'amorce à de nouveaux plaisirs.

Le desir qui d'un bien nous présente l'idole,

47

ui

as

1-

25

e

r

Nous invite à goûter un tranquille bonheur; Mais sur un autre objet aussi-tôt il s'envole, Et pour cet autre encore nous donne de l'ardeur.

La volonté qui court où le desir l'appelle, Croit avoir du repos dans le bien desiré, Quand elle entend la voix de ce guide infidele Qui lui promet ailleurs un bonheur assuré.

Ainsi toujours errante, & toujours vagabonde, Elle épuise sa force en mille vains projets, Et quand elle a goûté de tous ses biens du monde, Elle revieut encore sur les mêmes objets.

Mais s'ils ont eu d'abord de quoi la satisfaire, Alors ils n'ont plus rien digne de son amour : Comme l'un après l'autre ils savent tous lui plaire, Ils savent tous aussi lui déplaire à leur tour.

Dès qu'un bien est présent, il n'a rien qui contente.

De l'espoir du futur on se laisse flatter: Notre esprit se repait d'une trompeuse attente; Et cherche en l'avenir de quoi s'inquiéter.

Mais s'il n'est point de bien pour qui l'on ne soupire,

Il n'est point de saison qui n'ait ses mécontens. Le desir, dans son vaste & rigoureux empire, Comme tous les objets, embrasse tous les temps.

C

ct

e

fe

fu

le

8

da

ď

fo

lei

in va

to

c'e

De notre premier âge il corrompt l'innocence. L'enfant fait des souhaits qu'il ne peut exprimer, Et demande des biens avec impatience, Avant qu'il ait appris comme il faut les nommer.

Il trouble le repos de nos belles années. Le feu de la jeunesse en augmente l'ardeur; Alors les passions à l'envi mutinées, Semblent être d'accord pour déchirer un cœur.

Le vieillard dont les ans ont muri la sagesse, De ses jéunes desirs est encore agité; Et tel qui résistoit au seu de la jeunesse, Est vaincu dans le froid de sa caducité.

Quand on suit d'un desir l'extrême violence, Au but qu'on se propose on parvient rarement: Pour devenir heureux, un peu d'indifférence A souvent plus d'esset qu'un grand empressement.

Le secret, pour trouver le repos de la vie, N'est pas de se conduire au gré de ses desirs: Qui saura les régler & borner son envie, Verra bientôt la sin de tous ses déplaisirs.

DETTES.

Je dis une vérité, dit madame de Sévigné, sur le malheur d'avoir des dettes; ceux qui nous pressent, sont pressans; ceux qui ne nous pressent point, le sont encore davantage, & ce sont ces manieres qui me presseroient plus que tous les sergens du monde.

er,

er.

e,

it.

DEVILS.

Lycurgue à Lacédémone bannit des funérailles toutes superstitions; &, comme les prétentions de la vanité sont sans bornes, il abrégea la durée des deuils, & la régla à onze jours, ne voulant laisser dans les actions de la vie rien d'inutile & d'oiseux.

DE VINS.

Il est bien dangereux pour des esprits soibles de consulter les devins; car s'ils leur prédisent quelques malheurs, leur imagination blessée les fait courir au devant de l'accomplissement de la prophétie, & ils se précipitent d'eux-mêmes dans tous les maux dont on les a menacés; c'est ce que j'ai vu arriver.

Dans le seizieme siecle, chaque hameau

avoit son sorcier, son noueur d'éguillette; son devin, son astrologue. Le berceau d'un enfant en étoit entouré; les horoscopes étoient tirés aussi-tôt. Les lâches conficient leur vengeance aux négromanciens & aux sorciers. Jamais on ne parla tant de sabat, d'exorcisme, d'excommunication; jamais les prêtres ne surent tant employés pour combattre les démons; jamais tant de maisons bénites, tant d'ex voto; jamais on n'a moins parlé de tout cela que dans ce siecle-ci.

DÉVOTION.

Force gens veulent être dévots; mais personne ne veut être humble. L'humilité cependant est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices. (Saint-Réal.)

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues. La vanité rend les autres faciles.

Il y a des gens si intéressés, qu'ils ne sont dévots que par avarice, pour tâcher d'accumuler les biens de l'autre monde avec ceux de celui-ci.

tte;

d'un

opes

ient aux

oat,

nais

nuo

de

nais

ans

ais

mi-

ieu

int-

lles

end

ne

1er

DICTIONNAIRES.

Le nombre des dictionnaires s'est si prodigieusement multiplié, qu'ils sussissent pour composer une grande bibliotheque; mais, selon moi, dit quelqu'un, il en manque un bien important : il nous saudroit un dictionnaire de précision, je veux dire un dictionnaire qui nous s'ît connoître la signification propre des mots, leurs dissérences les plus délicates, les vraies antitheses, ce qui est synonyme & ce qui ne l'est point, les épithetes véritablement justes. L'abbé Girard en a donné un essai, mais ce n'est qu'un essai.

DISGRACE'S.

Au moment d'une disgrace, ce n'est point la part que nos amis y prennent; c'est celle qu'y prennent nos ennemis, qui nous occupe.

Une suite de fâcheux événemens dont

on supporte le poids, la malignité des ennemis, la crainte de l'avenir qui s'offre toujours avec plus de force dans le temps des disgraces, rendent inquiet & mélanco-lique. On ne voit plus rien que de fâcheux dans tout ce qui environne; &, à force de s'agiter pour trouver le meilleur partiqu'il y a à prendre, on tombe dans un état d'incertitude & d'appréhention qui conduit toujours au choix du plus mauvais. (Vu des hommes illustres, Yves d'Alegre.)

Rien n'est plus consolant dans les disgraces que de voir le sort de la plupart des grands hommes.

Mortel, soible mortel à qui le sort prospere, Fait goûter de ses dons les charmes dangereux, Connoîs quel est des rois la faveur passagere, Contemple Barmécide, & tremble d'être heureux.

(Voltaire, de la Perse, de l'Arabie & de Mahomet.)

Il s'agit de la disgrace du ministre arabe Giafar le Barmécide.

Ne publiez point trop vos disgraces; les plaintes ruinent le crédit; elles touchent es

re

os

)-

X

e

ti

ıt

it

ie

[-

rt

x.

e

25

peu de personnes, donnent du plaisir à quelques-uns, nous attirent le mépris des autres. Dissimuler sa douleur, c'est courage & force d'esprit. Nos malheurs, quand on ne les voit pas, sont presque comme s'ils n'étoient point arrivés. On pouvoit douter si vous souffririez la mauvaise fortune avec constance. Faires voir que vous ne méritièz pas votre disgrace, & que yous favez vous faire des plaisirs qu'on ne fauroit troubler; car enfin toute la malignité de vos envieux ne peut vous empêcher d'avoir de la raison & de la vertu; ils n'empêcheront pas que nos jardins ne yous donnent des fleurs & des fruits, que les ruisseaux ne murmurent agréablement, que les oiseaux ne chantent, & que vous ne jouissiez en repos de toutes les innocentes délices de la solitude. C'est pourquoi, puisque vous ne perdez point ce qui suffit à contenter un homme sage, ne vous plaignez pas de ce dont vous êtes priyé, La véritable sagesse consiste à s'abandonner entiérement à la conduite du ciel

& d'agir avec une égale vertu en quelqu'état que nous-nous trouvions.

I

1

f

0

di

Si

jé

21

Il est bien plus facile de nous ajuster aux choses que de les ajuster à nous. Souvent l'application à chercher le remede, irrite le mal, & l'imagination, d'intelligence avec la douleur, la fortisse. Il faut céder aux malheurs, & les renvoyer à la patience; c'est à elle & au temps à les adoucir: la raison à la sin vient au secours contre les soucis de l'ame. Le temps surtout emporte les peines comme les plaisirs, de façon que le souvenir même ne nous en reste plus, & que, dans l'avenir, vous ne comprenez plus souvent comment vous avez pu être affecté de certaines choses.

DISPENSES DE MARIAGE.

Souvent les princes accommodent la religion à leurs intérêts, au lieu qu'il faudroit accorder leurs intérêts à la religion. Les dispenses de mariage aux degrés défendus, sont devenues si communes, que ce n'est plus une matiere de scrupule que r

-

9

t

S

S

5

S

S

2

d'épouser les deux sœurs ou les deux freres. Il ne tint pas à Philippe II, qui, selon ses historiens, avoit la conscience si délicate, qu'il n'épousat Elifabeth d'Angleterre, & la reine Isabelle, douairiere de France, toutes deux ses belles sœurs, & celle-ci encore fille de l'impératrice Marie, sa sœur, & qu'il ne mariat dom Carlos, fon fils, avec fon autre sœur Jeanne, princesse douairiere de Portugal, alléguant pour exemple Moise & Aaron qui étoient fils de leur sœur paternel. Henri, cardinal, roi de Portugal, tout prêtre, archevêque & dévot qu'il étoit, vouloit absolument obtenir une dispense pour se marier à l'âge de soixante-sept ans, avec la fille du duc de Bragance, âgée de treize ans. Sur quoi Cabrera dit une chose singuliere: c'est qu'un dom Duarte de Castelblanco conseilla à Henri de se marier, & aux jésuites qui le gouvernoient absolument, de lui faire prendre une femme grosse, sa vieillesse & son infirmité ne laissant aucun lieu d'espérer qu'il pût avoir autrement des enfans. (Amelot de la Houssaye; dans Tacite.)

DISSIPATEUR.

Le dissipateur est un enfant qui desire tout ce qu'il voit, & ne sauroit se tenir qu'il ne l'ait obtenu; mais il n'a pas plutôt en sa possession l'objet de ses desirs, qu'il ne s'en soucie plus, & veut autre chose.

DISTRACTIONS.

Les dévotes se plaignent d'avoir des distractions dans leurs prieres; il faut qu'elles sachent qu'un saint évêque (1) disoit à des religieuses, pour les consoler, qu'elles ne devoient pas s'en faire un scrupule, lorsqu'elles ne s'y prêtoient pas volontairement; que, dans l'état où nous sommes, nous y serons exposés toute la vie. Eh! comment cela ne seroit-il pas, étant agités continuellement de tant de sensations dissérentes!

DOMESTIQUES,

⁽¹⁾ Feu M. la Motte d'Orléans, ancien évêque d'Amiens.

DOMESTIQUES.

Nos domestiques sont des hommes: c'est une cause infaillible pour qu'ils ne soient pas sans défauts, & c'est aussi une raison pour nous d'user avec eux d'indulgence. Vous méprisez le bas peuple, & vous avez raison, si vos mépris ne tombent que sur la grossiéreté, l'ignorance & la bassesse de se septimens. Combien de gens cependant sont peuples dans tous les états!

Dédaignez tant qu'il vous plaira la populace en général; mais, dans chacun de ceux qui la composent, envisagez des hommes comme vous; aimez-les à ce titre, & supportez leurs désauts. Soyez sur-tout indulgens pour ceux que la fortune humilie: vos hauteurs & vos duretés leur rendroient encore plus cuisant le sentiment de leur malheur. Comme on pardonne à un malade ses caprices & ses humeurs, on doit aussi passer aux misérables des égaremens dont leur misere est la cause.

Tome I.

fire

nir

tôt

u'il

2.

des

aut

(1)

er,

un

pas

ous

la

as,

de

que

ES.

M

Vous n'êtes point parfait sans doute: traitez vos semblables comme vous avez intérêt qu'ils vous traitent; n'eussiez-vous même aucun désaut, vous n'auriez point acquis par-là le droit d'insulter ceux qui en ont; c'est seulement une raison de les plaindre davantage. Adonis, pour être le plus beau des hommes, n'eût pas été excusable, s'il eût outragé Thersite. (Extrait du livre intitulé, les mœurs.)

Soyons vertueux du moins, si nous voulons que nos domestiques le soient; autrement n'en exigerons-nous pas trop? Que de vertu leur faudra-t-il pour servir les vices de leurs maîtres! Que de vigilance pour servir leur paresse! Que de sobriété pour servir la gourmandise! Que de dou-reur, de patience, de désintéressement & l'avarice!

Tous domestiques, tous gens de travail mal menés se dégoûrent, & sont du pire; ils trouveroient même à bien saire qu'ils ne le seroient pas. C'est ainsi que bien des maîtres, à la ville comme à la campagne, n'ont jamais de domestiques affectionnés; ce qui leur cause de l'embarras dans des occasions, & entraîne quelquesois leur ruine.

Disons aussi que la plupart des sléaux de notre misérable condition mortelle vient de nos domestiques que nous prenons moitié par ostentation, sans nécessité, moitié pour notre usage, & dans la vue de diminuer nos peines. (Miss Claris.)

DONS.

On donne toujours trop tard quand on donne après la demande. Il faut deviner la volonté, prévenir le besoin, & soulager l'homme honnête du pesant sardeau de demander. Il n'y a rien de plus cher que ce qui coûte des prieres. (Séneque.)

Il est des bienfaiteurs si nobles, que c'est une reconnoissance que d'accepter leurs bienfaits.

Douce v. R.

Qualité qui embellit toutes les autres, sans laquelle elles ne sont rien.

Rien ne marque mieux un esprit peu réglé que le manque de douceur. Etudiezvous à acquérir cette aimable vertu qui nourrit & embellit toutes les autres. Rien ne décrie tant la vertu, la dévotion même que la mauvaise humeur, & la dureté des personnes qui sont profession de piété. Ayez une douceur inaltérable avec tout le monde. Avez-vous des enfans mal nés, des domestiques bruts, difficiles; vivezvous avec un époux d'une humeur âpre, souvenez-vous qu'on apprivoise tout par la douceur.

Etudiez votre naturel, votre humeur, votre passion dominante; & quelques grands que soient les obstacles, si vous vous connoissez bien ensin, vous viendrez à bout de vous dompter. Ne parlez jamais que d'un ton modéré; évitez tout ce qui ressent l'aigreur & la colere. Avez-vous du zele; travaillez-vous au salut des ames,

ayez de la douceur, sans quoi vous travaillerez sans fruit. Un zele amer rebute; un zele sensé, ami de la douceur, est tôt ou tard efficace: nulle personne qui ne se révolte contre le premier; nulle qui ne se rende à la douceur chrétienne que la sagesse accompagne.

Quand la douceur & la complaisance ont trop à s'exercer, elles se rebutent & disparoissent quelquesois; mais alors vous vous faites violence, & cela vous fait mal, parce que vous fortez de votre caractere; alors les esprits les plus doux sont les plus déterminés, lorsqu'ils se voyent persécutés avec trop de cruauté & d'injustice. La raison est sans doute que n'ayant pas pris leur parti légérement, leur délibération même les rend inébranlables. Lorsqu'on a l'évidence pour foi, on ne souffre pas sans impatience de se voir rappellé aux contentions & aux disputes. Il est certain que plus on veut bien souffrir par bonté de cœur & pour la paix; & plus on s'apprête à fouffrir.

S

3

DR OTT.

Le corps du droit romain fut rassemblé sous les ordres de l'empereur Justinien, par son chancelier Tribonien, qui le réduisit à trois volumes qui nous sont restés; savoir : le digeste qui contient les opinions des plus célebres Jurisconsultes; le code qui renferme les conftitutions des empereurs, & les instituts qui forment un abrégé du droit romain. Ces loix, qui étoient les loix de l'empire romain, sous le nom de loix des douze tables, furent trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'empire, elles ont été embrassées par les peuples les plus policés, qui en ont fait la basé de leur jurisprudence. Les Gaules les reçurent, lorsque Jules-César, qui les subjugua, en fit une province de l'empire. (Œuvres du roi de Prusse.)



ÉCONOMIE.

lé

é-

;

Si ad naturam vixeris, nunquam pauper eris; si ad opinionem, nunquam dives.

(Epit. in Senec. epift. 18.)

Si vous réglez vos befoins sur la nature, vous ne serez jamais pauvre; si vous les réglez sur l'opinion, vous ne serez jamais riche.

L'économie est une sobriété, une modestie en tout, une épargne entendue qui tient un juste milieu entre la sordide mesquinerie & la prodigalité. Soyez vigilant & économe dans les dépenses journalieres, vous pourrez être libéral dans des occasions nécessaires. Il ne faut pas consondre la libéralité avec la prodigalité du dissipateur; l'une est une vertu, & l'autre est un excès vicieux. (Encyclopédie, art. de M. le chevalier de Jaucourt.)

Un talent médiocre sussit pour acquérir des richesses, le hasard même y a souvent

M iv

part; mais les conserver sans avarice, les dispenser avec raison, demande un gérrie fage & prudent. Un véritable économe. c'est celui qui sait garder un juste milieu entre l'avarice & la prodigalité : c'est le plus grand effort de la raison humaine. Quand on ne peut pas acquérir de richesses, le feul moyen d'y suppléer, est d'apprendre à se passer de plusieurs choses. L'on ne doit régler ni sa dépense, ni le rang qu'on se donne, sur ce qu'on espere, mais seulement sur ce qu'on possede. Il ne faut jamais renvoyer à l'avenir ce qu'on peut faire au temps présent; ne faire jamais par autrui ce qu'on peut faire soi-même; ne négliger jamais un petit gain. De légeres dépenses ne sont presque rien chacune en particulier; cependant, étant sans cesse multipliées, elles ruinent souvent les fortunes les plus brillantes. Dans le choix d'une profession qui donne de quoi subsister, les jeunes gens doivent toujours se défier de celles qui divertissent, comme la poésie, la musique, &c.

ÉCRIVAINS.

Pour bien écrire, le plus important des préceptes, est de ne s'assujettir à aucun. Anne Comnene, dans la vie de son pere. l'empereur Alexis, releve judicieusement l'abus de tant de méthodes pour étudier l'art d'écrire. « Ces exercices, dit-elle. » sont bas & puériles; ils éloignent de la » lecture & de l'imitation des maîtres de » l'arr. Que je regrette, continue-t-elle, » que je suis indignée d'avoir perdu tant » de temps à ces bagatelles! Lorsque j'en » ai connu le ridicule, je me suis appliqué » à former mon style sur celui des anciens. » Bien écrire est une affaire de goût; ainsi, » le jugement des femmes n'est pas le moins n fûr. »

L'excellence dérive de l'imitation des grands modeles; les négliger, c'est porter dans les sciences & dans les arts ce goût gothique que les Italiens appellent seicentismo.

Les hommes abufent des meilleurs établissemens; ils les portent à l'excès. Les mots nous servent à exprimer nos idées; mais le nombre trop considérable des mots nous rend inintelligibles. Chaque science, chaque profession a son vocabulaire à part; ainsi, loin de se prêter un secours réciproque, chaque art devient un pays inaccessible à qui ne le professe pas.

Ceux qui sont nés avec des talens ont tort de ne pas vouloir publier leurs ouvrages, dans la crainte qu'ils soient peu exacts; ils doivent savoir qu'on leur passe d'errer dans les petites choses, pourvu que la totalité de l'ouvrage soit recommandable. L'excès de l'exactitude est la marque d'un talent borné. On préfére les négligences nobles & hardies du Titien, à la scrupuleuse régularité de Carlino Dolci. On demande, dans un écrivain, de la précision, mais on ne veut pas qu'elle soit extrême. Le lecteur est en droit de s'offenser d'une clarté trop affectée : il se fait un plaisir de suppléer au silence de l'auteur. Tout écrivain doit ménager l'amourpropre de son lecteur.

Il y a des gens qui croyent écrire avec méthode, parce qu'ils emploient les mots de division, de chapitre, de paragraphe, &c. Ils pensent être clairs, parce qu'ils annoncent chaque proposition par un préambule; élégans, parce qu'ils prodiguent les épithetes; raisonner avec justesse, parce qu'ils se fervent des termes d'évidence, de démonstration. Quelle erreur! La méthode, la liaison des idées, la clarté, l'élégance du style ne consiste point dans des mots, dans des tours de phrases, mais dans l'ordre des choses mêmes, dans la convenance, dans les images vives, dans la force intrinseque des raisonnemens.

J. J. Rousseau disoit : la plupart des gens de lettres écrivent avec leurs mains, ou avec leur tête, & M. d'Arnaud écrit avec son cœur.

Il est reconnu que les nations les plus sociables, & conséquemment les plus cultivées, ont, pour ainsi dire, un tact si délicat, que le ridicule le plus petir, le plus imperceptible les frappe vivement,

tandis qu'il échappe absolument à d'autres peuples. Voilà pourquoi la comédie a été si storissante à Athènes & à Rome, & sleurit aujourd'hui plus particuliérement chez les nations les plus polies: voilà pourquoi les Lacédémoniens, peuples d'un caractere séroce, mettoient sur la scène un ivrogne, ou quelqu'autre personnage bas & grossier. C'est par la même raison que les comédies d'un goût sin & délicat sont bailler certains peuples de nos jours.

Il est des gens qui, sans examiner le mérite réel d'un ouvrage, décident de sa bonté par la grandeur du volume, par la multiplicité des tomes, par le nom & la réputation de l'auteur, par la beauté de l'édition. Je les compare à ceux qui, ayant la vue très-basse, font de grandes révérences à un carosse bien accompagné de domestiques, & dans lequel il n'y a perfonne.

En fait d'extraits d'un ouvrage quelconque, on observe, pour mesure, que l'abrégé peut faire à-peu-près le quart du

1

f

6

volume, l'analyse la huitieme partie, & le sommaire la seizieme.

É DUCATION.

L'éducation qui fait tout, étoit autrefois bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui: on étoit enfant de la nature; nous ne sommes plus que les enfans de l'art.

Les loix de l'éducation sont différentes dans chaque espèce de gouvernement. Dans les monarchies, elles auront pour objet l'honneur; dans les républiques, la vertu; dans le despotisme, la crainte. Ce n'est point dans les maisons publiques où l'on instruit l'enfance que l'on reçoit dans les monarchies la principale éducation; c'est alors qu'on entre dans le monde, que l'éducation, en quelque façon, commence. Là est l'école de ce qu'on appelle l'honneur, ce maître universel qui doit par-tout nous conduire: c'est-là que l'on voit, & que l'on entend toujours dire trois choses, qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, & dans les manieres une certaine politesse. Les vertus qu'on nous y montre sont moins ce que l'on doit aux autres, que ce que l'on se doit à soi-même; elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens, que ce qui nous en distingue. L'homme permet la galanterie, lorsqu'elle est unie à l'idée du sentiment du cœur, ou à l'idée de conquête, & c'est la vraie raison pourquoi les mœurs ne sont jamais si pures dans les monarchies que dans les gouvernemens républicains, &c.

(Montesquieu, esprit des loix.)

D'habiles gens ont agité cette question, laquelle étoit préférable de l'éducation publique ou particuliere. M. Rollin étoit pour l'éducation publique; il en a donné les raisons dans son traité des études. Ceux qui sont pour l'éducation particuliere ne manquent pas de bonnes raisons non plus. Je ne sais comment l'expérience ne leur a pas fait trancher la difficulté en deux mots. L'éducation publique est plus avantageuse pour la fortune, & l'éducation particuliere

ne

re

S.

es

rs

1-

2,

nt

ft

nt

1e

C.

1,

lit

é

X

e

5.

a s.

0

pour les mœurs. Les raisons, de part & d'autre, sont saillantes, sans entrer dans le détail; il n'y a qu'à choisir. Le sentiment de Loocke étoit contraire à celui de M. Rollin, en ce qu'il préséroit l'éducation particuliere.

Au lieu de charger vos enfans de cette multitude de devoirs arbitraires & minutieux, & de les fatigner par vos triviales maximes, formez-les à la vertu; ils feront toujours assez polis, s'ils sont humains; assez nobles, s'ils sont vertueux; assez riches, s'ils ont appris à modérer leurs desirs. (Encyclopédie, art. vertu.)

Que votre fils & votre fille lisent & relisent tous les jours Corneille, dit M. de Saint-Foix; interrogez-les, & les instruisez sur le détail & l'intérêt de chaque scene; je doute que vous puissiez leur donner une meilleure éducation.

Alexandre n'aima pas moins Aristote que son propre pere, parce, disoit-il, qu'il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.

ÉDUCATION DES FILLES.

Les couvens doivent accoutumer de bonne heure les demoiselles à une vie re-tirée, sédentaire, point dissipée, à aimer le travail, à craindre & servir Dieu. Ce n'est pas assez, il faudroit que des semmes plus instruites par l'usage du monde elles-mêmes que les religieuses, leur apprissent à connoître les hommes & le monde où elles doivent vivre, les mœurs du siecle, les pieges à éviter, les soins qu'elles doivent se donner dans l'intérieur de leurs maisons, ceux qu'elles doivent prendre de leurs enfans, & la maniere de les élever, la conduite qu'elles doivent tenir avec leurs maris, selon les dissérens caracteres, &c.

(Réflexions critiques & patriotiques.)

C

CC

to

au

qu

pe

Mais au lieu de cela, les passions longtemps emprisonnées n'en sont que plus vives; & au lieu de trouver dans un couvent une sille, pour l'épouser, qui ait le goût de la retraite, & un esprit solide, on y prend souvent une semme dont l'esprit, vient à se déborder, & se répandre sur tout ce qu'il voit. La flatterie qu'elle rencontre sert un naturel porté à la galanterie, au luxe, à toutes les superfluités & les frivolités dont elle a été long-temps privé, qui donnent de cuisans chagrins à un mari, qu'elles ruinent en peu de temps.

EFFRONTERIE.

Moyen de réussir quand elle est soutenue de beaucoup d'esprit; car un essronté qui en manque, est l'âne de la fable, qu'on chasse à coups de bâton.

ÉGOISME.

* L'égoisme a fait le plus grand progrès: la perte des mœurs en est la cause. La morale dépravée des égoistes leur est contraire à eux-mêmes; ils croient faire tout pour eux, en ne faisant rien pour les autres, mais ils se trompent. L'égoisme, qui n'est qu'un amour-propre éclairé, est permis, mais l'égoisme mal entendu est malhonnère, & souvent plus nuisible qu'urile. Si vous ne faites rien pour les autres, ils ne feront rien pour vous. Nous sommes souvent ce que les autres nous sont; l'égoiste nous rend égoiste aussi; alors entre nous la vie est toute hostile; chacun n'est occupé qu'à atraquer & se désendre, & nous ne faisons qu'augmenter les misseres déjà trop communes de la pauvre vie humaine. La morale de la religion, qui est le contraire de l'égoisme, ne tend, au contraire, qu'à nous rendre heureux. Ses ministres, en paroissant ne vouloir rien avoir à eux, on leur a tout donné.

* L'égoisme de la capitale gagne tous les ordres, & s'étend jusques dans les campagnes. Je connois, aux environs de Paris, un peuple le plus ingrat, des habitans avides & grossiérement égoistes, qui, à force de ne vouloir être que pour eux seuls, n'ont personne pour eux. Fainéant, gourmand & fripon, ce peuple est des plus dépravés. Quand un seigneur a fait, dans le pays, des établissemens avantageux à ses habitans,

ble

les

us

us

ors

un

e,

ie

ui

au

es

en

US

1-

S,

es le

nt

S.

s,

& précieux à l'humanité, ces insensés les ont mal reçus: à peine s'est-il trouvé quelqu'un même des principaux qui air eu affez de bon fens pour connoître le bien qu'on leur faisoit. Les hommes sont désœuvrés, & leurs femmes ne sont occupées qu'à des ouvrages de luxe. On ne peut espérer de changer les mœurs qu'en donnant aux hommes des terres à cultiver, pour améliorer leur condition, celle de leurs femmes & de leurs enfans, & créer, pour les filles, des Rosieres. Ce peuple devenant travailleur, & moins misérable, ayant des exemples de vertu récompensée, se civiliseroit. Ce n'est point l'établissement des manufactures à la campagne qui civilisent les hommes; en travaillant ensemble, ils se débauchent les uns les autres; leurs enfans y deviennent libertins, pendant que les femmes travaillent à faire de la dentelle dans des veillées, qui sont le repaire de beaucoup de vices : mais en donnant aux gens de campagne des terres à cultiver, les femmes y sont employées aussi; chaque ménage travaille alors séparément; l'homme se corrompt rarement seul; c'est en so-ciété qu'il se débauche : les semmes plus occupées, moins causeuses, cessent de médire : toute la famille est lasse le soir, se couche de bonne heure, jusqu'à l'heure de retourner le matin à l'ouvrage. Quand le peuple est occupé à des ouvrages de premiere nécessité, le public y gagne; mais si l'homme est fainéant, & la semme occupée aux ouvrages de luxe, tout est bientôt corrompu, & l'on sent tout ce que le public y perd.

On ne vit pas même pour soi, dès qu'on ne vit pour personne. (Seneque.)

.* L'égoiste est un scélérat qui pille tout ce qu'il trouve d'avantageux pour lui seul dans la société, & ne rend jamais rien à personne.

ÉLOQUENCE.

La définition de l'éloquence, ou de la rhétorique, selon Quintilien, c'est l'art de bien parler, & de bien penser. Selon Saint me fo-

lus

né-

fe

ure

nd

re-

s fi

oée

or-

lic

on

out

eul

à

la

de

ht

Augustin, qui l'a tiré de-là apparemment, il distingue deux parties, qui sont eloquenter dicere, qui est le style, & sapienter dicere, qui est le sond des raisons.

Je voudrois faire marcher avant l'étude de l'éloquence, l'étude de la langue françoise, l'arithmétique & l'algèbre, les mathématiques, la géographie & l'histoire.

Les hommes, en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions: c'est par l'éloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la logique & la grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; & les prodiges qu'elle opere souvent entre les mains d'un seul pour toute une nation, sont le témoignage le plus éclatant pour elle.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer, par des regles, à un talent si rare. C'est à-peu-près comme si on eûr voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les orateurs à l'art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la nature: elle seule peut créer un homme éloquent. Les hommes sont le premier livre qu'il doit étudier pour réussir; les grands modeles sont le second. (Œuvres de Dalembert.)

On peut voir la définition de l'éloquence par Quintilien, par Saint Augustin, & ce qui en a été dit à l'art. des disc. acad. de la bibl. fran. de l'abbé Goujer. Mais on ne sauroit trop méditer ces belles paroles d'un judicieux écrivain, M. de Callieres, dans le traité du bel esprit (1695) où sont examinés les sentimens qu'on en a d'ordinaire dans le monde. Qui dit éloquent, ce sont ses expressions, dit un homme qui produit des pensées justes sur le sujet qu'il traite, qui trouve les raisons propres & particulieres à ce qu'il avance, & qui a l'adresse & le talent de les exposer aux autres d'une maniere vive, mais claire & simple. Car un discours, ajoure-t-il, n'a de vrais ornemens que ceux qu'il tire, 1°. de la justesse des pensées qui le com-

fi

el

le

·CC

posent, 2°. de la solidité des raisons qui le soutiennent, 3°. & de la maniere naturelle dont on le tourne.

e.

r

S

S

e

e

e

1

S

ú

a

1

r

S

r

e

2

,

-

Par-là, dit-il encore, on exclue de la vraie éloquence ces vains ornemens qui la défigurent, comme cette diversité de pen-sées vagues & générales, ces raisons soibles éloignées, tant de digressions inutiles, de figures outrées, de comparaisons forcées; en un mot, ces grands galimathias qui consistent à parler beaucoup & ne rien dire.

La véritable éloquence, enfin, consiste, tant pour le barreau, les discours, que pour des mémoires & des relations, &c. dans la netteté, l'ordre, la précision, le naturel des pensées, & la naïveté dans le style, en quoi consiste le génie de notre langue (au sentiment de M. Gilet, célèbre avocat) propre à toucher le cœur & persuader l'esprit; & le style simple même, est également propre à traiter des choses les plus grandes & les plus sublimes, comme des plus petites affaires, & peut-

être également celui de la religion, des souverains & de la justice, comme il est aussi celui des bureaux & de toutes les commissions, qui embrasse ensin tous les emplois.

Cette éloquence adroite & tranquille, qui se borne à convaincre sans émouvoir, & qui ne cherche point à arracher le confentement, mais à l'obtenir, n'est peut-être pas la moins puissante. On est moins en garde contre l'infinuation que contre la force. On veut plus de raisons dans nos plaidoyers, que de pathétique. Plus le discours fera simple dans un grand sujet, plus il sera éloquent. L'éloquence ne consiste donc point, comme quelques anciens l'ont dit, & comme tant d'échos l'ont répété, dire les grandes choses d'un style sublime, mais d'un style simple. C'est affoiblir une grande idée que de chercher à la relever par la pompe des paroles. Corneille & Moliere peuvent être regardés comme des chefsd'œuvre d'éloquence.

V

to

C

de

for

plu raé

le i

tete

*. L'orateur est comme un excellent architecte. Ce dernier considere d'abord le genre genre d'édifice qu'il veut élever, avant d'en faire le plan, afin d'en ordonner avec succès l'architecture, où l'ornement & la distribution, felon sa destination. Autre. il doit être, si c'est la maison d'un parriculier, d'un grand seigneur, ou un bâtiment public, & de quel genre encore est ce dernier; car il doit distinguer le genre d'architecture, sacrée, militaire ou civile, économique, hydraulique, dramatique, &c. Tous ces genres sont différens. L'orateur, ou l'écrivain de même, doit connoître le genre d'éloquence qu'il lui convient d'employer, suivant le sujet à traiter, car il y a l'éloquence de la chaire, de l'hiftoire, de la poésie, de la fable, &c.

Platon offre des modèles d'éloquence. Celui qui n'est pas sensible aux charmes de ses dialogues, n'a point de goût. Personne n'a su établir le lieu de la scène avec plus de vérité, ni mieux soutenir des caracteres: il a des momens de l'enthousiasme le plus sublime. Son dialogue de la sainteté est un chef-d'œuvre de finesse; son

Tome I.

3.

e

n

a

SC

6

15

te

nt

3,

ne

ar

re

fs-

ar-

le

re

apologie de Socrate en est un de véritable éloquence. Ce n'est pas à la premiere lecture qu'on saisir l'art & le but du banquer. Il y a plus à profiter pour un homme de génie dans un passage de cet auteur, que dans mille volumes de critique.

De moone sulon loup de (Encyclopédie.)

le

fo

ho

m

de

po

qu

Les Grecs & les Latins n'ont rien de plus beau & de plus parfait en leurs langues que les poésies d'Homete & de Virgile; c'est la source, le modele & la regle du bon goût. Ainsi il n'y a point d'homme de lettres qui ne doive savoir & bien savoir les ouvrages de ces deux poètes.

Parmi les ouvrages modernes, le paradis perdu de Milton peut être regardé comme le dernier effort de l'esprit humain, par le merveilleux, le sublime, les images superbes, les pensées hardies, la variété, la force & l'énergie de la poésse. Toutes ces choses admirables ont fait dire ingénieusement à Dryden, que la nature avoit formé Milton de l'ame d'Homere & de celle de Virgile; &, en France, la le

C-

t.

le

le

)

le

es

;

lu

10

en

lis

16

le

11-

é,

es

é-

oit

de la henriade, poème fait par M. de Voltaire, à l'âge de trente ans, critiqué dans son temps par l'envie & la jalousie, mais supérieur à toute critique. La sagesse dans la composition, la dignité dans le dessein, le goût, l'élégance, la correction & les plus belles images y regnent éminemment; les idées les plus communes y sont ennoblies par le charme de la poésie, comme elles l'ont été par Virgile. Quel poème que la henriade! &c. (Ut suprà.)

Nous avons eu Moliere, le meilleur poète comique de toutes les nations du monde. En effet, le misantrope, le tartusse, les semmes savantes, l'avare, les précieuses ridicules & le bourgeois gentilhomme sont autant de pieces inimitables. Ce poète aimable étoit un des plus honnêtes hommes de France, doux, complaisant, modeste & généreux. (Idem.)

S'il est un poëme françois qui ait droit d'entrer dans l'étude des lettres, è'est l'art poétique de Despréaux. Horace n'a trairé que la tragédie. Vida, à proprement parler, ne traite que le style de l'épopée; mais Despréaux fait connoître en peu de mots tous les genres séparément, & donne les regles générales qui leur sont communes. Non-seulement les jeunes gens doivent le lire, mais l'apprendre par cœur, comme la regle & le modele du bon goût. (Idem.)

Il ne s'agit pas tant d'étaler des graces, de chatouiller l'oreille, de flatter l'imagination. L'éloquence utile rejette tout ce qui a plus d'éclat que de folidité. Qu'on entende Démosthenes, lorsqu'il donne son avis au peuple d'Athênes, délibérant s'il déclarera la guerre à Philippe. Cet orateur est riche, il est pompeux; mais il ne l'est que par la force de son bon sens.

Démosthenes a été le plus grand orateur de l'antiquité. Il s'en faut bien que Cicéron, le plus grand des orateurs romains, lui soit comparable. L'un a trop seuri toutes les périodes compassées & souvent trop longues; ses divisions se voyent & se sentent; il a la manie du bel esprit, & quelquesois même celle des

q

f

f

ais

ots

les

es.

nt

ne

2.)

es,

la-

on

ne

nt let

ais

ns.

uţ

ue

0-

op

&

fe

du

les

jeux de mots. L'autre, plus sévere, a un style rapide & sourenu; c'est une véhémence de raisonnemens où rien ne paroît apprêté; c'est un torrent de preuves qui entraîne après lui toutes les passions; il inspire tout ce qu'il veut inspirer, le courage, le dédain, l'amour de la patrie; il calme la colere, comme il sait l'exciter; son seu se communique à tous ses auditeurs; il les embrâse avant qu'ils soient persuadés. (L'observateur françois à Londres.)

Eloquence du récit oratoire.

Outre la fidélité & l'exactitude, le récit a trois autres qualités essentielles; il doit être court, clair, vraisemblable. On n'est jamais long quand on ne dit que ce qui doit être dit. La briéveté du récit demande qu'on ne prenne pas les choses de trop loin, qu'on finisse où l'on doit finir, qu'on n'ajoute rien à la narration, qu'on n'y mêle rien d'étranger, qu'on y sous-entende ce qui peut être sous-entendu sans être dit, ensin qu'on ne dise chaque

chose qu'une sois. Souvent on crost être court, tandis qu'on est fort long. Il ne suffit pas de dire peu de mots; il ne saut dire que ce qui est nécessaire.

Le récit sera clair, quand chaque chose y sera mise en sa place, en son temps, & que les termes & les tours seront propres, justes, naïfs., sans équivoque, sans défordre.

Le récit acquiert une grande perfection quand il joint aux qualités dont nous avons parlé, la naïveté & la forte d'intérêt qui lui convient : la naïveté plaît beaucoup dans le discours; par conséquent elle doit plaire également dans le récit.

C'est, dans le genre judiciaire, sa partie de l'oraison qui vient ordinairement après la division ou l'exorde : ainsi l'art de cette partie consiste à présenter dans cette premiere exposition le germe à demi-éclos des preuves qu'on a dessein d'employer, asin qu'elles paroissent plus vraies & plus naturelles, quand on les tirera tout-à-fait par l'argumentation. L'ordre & le détail

tte

ne

aut

ose

&

es,

le-

on

ons

qui

up

oit

tie

rès

tte

re-

les fin

12-

ait

ail

du récit doivent être relatifs à la même fin. On a soin de mettre dans les lieux les plus apparens les circonstances favorables, de n'en laisser perdre aucune partie; de les mettre toutes dans le plus beau jour; on laisse au contraire dans l'obscurité celles qui sont défavorables, ou on ne les présente qu'en passant, foiblement, & par le côté le moins défavantageux; car il y auroit souvent plus de danger pour la cause, de les omettre entiérement, que d'en faire quelque mention, parce que l'adversaire, revenant sur vous, ne manqueroit pas de tirer avantage de votre silence, de le prendre pour un aveu tacite, & il renverseroit alors sans peine tout l'effet des preuves. On trouve tout l'art de cette sorte de récit dans celui que fait Cicéron du meurtre de Clodius par Milon; c'est un chef-d'œuvre de l'art oratoire.

Récapitulation.

La récapitulation confiste dans une énumération courte & précise des principaux

N iv

points sur lesquels on a le plus insisté dans le discours, afin de les présenter comme rassemblés & réunis en un seul corps pour faire une dernière & vive impression sur l'esprit.

I

Une récapitulation bien faite demande beaucoup de netteté & de justesse d'esprit, asin d'en écarter tout ce qui pourroit être inutile, traînant, ou superflu. La péroraison de Cicéron, dans sa harangue pour la loi Manilia, fournit un exemple d'une récapitulation exacte; en esset il ne s'étoit proposé autre chose dans ce discours que d'établir la nécessité & l'importance de la guerre qu'on vouloit faire en Asie, & démontrer que Pompée étoit le seul général qui pût la terminer avec autant d'habileté que de bonheur. (Encyclopédie.)

Les François ne manquent pas de bons orateurs en plusieurs genres. Ils ont eu les Fléchier, les Bourdaloue, les Bossuer, les Massillon, les Mascaron, les Cheminais pour la chaire. Les le Maître, les Patru, les Lamoignon, les Evrard, les Normand, les Guedon pour le barreau. le

if-

re

it. de

t,

re

0-

ur

ie it

le

la &

-

-

15

25

S

Eloquence des harangues & des discours publics.

Les membres de l'académie françoise ont essayé de donner des modèles d'éloquence dans leurs discours de réception; mais n'ayant aucun sujet particulier à traiter, ils se sont jettés dans les sadeurs du panégirique & de la slatterie, le plus maigre & le plus stérile de tous les sujets. Le style de ces discours est néanmoins souvent noble & sublime, & il s'éleveroit au plus haut degré, s'il étoit soutenu par un sujet plus intéressant & plus fécond.

M. Rollin (traité des études) donne un extrait du discours que M. Racine prononça dans l'académie françoise, à la réception de deux académiciens, dont l'un
étoit Thomas Corneille, qui succédoit à
Pierre Corneille son frere. On peut, comme
dit M. Rollin, proposer ce discours comme
un modèle achevé de cette éloquence noble
& sublime, & en même temps naturelle
& sans affectation.

Mais la grande affectation de la plupart de nos orareurs modernes, de composer fur le champ, leur a fait rejetter l'ordre & la méthode qui font si nécessaires aux choses de raisonnement, & sans lesquelles il n'est guere possible de produire une entiere conviction dans l'esprit. Ce n'est pas que je veuille recommander de mettre dans un discours public une forme compassée de divisions & de subdivisions, à moins que le sujet ne les offre naturellement; mais il est aisé d'observer; sans cet arrangement pédantesque, une méthode nette & commode pour les auditeurs qui verront avec plaisir les raisons sortir naturellement les unes des autres, & s'étayer mutuellement; méthode qui laissera dans l'esprit une persuasion plus intime que ne pourroient faire les plus fortes raisons présentées sans art & sans ordre. (Essai sur l'éloquence, par M. Hume.)

Les harangues sur toutes sortes de sujets, par M. de Vaumoriere (1713) sont honneur à celui qui les a publiées. Le choix art

fer

dre

ux

lles

en-

pas

tre

m-

, à

le-

cet

ode

qui

12-

yer

ans

ne

ré-

fut

ts,

n-

oix

en est assez bon: il y en a peu où l'on ne trouve de l'esprit, du goût, un style assez pur; elles sont accommodées à l'usage de la vie civile, & propres à un ambassadeur, à un intendant de province, à un gouverneur de ville. Complimens, discours, panégiriques, oraisons sunebres, discours à l'ouverture des audiences ou des états d'une province, à la réception d'un ossicier; tout cela s'y trouve. (Bibl. fran. de l'abbé Goujet.)

Les éloges des membres des académies des sciences & des belles lettres peuvent être regardés aussi comme d'excellens modèles du discours public, dont le style est plus simple que celui des panégiriques, des oraisons funebres, & autres discours de cette espèce; mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit, sur-tout dans les éloges composés par M. de Fontenelle, quoique M. Rollin les trouve un peu monotones & sententieux; un trait vis & court en sorme de sentence, dit-il, semble avoir ordre de s'emparer de la sin

des périodes, comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre; ce qui peut être d'un exemple dangereux, & dégénérer en abus de la bonne & saine éloquence. M. l'abbé Goujet (bibl. fran.) pensoit, de son côté, que le tour délicat que M. de Fontenelle savoit donner à ses éloges, où sans flatterie & sans partialité, il dit le bien & le mal avec beaucoup d'art, est un excellent modèle pour éviter la fadeur & le dégoût qu'inspire ordinairement la flatterie de ces sortes d'ouvrages. On apperçoit beaucoup d'élégance & de correction de style dans ceux de M. de Bose, secrétaire de l'académie des belles-lettres.

Eloquence de l'histoire,

Après ce qui a été dit sur l'éloquence en général, il faut observer qu'il y en a différens genres, différentes parties, & s'attacher à celle pour laquelle on est né, ou vers laquelle notre goût & notre état nous porte; & pour commencer par l'éloquence de l'histoire, sans parler de beaucoup d'excellens auteurs, comme Thucidide, Tacite, Polibe, &c. je m'en tiendrois entre les anciens, aux vies de Plutarque, (trad. par madame Dacier) également utiles pour la morale, comme pour l'histoire, par le détail des mœurs où Plutarque est entré. Il n'est, dit M. Rollin, aucun homme sensé qui se lasse de la lecture de cet auteur.

e

2

e

)

t

S

t

n

e

2

t

.

Et je verrois entre les modernes, pour l'éloquence de notre histoire, & un certain style propre à tout, le discours sur l'histoire universelle de M. Bossuer, les mémoires du cardinal de Retz, ceux de M. Joly pour servir de suite & d'éclaircissement aux précédens, ceux du chevalier de Grammont, ouvrage admirable, d'un ton mâle & plaisant, singulier & vraiment de génie, selon nos meilleurs critiques. Ces livres suffisent pour donner non-seulement une idée, mais de trèsbons modèles de l'éloquence & du style propre à l'histoire; mais il n'est pas ici question de l'étude de l'histoire entiere, qui a beaucoup plus d'étendue.

Eloquence de la poésie.

Esther & Athalie, tragédies de Racine, Despreaux, & les ouvrages incomparables de Voltaire, suffisent pour donner aux jeunes gens une idée de notre poésie, comme de celles des anciens, Homere, Virgile & Horace.

Eloquence du Barreau.

L'étude des loix ou du droit, & celle même de la pratique, doivent précéder l'étude de l'éloquence du barreau. Nous avons vu ci-devant ce qui a été dit sur l'éloquence en général. Le moyen le plus sûr, selon M. Rollin, que les jeunes gens puissent se proposer pour se former un style qui convient particulièrement au barreau, c'est sans contredit le style de Démosthene, adouci & orné par celui de Cicéron; de sorte que les graces du dernier temperent l'austérité de l'autre, & que la précision & la vivacité de Démosthene corrigent la trop grande

1

P

d

abondance, & la maniere d'écrire, peutêtre un peu trop lâche, qu'on a reproché à Cicéron.

e,

es

ux

ne

lle

ler

us

Cur

lus

ens

un

au

de

lui

du

e,

de

ide

Les œuvres de Cicéron qui ont particulièrement rapport à l'éloquence du barreau, sont, 1° les traités de rhétorique & de philosophie qui sont des chefsd'œuvre en leur genre. Ces derniers montrent comment les matieres les plus subtiles & les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance & délicatesse.

2°. Celles de ses lettres où il traite des questions importantes des affaires publiques, qui ne sont pas les moins belles; celle, par exemple, où il rend compte au sénat & au peuple romain, & en particulier à Caton, de sa conduite dans son gouvernement, est un parfait modele de la netteté, de l'ordre, de la précision qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations, & l'on doit remarquer la maniere adroite & insinuante qu'il employe pour se concilier les bonnes graces de Caton. Toutes les graces & toutes les

finesses de l'art sont employées dans la belle lettre politique qu'il écrivit à Quintus. La meilleure traduction que nous ayons de ces lettres, est celle de M. l'abbé d'Oliver.

F

1

d

1

q

8

ra

ai

de

en

de

de

fer

qu

gu

eft

par

ile

3°. Son livre des loix.

4°. Ses plaidoyers & ses harangues qui renserment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de styles, le simple, l'orné, le sublime.

Les ouvrages de Démosthene ont été traduirs par Cicéron, & de Cicéron par M. de Thoureil, en 1721, & depuis par M. l'abbé d'Olivet, encore mieux, en 1736.

Une éloquence plus ornée, telle, par exemple, qu'est celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoyers. Le barreau a toujours été & est plus que jamais ennemi de ce style éblouissant & plein d'assectation. Il ne s'agit, dit l'abbé Dessontaines, un de nos plus habiles critiques, que d'exposer les faits & les moyens avec de la clarté, de la force &

a

é

i

e

é

r

r

n

r

e

e

k

é

-

es E de la noblesse. Le pathétique y est superssu; parce qu'il ne s'agit pas autant même d'émouvoir ses juges, que d'écarter ces lieux communs, ennuyeux. Le trop grand nombre de citations qui sont plus de parade d'érudition que de bonnes raisons, &c. la propre persuasion de l'avocat, & l'amour qu'il prend pour ses cliens, sont une grande source d'éloquence. 1°. Il faut commencer par les raisons qui éclairent, 2°. rapporter les autorités, 3°. & passer ensin aux inconvéniens du contraire.

Il faut voir aussi le traité de l'orateur de Quintilien, traduit par l'abbé Gedoyn, en 1751. L'analyse faite par M. Gibert, des préceptes sur l'éloquence du barreau, de M. Mackensé, avocat du roi en Suede.

Le Maître & Patru ne peuvent plus servir de modèles, aujourd'hui que l'éloquence n'est plus sleurie; mais les dialogues de M. de Fenelon sur l'éloquence, est un livre très-propre à former le goût, par les sages & judicieuses réslexions dont il est rempli, & particulièrement dans le

parallèle qu'il fait de Démosthene & d'Isocrate, de Démosthene & de Cicéron. M. de Fenelon se décide pour Démosthene, dont la rapide simplicité le touche plus que l'art insini & la magnisique éloquence de Cicéron; mais nous avons vu, au commencement de cet article, le sentiment de M. Rollin sur l'accord qu'on doit tâcher de faire de l'un & l'autre, pour se sormer un style plus parfait.

Il nous reste à parler du style simple, élégant, concis, clair & méthodique dont il faut se servir en faisant un rapport d'affaires de quelque nature qu'elle soit. Cette partie embrasse tous les emplois de la robe, & a lieu dans toutes les cours souveraines ou subalternes, dans toutes les compagnies, dans tous les bureaux & toutes les commissions.

A la netteté du style simple, il saut joindre quelqu'agrément, un certain sel sin & délicat, qui, sans chercher à paroître, se fasse sentir, parce que souvent, pour instruire, il saut plaire, les juges étant

1

lfa-

. de

art

Ci-

ende

her

ner

le.

af-

tte

oe,

nes

pa-

les

fel

02-

nt,

ant

hommes comme les autres; une certaine pointe d'agrément, sur-tout dans des affaires obscures & épineuses, réveille & pique l'attention des auditeurs. On trouve des exemples de ce style simple & plein de sel dans les mémoires de Grammont, les éloges de l'académie des sciences, par Fontenelle, les lettres de Montalte, &c.

Et se souvenir enfin qu'un très-petit nombre de choses, selon Quintilien, est suffisant pour sournir à tous les plaidoyers. 1°. Si telle action s'est faite ou non; 2°. si elle est bonne ou mauvaise; 3°. si on a en droit de la faire, ou si on ne l'a pas eu, & tourner cela de façon à ne remuer pas moins le cœur, qu'à persuader l'esprit, sans tomber dans ce pathétique réservé pour la chaire.

Si l'on veut savoir les moyens que Démosthene & Cicéron employerent pour se préparer à la plaidoierie; Démosthene avoit copié jusqu'à huit fois, de sa propre main, l'histoire de Thucidide, pour se rendre son style plus familier, &c. Il étudia sous Isée; mais le style noble & sublime de Platon sut proprement ce qui le forma. Son cabinet étoit sans autre jour que celui d'une lampe, pour éviter les distractions.

C

u

fi

I

P

f

g

P

d

C

le

le

fe

&

0

Cicéron témoigne, en plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'étude de la philosophie lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. A la ligne, on verra, dans le traité des études, que, sans une étude particuliere des belles-lettres, il n'y a point de parfaite éloquence. A la ligne, l'étude de la philosophie seule enseigne à bien vivre & à bien parler. A la ligne, que le droit civil est une connoissance absolument nécessaire à l'orateur, pour bien plaider les causes, & pouvoir juger sainement des affaires. A la ligne, qu'il est bon de posséder l'histoire de son pays, & d'en savoir faire usage dans ses plaidoyers.

Qu'après avoir pressé vivement son adversaire par la force des raisons, il est à propos d'égayer l'esprit des juges par des railleries sines & bien placées. e

ii

S.

ts

.

e.

es

re

te

i-

à

vil

re

es,

es.

if-

ige

ad-

t à

des

Qu'il faut savoir tirer une affaire des circonstances particulieres de la cause, à une question commune & générale, comme si un tel a fait telle action de fait pour rentrer en ses droits: c'est une circonstance particuliere. La question commune & générale, c'est de savoir si on se fait justice soi-même.

Qu'on peut, par de sages & courres digressions, sortir quelquesois de son sujer pour jetter de l'agrément dans sa plaidoierie.

Et qu'il faut savoir, en un mot, porter les juges tantôt à la colere, tantôt à l'indignation ou à la compassion, & leur inspirer les sentimens qu'on veut : en quoi consiste le principal mérite de l'orateur.

Après l'étude du droit, l'usage du barreau est le meilleur maître: on y entend les grands orateurs du temps; on étudie leur génie; on observe leur maniere, & les jugemens qu'en portent les connoisseurs, & l'on tâche de prositer également & de leurs perfections, & de leurs désauts. On peut, dans les intervalles, lire les quatre premiers volumes des causes célèbres (1), & les jugemens qui les ont décidées, & les comparer avec ce qu'on entend ensuite.

Voyez le traité des études de M. Rollin & la bibliotheque françoise de l'abbé Goujet, sur l'âge convenable pour débuter, & sur la probité, le désintéressement, la délicatesse dans le choix des causes, la sagesse & la modération en plaidant, l'émulation sans jalousse, &c. qui constituent les mœurs de l'avocat.

Si, au reste, on veut s'y enfoncer davantage, il faut étudier le traité de l'orateur

1

P

pe

jo

He

do

⁽¹⁾ Ces 4 premiers vol, sont bons & intéressans; les autres tombent dans le trivial, sont de mauvais goût & mal digérés. Voy. la critique de l'abbé Dessontaines, dans ses observations. Il ajoute que l'auteur devoir épargner à ses lecteurs plusieurs causes qui n'ont rien d'intéressant, des répétitions ennuyeuses, de vastes analyses, des résexions galantes & morales, & des digressions. Les extraits des mémoires des illustres avocats sont le plus grand ornement de son recueil.

de Quintilien, (traduit par l'abbé Gedoyn) que nous avons déjà cité.

ě-

nt

on

in

u-

r,

la

a-

u-

es

n-

ur

ıs;

ais

bé

ue

urs

ons

its

lus

Et pour ce qui est de la prononciation & du geste, je ne connois point d'ouvrage où cette matiere soit mieux traitée, selon le même M. Goujet, que celui de l'action de l'orateur, ou de la prononciation & du geste, par Michel le Faucheur, célèbre ministre protestant, imprimé en 1657, à Paris, chez Augustin Courbé. L'avocat doit se souvenir de ne prendre d'autre ton que celui qui convient au récit des saits & au raisonnement.

Nous ne finirons point sans parler des meilleures pieces de nos avocats modernes: la plupart sont rapportées dans les quatre premiers volumes des causes célèbres que nous avons déjà cités.

On a vu que le Maître & Patru ne peuvent plus nous servir de modèles, au-jourd'hui que l'éloquence n'est plus si sleurie; cependant, on voit que les plaidoyers de M. Patru sont encore estimés (1).

⁽¹⁾ Il y en a une édition en 2 vol. in-4. 1732

M. Hume, auteur anglois, dans fon effai sur l'éloquence, dit qu'ils sont très-élégans, & qu'ils nous laissent imaginer; que cet homme, dont le beau génie s'est fait voir dans des discussions sur le prix d'un vieux cheval, ou dans l'histoire burlesque entre une abbesse & ses nones, auroit pu exécuter, s'il avoit eu à traiter de la liberté publique, de la paix & de la guerre; car il faut remarquer que cet écrivain élégant, quoiqu'estimé par tous les gens d'esprit de fon temps, ne fut cependant jamais chargé des causes les plus importantes, & qu'il vécut & mourut dans la pauvreté. Ce fut l'effet de cet ancien préjugé, qu'un homme de génie n'est pas propre aux affaires.

On trouvera beaucoup d'esprit, de délicatesse, d'éloquence & de pureté de langage dans les plaidoyers de M. Evrard. L'auteur ne s'y éloigne jamais ni de la vérité du fait, ni de la pureté des maximes; il ne se sert jamais ni de lieux communs, ni de citations inutiles. Presque tous ses plaidoyers sont d'ailleurs intéressans par leur

de

m

mo

qui

eft

qui

bar

leur matiere. Celui qui a fait le plus de bruit, est celui que M. Evrard sit pour M. le Duc Mazarin, contre madame Hortence Mancini, Duchesse de Mazarin, sa semme, qui s'étoit retirée en Angleterre. M. Evrard gagna sa cause, mais M. de Saint-Evremont, qui étoit dans les intérêts de madame de Mazarin, sit une réponse à son plaidoyer, où l'esprit & la vivacité se montrent également.

L'éloquence majestueuse, & la noble simplicité, font le caractère des plaidoyers que nous avons de M. Gilet. Il joignoit les lumieres naturelles à une vaste érudition, la délicatesse à la force, le brillant à la solidité. Il savoit fortisser les décissons des ordonnances & des coutumes par les maximes importantes du droit romain, &c.

Le dernier recueil de plaidoyers & mémoires que l'on ait donné au public, & qui n'est pas assurément le moins précieux, est celui de feu M. Mathieu Terrasson, qui a été un des plus grands ornemens du barreau. Ce recueil contient des discours

Tome I.

e

ć

1

it

e

1-

d.

la

s;

s,

es

ar

ur

sur différens sujets, des plaidoyers, des mémoires ou factums, & des consultations pour servir de modèles aux jeunes magistrats qui ont de semblables discours à faire.

Nous avons de M. Fourcroix divers plaidoyers touchant la cause du gueux de Vernon, & autres sujets. Les plaidoyers qui composent ce recueil, & qui sont sur disférentes matieres, sont, selon M. de Sallo, ancien auteur du journal des savans, toutes pieces excellentes, & qui méritent d'être vues,

On a imprimé plusieurs pieces intéresfantes de MM, Chevalier, Cochin, Aubri, le Normant & de Blaru, &c.

Abus des loix.

de

pi

to

&

fe

m

Mais tous les gens de bon sens pensent qu'on devroit, 1°, réduire les longueurs des procédures.

2°. Interdire aux avocats l'art de manier les passions par l'éloquence, réduire les plaidoyers à la simplicité, & restreindre 25

S

-

r-

f-

),

es

re

f-

i,

nt

ırs

er

les

ire

les discours des avocats à la narration du fait, fortissé de quelques preuves, & terminé par une épilogue, ou courte récapitulation. En présentant les affaires aux juges de cette façon-là, la seule vérité prévaudroit : il n'y a que la fraude & le mensonge qui aient besoin d'une éloquence qui les fait souvent triompher, rien n'étant plus fort dans la bouche d'un homme éloquent, que l'art de manier les passions, par où l'avocat s'empare de l'esprit des juges : il les intéresse, il les émeut, il les entraîne. Il n'est guere possible que le prestige du sentiment ne fasse illusion sur le fond de la vérité.

Licurgue & Solon interdirent tous les deux cette forte de persuasion aux avocats; & si nous en rencontrons dans les philippiques & dans les harangues sur la coutonne, qui nous restent de Démosthene & d'Echines, il faut observer qu'elles ne se prononcerent pas devant l'aréopage, mais devant le peuple.

Les Romains ne furent pas si délicats

fur les plaidoyers de leurs orateurs. Cicéron fit un abus indigne de son éloquence. Il n'y a aucun de ses plaidoyers qui ne soit plein de passion: c'est ce qu'il faut remarquer, asin de ne pas l'estimer trop généralement plus qu'il ne mérite, & le donner sans observations, sans avertissement à des jeunes gens qui se destinent au barreau, & qui veulent apporter, dans leur profession, toute la candeur & l'équité qui devroit y être.

La Prusse, depuis la réforme de la justice par le roi régnant en 1760, suit cer usage de la Grèce,

3°. Interdire la peine de mort contre le vol sans violence, commis par le malheureux manquant de tout, sur le riche qui nage dans le supersu.

4°. Contre la fille qui détruit son fruit par la crainte d'un déshonneur & d'une flétrissure attachés à son état, qu'on devroit plutôt abolir.

re

d'

5°. Contre le duel dont le coupable n'a pu se dispenser, à peine d'être déshonoté à jamais. Ou il ne faut pas mettre l'honneur à se battre, ou il ne faut pas punir celui qui se trouve dans cette extrêmité.

it

1

25

[-

-

[-

et

le

1-

ui

iie

ne

it

i'a,

ŗé

6°. La peine cruelle de la question qui peut tomber sur un innocent soible qui avoue un crime qu'il n'a pas fait, en souf-frant mille douleurs. Il vaudroit mieux pardonner à mille coupables que de risquer de traiter si cruellement un innocent (1).

Le grand roi de qui est cette esquisse sur les loix, finit par cette réslexion admirable & vraiment digne de lui. S'imaginer, dit-il, que les hommes sont tous des démons, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misantrope farouche. Supposer que les hommes sont tous des anges, & leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un capucin imbécille: croire qu'ils ne sont ni tous bons, ni tous mauvais, récompenser les bonnes actions au-delà de

⁽¹⁾ On doit au cœur sensible de Louis XVI, d'avoir aboli la question en France.

leur prix, punir les mauvaises au-dessons de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs soiblesses, & de l'humanité pour tous, c'est comme en doit agir un homme raisonnable.

On voit, dans ces réflexions, la grandeur & la justesse de l'esprit, en même temps que l'équité naturelle, & les sentimens d'humanité que tous les hommes devroient avoir dans le cœur. Les deux extrêmités sont vicieuses; le milieu est le chemin de la persection.

Eloquence de la chaire.

Pour l'éloquence de la chaire, il est aussi nécessaire de posséder d'abord la métaphysique, la théologie & la morale, que pour l'éloquence du barreau, de commencer, comme on l'a vu, par l'étude des loix, ou du droit; & les mêmes raisons qui prouvent la nécessité de l'éloquence pour le barreau, montrent que cet art est pareillement nécessaire pour la chaire. C'est pourquoi Saint Augustin, qui donne des préceptes pour la prédication dans son qua-

us

ıl-

12-

gir

n-

me

ti-

nes

ZUX

le

usi

hy-

our

er,

ix,

qui

our pa-

"eft

des

ua-

trieme livre de la doctrine chrétienne, s'y conforme à ceux que les anciens orateurs ont donné pour le barreau. Il y a eu une traduction de cet ouvrage par M. de Vilfort, en 1701, in-8°. chez Coignard. Mais comme Saint Augustin ne fait, au reste, qu'ébaucher la matiere, c'est parmi les modernes qu'il faut chercher des traités plus complets.

Les maximes sur le ministere de la chaire, par le P. Gaichiés, de la congrégation de l'Oratoire, Théologien de Soissons, & membre de l'académie de ladite ville, est peut-être le plus parfait ouvrage que nous ayons en ce genre. On y reconnoît, dit le célebre M. Duguet, dont le discernement & le savoir sont connues; on y reconnoît la finesse du goût de l'auteur, l'élévation de son esprit, la justesse de se réslexions, & la noblesse de ses expressions. Si l'on pouvoit accuser cet ouvrage d'un désaut, ce ne pourroit être que d'être trop, beau. Il y en a eu entr'autres une seconde édition chez Etienne, à Paris, en 1738.

O iv

Et pour se convaincre que l'éloquence ne doit pas être exclue de la chaire, & que les graces du discours ne nuisent point à la clarté, on peut voir le traité de M. Arnauld, qui a pour titre, réflexions sur l'éloquence des prédicateurs, imprimé à Paris, pour la seconde sois, en 1700.

Enfin, Saint Augustin, & tous les plus grands orateurs chrétiens, conviennent que la science du prédicateur consiste à instruire, à plaire & à toucher; de façon que la vérité nous soit connue, qu'elle soit écourée avec plaisir, & qu'elle nous touche.

.1

U

8

C

d

ti

9

VE

fe

il

to

tr

fo

Tout ce qu'on trouve sur cela dans le traité des études, est excellent & de pratique.

Quelques écrits particuliers, pour être courts, n'en sont pas moins bons. Le traité de la composition d'un sermon, par le ministre Claude, inséré dans le premier tome de ses œuvres (Amst. 1688) remplit parfaitement son titre. Personne, selon l'abbé Goujet, (bibl. fran. tom. 2, p. 245 & 246) n'étoit encore entré sur ce sujet

ce

ue à

rur

1

us

nt

nf-

ue

oit

he.

le

ra-

tre

ité

le

ier

olit

lon

45

ijet

dans un détail si particulier, ni n'avoit fait un plan qui eût autant d'ordre, de netteté & d'exactitude; tout ce qu'il y dit sur l'éloquence paroît excellent.

On peut y joindre l'art de prêcher, poëme en quatre chants, par l'abbé de Villiers, ex-jésuite.

Mais si l'on possédoit bien seulement les homélies de Saint Jean Chryfostôme, un des plus beaux génies qu'il y ait jamais eu, & le plus grand orateur de son siecle, & les fermons de Saint Augustin fur l'ancien & le nouveau testament, traduction de M. Dubois, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit que, quoique les sermons de Saint Augustin soient regardés comme le moindre de ses ouvrages, on ne laisse pas d'y trouver des traits admirables. Ce pere favoit se proportionner à toutes sortes d'esprits: il est en même temps simple & sublime, touchant & ingénieux. On reproche au traducteur, M. Dubois, un style trop uniforme.

Ces deux grands maîtres seuls, Saint Jean-Chysostôme & Saint Augustin, sufficient seuls pour apprendre comment il faut instruire les peuples, en leur enseignant à sond & par principes, la religion, leur expliquant avec clarté le dogme & la morale, mais sur-tout leur faisant bien connoître Jesus-Christ, sa doctrine, ses actions, ses souffrances, ses mysteres.

Si l'on ne composoit un sermon ou un plaidoyer que pour être lu, les trois premieres parties de l'art oratoire, l'invention, la disposition & l'élocution suffiroient pour donner à l'un & à l'autre tout ce qu'ils doivent avoir de perfection; mais quand il est question de parler en public, & de toucher essicacement l'auditeur, ces trois parties demeurent presque sans esset, si l'action, qui est la quatrieme partie, ne les vivisse, & si elle ne donne au discours son dernier agrément. Cicéron appelle cette quatrieme partie l'éloquence du corps. Saint François de Sales, dans un petit traité sur l'éloquence de la chaire, s'arrête en

t

1

Ó

int

uf-

t il

ei-

n,

la

ien

fes

un

re-

on,

our

ils

ind

de

015

, fi

ne

urs

elle

rps.

aité

en

particulier sur ce point, & ce qu'il en dit mérite d'être considéré; mais je ne connois point d'ouvrage, dit encore l'abbé Goujet, (bibl. franç.) où cette matiere soit mieux traitée que celui de l'action de l'orateur, ou de la prononciation & du geste, par Michel le Faucheur, célèbre ministre protestant, imprimé à Paris en 1657, chez Augustin Tourbe.

Et si l'on veut tout voir, on consultera encore la rhétorique ecclésiastique de Louis de Grenade, dominicain, qui peut être comparé, pour les prédicateurs, à Quintilien pour les avocats.

On observera encore que la déclamation du théatre ne doit pas servir de modèle aux orateurs sacrés.

Enfin, ceux qui n'ont pas le talent de la parole, ni même le don de la mémoire, ont encore des homélies courtes & faciles, telles que celles de Lambert, qui font à la portée des plus grossiers, & qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix, ou au moins leur en faire la lecture, dont

O vj

ils ne doivent pas faire difficulté. J'ai entendu, dit M. Rollin, un curé de Paris qui étoit fort goûté & fort suivi, dont les prônes n'étoient presque composés que d'extraits de M. le Tourneux & de M. Nicole. En esset, qu'importe au peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il soit excellent & propre à l'instruire.

Quand le travail des prédicateurs se borneroit à extraire les plus beaux endroits des peres, & à les débiter de la sorte à leurs auditeurs, les peuples n'en seroient pas moins bien instruits, & ils ne seroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujour-d'hui pour maîtres & pour pasteurs Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Chrysostôme.

1

P

1

2

Mais tout prédicateur qui peut ne pas fe borner là, doit faire son étude capitale de la lecture de l'écriture sainte. Les pseaumes seuls sournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence, pour le style simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathé1

is

nt

ie

it

r-

ts

à

ıt.

ıt

-

it f-

as

le

es

té

es

1-

4

tique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet, dans le second chapitre de sa présace sur les pseaumes, qui a pour titre, de grandi eloquentia & suavitate psalmorum. On y reconnoît par-tout le génie vis & sublime de ce grand homme.

Le cantique de Moise, après le passage de la mer Rouge, peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pieces de l'antiquité. Il faut le voir expliqué selon les regles de la rhétorique, par M. Hersant, prosesseur de rhétorique, au collège du Plessis.

Moise avoit composé ce cantique en vers hébreux. Virgile & Horace, les deux plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Le tout en est grand, les pensées nobles, le style sublime & magnisique, les expressions fortes, les sigures hardies. Tout y est plein de choses & d'idées qui frappent l'esprit & saississent l'imagination. Quand on lit ce que Virgile dit à la louange d'Auguste, au commencement du troisieme livre des

Géorgiques, & à la fin du huitieme de l'Enéide, & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre, en l'honneur d'Hercule, dans le même livre, quoique ces endroits soient très-beaux, on les trouve rampans au prix du cantique de Moïse. Virgile paroît tout de glace, & Moïse paroît tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les odes 14 & 15 du quatrieme livre, & dans la dernière des épodes.

Ce qui semble favoriser ces deux poctes, & les autres profanes, c'est qu'ils ont l'harmonie, le nombre & l'élégance du style, qu'on ne trouve point dans l'écriture sainte. Mais aussi l'écriture sainte que nous avons n'est qu'une traduction, & l'on sait combien les meilleures traductions françoises de Cicéron, de Virgile & d'Horace désigurent ces auteurs. Or il saut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'écriture, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies que dans tout le latin de l'ancienne Rome, & dans tout le grec d'Athènes: elle est serrée, concise,

e de

être

lans

ient

prix

out

. 11

14

ler-

es,

ar-

le,

ite.

ons

n-

les.

fi-

ait

zi-

te

ut

ut

2,

dégagée des ornemens étrangers qui ne serviroient qu'à ralentir son impétuosité & son seu. Ennemie des longs circuits, elle va à son but par le plus court chemin; elle aime à rensermer beaucoup de choses en peu de mots, pour les faire entrer comme des traits, & à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majestueuse simplicité qui la mettent au-dessus de toute l'éloquence payenne.

Après l'écriture sainte, on doit voir les sermons des peres de l'église, dont nous avons déjà indiqué quelques-uns, qui sont d'excellens modèles. Nous y ajouterons ceux de Saint Augustin sur les festins dans les églises, qu'on peut appliquer à ceux des sêtes de nos jours. Deux volumes du même saint, contre l'incrédulité, contenant le plan de la religion, expliquée & démontrée dans ses points sondamentaux, tirés de plusieurs de ses écrits, spéciale.

ment de son grand œuvre de la cité de Dieu.

1

1

Une lettre de Saint Ciprien, contre ceux qui demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des sacremens, sans avoir fait une pénitence suffisante.

De Saint Jean-Chrysostôme, sur la pauvreté & les souffrances, & contre les sermens sur l'évangile & les autres en usage dans ce temps-là, & plusieurs autres extraits du même saint, & un discours de sa mere, où brille la plus saine éloquence.

Si l'on vouloit avoir tout ce que les anciens peres grecs & latins ont écrit de plus éloquent & de plus solide, & les meilleures traductions que nous en avons, comme de Saint Jérôme, Saint Bernard, S. Justin, Origène, Tertullien, Minutius Félix, S. Ciprien, &c. il faudroit consulter la bibliothèque françoise de l'abbé Goujet.

Et de même si l'on vouloit avoir tous nos meilleurs prédicateurs modernes, comme les peres Senault, Terrasson, Mascaron, Hubert & la Roche de l'oratoire, le pere de

eux

ta-

oir

au-

er-

age

ex-

de

ce.

les

de

les

ıs,

d,

tis

er

et.

os

ne

1,

e

Delarue, jésuite, les abbés Anselme & Molinier. On a parlé des sermons du pere Massillon. Bourdaloue est le premier de nos prédicateurs, mais n'est pas le plus éloquent. L'élévation, la majesté, la vigueur du raisonnement, voilà son caractere; mais pour l'éloquence pathétique, la chaleur du sentiment, les images sortes, c'est Massillon qu'il faut citer. Les sermons de Fléchier sont d'un ordre insérieur: ce sont ses oraisons sunebres qui ont fait sa réputation; &, dans ce genre, il est au-dessous de Bossuet pour la véritable éloquence.

Enfin, les Bourdaloue, les Bessuer, les Mascaron, les Cheminais, parmi nos orateurs françois, ont eu les plus grands talens pour la chaire, & la lecture de leurs sermons ne peut être que très-utile aux personnes qui se destinent à la chaire, pour prendre le ton de l'orateur chrétien, par rapport aux mœurs présentes.

On ne manque pas de secours dans cet état, comme l'on voit; voilà sans doute

de quoi former une bibliothèque entiere, mais elle ne seroit pas parfaite, si l'on n'y joignoit le droit canonique, la jurisprudence, les loix, les cas de conscience, &c.

On a fait de nos jours plusieurs livres très-commodes, pour trouver tour d'un coup tous les passages dont on a besoin sur toutes sortes de sujets; tels sont,

Le dictionnaire historique, géographique & moral de la bible, nouv. éd. en 1758, en 2 vol. in-8°.

Le dictionnaire apostolique, en 10 vol.

1

1

0

t

d

r

La bibliothèque portative des peres de l'église, qui renserme l'histoire abrégée de leurs principaux écrits, les endroits les plus remarquables de leur doctrine sur le dogme, la morale & la discipline, avec leurs plus belles sentences, 3 vol. 1758, pour servir de suite au dictionnaire apostolique.

Le dictionnaire portatif des conciles, I vol. in-8°.

Et enfin le dictionnaire des prédicateurs. Mais depuis, l'on a réuni tous ces dicere:

n'y

pru-

&c.

vres

d'un

1 fur

phi-

еп

vol.

e de

oaux bles

rale

fen-

uite

s, I

urs.

dic-

tionnaires en un seul, sous le titre de dictionnaire universel, dogmatique, canonique, historique, moral, &c. contenant aussi des sermons des meilleurs prédicateurs, le droit canonique, les cas de conscience, &c. 5 vol. in-fol. 1759.

On trouve encore des extraits des plus beaux endroits dans un livre qui a paru à-peu-près dans le même temps, & qui a pour titre, l'art de peindre à l'esprit, en 3 vol. in-8°. par le P. Sensarie, bénédictin.

On fait, comme l'on voit, je ne sais combien de livres sur l'éloquence de la chaire & les devoirs du prédicateur; mais la Bruyere a dit, en peu de mots sur ce sujet, ce qu'on peut dire de plus vrai & de plus sensé. Je pense, dit-il, qu'un prédicateur devroit saire choix, dans chaque discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible, ou instructive, la traiter à sond & l'épuiser, abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées, & si dissérenciées; ne point supposer ce qui est faux, ne point inculper

des

des

tio

rie

le

ch

plu

ch

pai

qu

pr

101

[a]

réi

di

les

&

bo

So

gı

fes auditeurs de certains défauts qu'ils n'ont point, pour avoir à les combattre : qu'il pourroit enfin s'épargner ses prodigieux efforts de mémoire, qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste & désigurent le visage; jetter au contraire, par un bel enthousiasme, la persuasion dans les esprits, & l'allarme dans le cœur, & toucher l'anditeur d'une toute autre crainte que celle de le voir demeurer court.

Les apôtres ont fait des prédications remplies de solides vérités : on fait aujourd'hui des sermons plein de brillantes figures.

Le ministere de la prédication doit être réservé à l'explication des dogmes, ou à la persuasion des préceptes, & non pas à ces sermons d'éclat, où l'imagination a plus de part que la raison, & où l'orateur songe moins à édifier qu'à plaire.

C'est un grand défaut, & bien blamable dans un orateur chrétien, de chercher plus à plaire qu'à instruire, de s'occuper plus one

qu'il

ieux

ieux

ife,

t le

en-

rits,

au-

elle

ions

au-

ntes

être

u à

is à

lus

nge

ble

lus

lus

des mots que des choses, d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes. Y a-t-il rien de plus ridicule que de vouloir faire le beau parleur, lorsqu'on a à traiter les choses les plus sérieuses, & souvent les plus terribles.

Il y a un milieu entre un style recherché, sleuri, brillant, & un style bas, rampant & négligé, & ce milieu est l'éloquence qui convient à un passeur.

Un pasteur qui, avec quelque fond d'esprir, a de l'étude & de la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des sidèles, ne manque jamais de réussir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'écriture, & qu'il a soin de se rensermer dans des botnes raisonnables pour ne point satiguer son auditoire.

Enfin, on peut conclure tout à la fois que la véritable éloquence est celle qui

mi dé

pe fer

mica

Da

San

Je

Je C'a

Je

persuade, qu'elle ne persuade ordinaires ment qu'en touchant, qu'elle ne touche que par des choses & des idées palpables, & que, par toutes ces raisons, l'éloquence de l'écriture sainte est la plus parfaite de toutes, puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives & senfibles. Quiconque sera bien versé dans l'étude de l'écriture sainte, ne sera pas, après cela, beaucoup embarrassé de l'élocution. Les pensées solides & les grandes vérités dont il sera plein, entraîneront après elles des expressions qui y répondent, & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur.

EMPLOIS.

La simplicité des mœurs est un spectacle attendrissant, quand elle est jointe au sacrifice des emplois à l'oubli de l'intérêt; ainsi, elle annoblit la retraite du maréchal de Catinat: les yeux se mouillent en le voyant dans un état au-dessous de la res

he

es,

ice

de

ri-

ont

n-

ins

ıs,

0-

les

nt

ıt,

les

cle

a-

t;

é-

en la médiocrité, dédaigner les bienfaits & les décorations de la cour, ne se plaindre de personne, ne rappeller ni ses droits, ni ses services, & suppléer, par des retranchemens, à la fortune que la fierté de son cœur ne lui permettoit pas d'appeller.

ÉNIGME.

Dans un poste éminent où mon devoir m'expose A ce que la nature a de plus inconstant, Sans relâche occupé d'un travail important, Je suis dù bien public le mobile & la cause; Je préside au destin des plus vastes cités; C'est leur plus cher trésor qu'en mon sein l'on dépose.

Peuples, dans vos calamités, C'est mon vol que vous consultés: Malheur à vous si je repose (1).

Autre.

Pour le moins aussi véridique,
Que notre fameux satyrique,
Je nomme un chat un chat, & Lise une laidron.
En vain Phryné me consulte sans cesse;
Je rougirois de sa soiblesse,

⁽¹⁾ Le moulin à vent.

Si Phryné rougissoit; mais non. Je lui dis, aussi pâle qu'elle: Non, Phryné, vous n'êtes point belle. Pour dernier trait de mon pinceau, Je suis peintre, toile & tableau (1).

Autre.

Quoique je sois un mets dont personne ne tâte; On a besoin de moi dans certains repas,

Tous les ans on m'y fert en pâte; On fait bien que j'y suis, mais je n'y parois pas, On me cherche, on me trouve, & souvent avec peine,

Un seul alors de tous rend la recherche vaine, Prend un titre pompeux, mais si fragile, hélas! Qu'à peine a-t-il le temps d'en goûter les appas (2).

Autre.

Lecteur, je ne suis point cachée:

Je suis un attribut du genre masculin,

Quoique je sois du sexe séminin;

Aux semmes rarement l'on me voit attachée.

Je sais l'homme, & pourtant c'est l'homme qui

me sait.

Souvent je fais envie à la folle jeunesse,

De

⁽¹⁾ Miroir.

⁽²⁾ La fève des rois.

Qui dans un âge mûr & m'outrage & me blesse. Pour me récompenser de mon rare bienfait, Souvent l'âge me fait passer de crise en crise:

Je suis de diverses couleurs.

De noire que j'étois je deviens toute grise,

Et le soldat me sait bon gré de mes faveurs.

Ah! j'en dis trop; tu vas me reconnoître.

Tout homme fait ne m'aime pas, Tant je lui cause d'embarras. Lecteur, c'est ton avis peut-être (1).

Autre.

Je suis un brillant assemblage,
De quatre objets fort dissérens:
De la guerre l'un est l'image;
L'autre présente aux regardans
Une herbe propre au pâturage;
Le troisseme offre du pavé,
Le quatrieme une partie
Dont on ne peut être privé
Sans perdre en même temps la vie (2).

Autre.

Des mysteres sacrés interprête sameux, Membre d'un corps très-redoutable,

ate;

pas.

vec

le,

las!

(2).

qui

Qui

⁽¹⁾ La barbe.

⁽²⁾ Quatorze d'as.

Je goûtois autrefois un destin glorieux. Le temps, qui change tout par un sort déplorable, En conservant mon nom, m'a tout défiguré.

Un habit modeste, une tresse,
Usurperent l'honneur d'un nom si révéré.
Passe encore, mais par quelle ivresse,
Par quel bisarre rour d'imagination,
Petits & grands, toute une nation,
S'accordent-ils pour mieux me méconnoître?

A transformer mon état & mon être, En meuble malhonnête, & de mince valeur, Orné de diverses couleurs,

Moins rond qu'ovale, & plus ou moins solide, Est-ce une main sans malice, ou perside,

Qui mit en œuvre un pareil instrument, Pour me déshonorer & faire mon tourment (1)?

J

CI

Je

Je

E

Co Je

C

Pa

Autre.

Lecteur, ma figure est ovale:

J'ai des freres sans nombre, & je n'ai point de sœurs;

On voit en moi deux brillantes couleurs. Pour ne te rien cacher, ma forme est inégale, Presque rond par un bout, par l'autre plus aigu; Je sers au grand, au bourgeois, au vulgaire.

⁽¹⁾ Bourdaloue, nom d'un jésuite fameux, ganse de chapeau & vase nocturne.

Juge par-là si je sais nécessaire,
Et si je dois être connu.
Ce n'est pas tout, car je suis l'origine
D'un très-grand nombre d'animaux;
De plus, j'ai produit les gemeaux,
Connus par l'union divine,
Qu'on vit toujours régner entr'eux.
Je suis un mers désicieux,
Sur-tout dans la convalescence;
Chacun vante mon excellence.
Trouve-moi, lecteur, si tu peux (1).

Autre.

Je suis en liberté, sans sortir de prison;
Je suis au désespoir, sans quitter l'espérance,
Quoique dans le péril je suis en assurance;
Je parois à l'armée, & suis en garnison,
J'ai part, sans lâcheté, même à la trahison,
Je sers à la richesse autant qu'à la sousserance,
Je préside à la rime autant qu'à la raison;
Et dernière en faveur, je suis séconde en France.
Comme il n'est rien de grand & de rare sans moi,
Je suis & dans la cour, & dans l'esprit du roi;
C'est avec moi qu'il rit, qu'il s'entretient, qu'il
s'ouvre:

l'assite à son coucher, j'assite à son réveil;

,

?

de

u;

e de

⁽¹⁾ Un œuf.

Il me souffre à Versailles, à Saint-Germain, au Louvre,

Mais me laisse à la porte en entrant au conseil. Je suis premiere en rang, & derniere à la cour; J'en vaux deux au trictrac, & suis bonne à la prime; Je suis très-innocente, & toujours dans le crime; J'accompagne l'amour, & termine le jour. Je sers à la peinture, à la prose, à la rime; Je cours avec le cerf, & vole avec l'autour: On me voit en crédit, sans me voir en estime, Toujours sans passions, on me voit en amour. Au milieu de Paris, je me trouve ensermée, Sans quitter un moment ni le roi, ni l'armée, En robe je préside, & j'entre au parlement: J'ai, dans tous les arrêts, une double seance; Je suis toujours présente à la moindre ordonnance, Et ne me suis jamais trouvée en jugement (1),

ENNEMIS,

fi A

tr

de

de

fe

tei

êtr de

C'est un grand don de savoir se faire des amis, mais il est peut-être plus utile de posséder l'art de ne se point faire d'ennemis, Le grand danger d'avoir des ennemis, c'est que d'un désaut, ils sont un vice; d'une

⁽¹⁾ La lettre p.

au

il.

ır;

ie;

e;

ne.

ce,

ire

de

nis.

eft

ine

faute, un crime; d'un acte, une habitude; d'un soupçon, une certitude; d'une seule faute, plusieurs; d'un seul désaut, tous ceux qui peuvent y avoir quelque rapport; ils étendent, grossissent, multiplient. (Essai de morale de l'abbé Trublet.)

ENNU 1.

Espèce de déplaisir qu'on ne sauroit définir; ce n'est ni chagrin, ni tristesse; c'est un malaise, un dégoût auquel on ne peut s'accoutumer. Il vient ordinairement du défaut d'occupation dont l'ame a besoin comme le corps; c'est ce qui nous pousse aux affaires rumultueuses, ce qui agite sur-tout les grands, les conquérans, &c. Mais si quelque chose étoit capable de détromper les hommes du bonheur prétendu des grandeurs humaines, & les convaincre de leur vain appareil contre l'ennui, ce seroit ces trois mots de madame de Maintenon: Je n'y peux plus tenir, je voudrois être morte. (Encycl. art. de M. le chevalier de Jaucourt.)

On ne s'ennuye jamais davantage qu'avec les personnes auxquelles on ne peut pas dire qu'on s'ennuye.

ENTHOUSIASME.

Il n'y a guere d'enthousiasme quand il y a beaucoup de lumieres : il est presque toujours le mouvement d'une ame plus passionnée qu'instruite.

ENVIE.

P

P

u

d

n

C

cl

le

q

PE

le

fo

Passion basse des ames abjectes, où elle fomente la haine cruelle, implacable, & qui ne connoît de scrupule ni de frein dans les moyens de s'assouvir.

Telle est la nature de l'envie. Des actions qui méritent louange & récompense elle en fabrique la ruine de ceux qui les ont faites; de sorte que les grands capitaines & les grands hommes courent toujours risque ou d'être blâmés & méprisés pour les mauvais succès, ou d'être enviés & soupçonnés d'une ambition dangereuse pour les bons. (Tacite, par Amelot de la Houssaye.)

ec

23

il

ue

us

lle

&

ıns

ic-

les

pi-

sil-

ies

nse

la

.* Quand nous avons quelque mérite qu'on ne sauroit se dispenser d'avouer, ils nous donnent des louanges, mais qui ne sont pas franches: ce sont des aspics cachés sous les seuilles, qui nous piquerons quand ils pourront.

L'envie qui fait paroître un mépris apparent pour les autres, cache une estime esfective. Car l'envie, dans le fond, est un sentiment qui fait honneur; elle ne se porte que vers ce qu'elle estime; elle vit par le mérite, & ne meurt qu'avec lui.

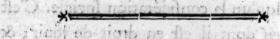
On ne doit point arracher impunément à quelqu'un la considération sociale. C'est un bien dont il est en droit de jouir, & dont on ne peut le priver sans le déshonorer. La loi même vient au secours de relui qu'on offense, & que l'injure retrancheroit, pour ainsi dire, de la société, en le privant de la consiance & de l'estime qui en sont les principaux liens. C'est cependant à quoi tend l'envie. Vous voyez les désauts à merveille, disoit Cicéron à son frere; mais c'est une iniquité mons-

trueuse dans toute espèce d'accusation, que le silence affecté & perside des bonnes choses, & cette recherche curieuse de celles qui peuvent déplaire.

EPITAPHE

De M. Piron, par lui-même.

Ami, passant qui desirez connoître
Ce que je sus. Je ne voulus rien être.
Je vécus nul, & certes je sis bien;
Car après tout, bien sou qui se propose
De rien venu, s'en retournant à rien,
D'être en passant ici bas quelque chose.



le

qu

pe

qu

fer

est

par

ESPRIT.

L'esprit est une substance sans étendue & immortelle. Ce qu'il y a d'essentiel, & qui nous est connu, c'est la faculté de penser. La vivacité est à l'esprit ce que la santé est au corps; elle le rend plus propre à tout, au bien & au mal, à jouir de la vie, & à en mal user. On dit toujours bien ce qu'on dit, quand le cœur fait parlet l'esprit : mais l'esprit est comme ces météores qui égarent souvent les voyageurs.

n,

es

les

due &

de

e la

pre

e la

ien

rler

Quant à l'esprit de détail, on joint de grandes vues; c'est une marque de beaucoup d'esprit.

On demandoit à un de mes amis ce qu'il pensoit de ceux qui, dans leurs discours, s'attachent beaucoup à la lettre, & n'ont quelquesois pas l'esprit de leur état; c'est, disoit-il, des gens de lettres, mais ce ne sont pas des gens d'esprit.

L'homme d'esprit donne des préceptes, le sage donne des exemples. Je crains un esprit trop sin, disoit le roi Stanissas, parce que d'ordinaire il est faux.

Les petits esprits sont blessés des plus

Il est aussi offençant de parler à quelqu'un avec esprit devant des sots, qu'il seroit impoli de parler à l'oreille. Le sot est également blessé de ces deux choses, parce qu'il ignore également ce qu'on dit.

com elizant elloquamo up souva (Pope.)

Le sor, en tout temps, vir fatisfait de

soi. L'homme d'esprit en est presque toujours mécontent. Mais

Des beaux esprits je hais la vanité; Les rabaiffer est œuvre méritoire; Ils ont besoin de plus d'humilité, Et c'est pour eux que j'écris cette histoire. De leurs talens quelle est l'utilité? En tirent-ils plaisir, profit ou gloire? Non, & pousquoi s'en feroient-ils accroire? J'en ai tant vu supplanter par des sots! Soit à la ville, à la cour, à l'armée, Les gens d'esprit n'ont jamais les bons lots; Les sots ont tout, même la renommée. D'en raconter le pourquoi, le comment, Ce n'est mon fait; je dirai seulement, Comme en amour, ainsi qu'en toute affaire, Les beaux esprits souvent perdent leurs soins, Tandis qu'un fot a le talent de plaire. Ne m'en étonne, & le blâme encore moins; Car, après tout, dans l'amoureux mystere, Le bien parler ne vaut pas le bien faire, &c.

Des esprits forts.

Les hommes qu'on appelle dans le monde des esprits forts, attribuent tout au hasard, mais ne peut-on pas croire, au contraire, que ce sont des esprits foibles. Voici un des plus beaux endroits de la Bruyere, & de la plus grande force contr'eux.

Me voilà donc sur la terre, dit-il, comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspenda au milieu des airs. Un nombre presqu'infini de globes de feu, d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui furpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes & immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, & qui ne diminue rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du foleil, le centre de l'univers. Je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarrassent point l'un l'autre; ils ne se choquent point. Si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir, & à rencontrer la terre, que deviendroit

;

3;

C.

ide

rd,

la terre? Tous, au contraire, sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, & si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. Economie merveilleuse du hafard! l'intelligence même pourroit-elle mieux reussir? Une seule chose me fait de la peine; ces grands corps font si précis & si constans dans leur marche, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petir animal relégué dans un coin de cette espace immense, qu'on appelle le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces aftres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans. Voilà mon scrupule. Si c'est par hafard qu'il obferve des regles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est-ce que la regle? Je vous demanderai même ce que c'est que le hafard : est-il corps? est-il esprit? est-ce un être distingué des autres, qui ait son

fo

fo

ve

211

rit

les

un

dé

lai

plu

Scie

ur est

d,

ur

re

ne

ps

r-

us

ir

le

us

n là

)-

e

e

e

n

existence particuliere, qui soit quelque part? ou plutôt n'est-ce pas une mode ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit: c'est un hasard; mais est-ce autre chose qu'une cause étrangere qui a mis en mouvement un des deux corps qui choquent plus fortement à proportion du mouvement reçu?

La force d'esprit ne consiste pas à nier tout ce qui passe notre intelligence : la force d'esprit consiste proprement à penser juste, & estimer chaque chose ce qu'elle vaut, à juger sainement de tout, à raisonner avec solidité, à découvrir, à développer, à approfondir avec fobriété, & autant qu'il est donné à l'homme, les véntés les plus abstraites, les plus obscures, les plus embarrassées: elle donne à l'homme un discernement exquis, un goût fin & délicat pour le bon & le vrai; elle le met au-dessus des opinions vraiment populaires. C'est la force d'esprit qui fait les plus belles découvertes dans les arts & les kiences: c'est elle qui garde un juste milieu, & qui évite sagement les parties extrêmes, les disputes outrées & opiniâtres. Plus un homme a de cette force d'esprit, & plus il est en garde contre l'entêtement, la prévention & la trop grande chaleur; plus il est modéré, réservé, modeste dans ses décisions: il n'y a que les petits esprits, les esprits soibles, les demi-savans qui tranchent hardiment sur tout, & qui s'obstinent dans leurs opinions; ils se rendent par-là ridicules, & souvent insupportables: ils ne s'en apperçoivent pas; la prévention les aveugle.

On peut avoir de l'esprit, de la vivacité, comme on en voit dans la jeunesse, & dans bien des personnes du monde, sans avoir ce qui s'appelle force d'esprit. Les esprits tout de seu montrent plus d'imagination que de jugement : ce sont des esprits superficiels qui esseurent, & qui n'approfondissent rien. ľ

G

i

E

I

L'esprit sin, l'esprit délicat, le bel esprit qui s'exprime d'une maniere ingénieuse, brillante, pleine de bon sens, ex-

res.

rit.

nt.

ur;

ans

ef-

ans

qui

en•

up-

; la

va-

ffe,

ans

Les

agi-

rits

010-

bel

igé-

ns,

n'est pas toujours l'esprit fort : il se trouve incapable de réflexions sérieuses, de profondes méditations, & ne sera bon qu'à s'exercer légérement sur des matieres peu importantes, à badiner sur des sujets plaisans. Cette sorte d'esprit est sujet à s'user & à s'épuiser en peu de temps : il se conserve par une vie sobre & réglée, même un peu dure; les excès d'une jeunesse intempérante, les mouvemens inquiets des passions, les assoupissemens de la mollesse l'étouffent & le font périr; il veut être nourri par l'étude, & entretenu par l'exercice d'une application modérée; l'oisiveté, ou la trop grande contention énervent également l'esprit; dans l'inaction, il languit; dans l'excessive agitation, il s'use, il se dissipe & s'évapore.

Le vrai esprit fort n'est pas celui qui rejette toute opinion populaire, mais qui s'attache aux fortes raisons qu'il y a de les rejetter.

Des esprits bornés.

L'esprit de quelques personnes est

comme une lanterne sourde qui ne sert qu'à celui qui la porte, & qui n'éclaire que son chemin.

De l'esprit des bêtes.

fe

P

p

6

re

qu

de

ay

c'e

de

de

do

Ce titre se contredit beaucoup. On verra à-peu-près la même chose à l'article intérêt, où l'on y dit que c'est l'esprit de ceux qui n'en ont point; mais cela s'entend. Quoi qu'il en foit, l'esprit & la matiere font deux. Nous n'accordons point le premier aux animaux, quoiqu'ils en ayent plusieurs signes différens, suivant les différentes especes. Nous distinguons chez eux ces signes par le mot d'instinct, comme chez nous par celui d'ame, sans comprendre ni l'un ni l'autre. En général, la matiere est passible & en repos : la volonté de notre esprit la met en mouvement, fait mouvoir le bras, &c. aussi-tôt qu'on le veut, par un contact immédiat qu'on ne comprend point. La bête paroît douée d'une volonté aussi peu marérielle, qui la fait marcher & s'arrêter, &c. quand elle

ert

ue

n

le

de

d.

re

e-

nt

é-

IX

ne

1-

la

té

it

le

ie

e

li le veut: c'est donc toujours l'instinct qui ressemble à l'esprit. On diroit que l'être universel ait répandu un esprit moteur dans toute la nature à des degrés dissérens, selon les individus. Tels êtres en ont la plus petite portion; d'autres en ont un peu plus, selon leurs dissérens genres, & beaucoup moins que l'homme: ce sont les bêtes. La soible portion qu'elles en ont reçu, ou l'instinct, s'évanouit, se dissipe quand la machine se détruit. La portion de l'homme, insiniment plus considérable, ayant toute la sorce requise, change de nature & de nom, & ne peut plus périr; c'est l'ame immortelle.

ESTIME.

Les témoignages d'estime font naître le desir de la mériter, & excitent l'émulation de l'acquérir, en faisant connoître la douceur d'en jouir.

ETAT.

Choix d'un état.

Quoique les différens états de la vie

en :

me

né son

con n'e

tall

gên

gra

par

pro

cafi

ble

une

éta

fur

jan

tie

per

doivent être établis pour le bon ordre seulement, il semble, de la saçon dont sont les choses, que les noms de sénateur, de questeur, de chevalier, d'affranchi, d'esclave sont des titres qui n'ont été inventés que pour enorgueillir les uns, & dégrader les autres. Cependant on devroit reconnoître que la race des hommes est si mêlée, que tel est grand, qui est descendu d'un esclave, & des esclaves descendent quelquesois des plus grands personnages. C'est à-peu-près la pensée de Séneque. L'honnête homme ne se dégrade jamais ni par la hauteur, ni par la bassesse.

Il y a des jeunes gens qui ne se décident pour aucun état, les uns par timidité, les autres par une tournure d'esprit philosophique. Je plaide ici la cause de votre parent, (dit M. de Caraccioli dans une de ses lettres) que son pere veut sorcer à prendre un état, & qui n'a de goût que pour la vie tranquille & privée. Si c'étoit l'amour du sibertinage ou de la paresse qui lui sît choisir ce parti, loin de vous parles eu-

nr

de

ef.

tés

ler

n-

e, un

el-

eft

n-

par

ent

les

(o-

tre

ine

rà

que

roit

qui

rler

en sa faveur, je le désapprouverois hautement; mais il est sage & laborieux, & il né s'applique qu'à des choses utiles & raisonnables. On sert la patrie avec la plume comme avec l'épée, & un bon écrivain n'est pas moins estimable qu'un bon capinine.

ÉTIQUETTE.

Ancienne idole, chaîne honteuse, & gêne accablante, marque à charge aux grands & aux sujets. Les gens d'esprit, parmi les grands, savent la supprimer à propos, sentant bien qu'en beaucoup d'occasions, bien loin de les rendre respectables, elle ne les rend qu'odieux, & met une barriere impénétrable entre tous les états.

ÉTOURDI.

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais, pendant que l'homme sensé soutient une vérité avec la circonspection d'une personne qui se trompe souvent.

ÉTUDES.

fon ent

grè

éléi

pro

pro

Car

qu'

peu

dife

gle

qui

lor

de

cier

leur

leui

que

feu!

van

To

uni

ďu

ten

On est fort partagé sur l'utilité des colleges & des écoles publiques. Le plus grand nombre pense que ce sont d'excellens établissemens qui ont contribué beaucoup au progrès des arts & des sciences, & le plus petit nombre soutient au contraire que les universités ont fait beaucoup de mal, & qu'elles gâtent le goût. Il est vrai que ce n'est pas en pâlissant sur les in-folio poudreux de logique & de scolastique que le génie se développe, que l'esprit s'étend, & que le goût se perfectionne. Du frottement desidées, dépend l'un & l'autre, selon Montagne; sans ce frottement, l'homme le plus laborieux n'est qu'un érudit, qui, n'ayant que la théorie des sciences, ne méritera jamais le nom de savant.

Les universités ont été établies dans des siecles d'ignorance. Le grand livre de la nature étoit alors ouvert, mais personne ne pouvoit encore y lire. Les colleges ont pu disposer les hommes à étudier; mais ce ol-

ind

ta-

au

lus

les

&

ce

ou-

le

id,

te-

on

me

ui,

né-

des

la

me

ont

ce

font eux qui s'y font ensuite livrés tout entiers, qui seuls ont contribué au progrès des sciences. On apprend les premiers élémens dans les colleges, & on les approfondit dans le monde. Le meilleur professeur de l'université (d'Oxford & de Cambrige, en Angleterre) ne fera jamais qu'un bon écolier; la société des savans peut seule faire un sayant. Ce qui le prouve, disent les antagonistes des universités (d'Angleterre), c'est le caractere de tous ceux qui les composent; ils ont tout à la fois, l'orgueil des demi-savans, & l'opiniâtreté de l'ignorance. Toujours entêtés des andens préjugés, toute espèce de nouveauté eur paroît autant d'hérésie; leur ton & leur air de pédanterie, qu'ils communiquent à tout ce qui les entoure, suffiroient seuls pour éloigner du commerce des savans, & pour rendre les sciences odieuses. Tous les jeunes gens, lorsqu'ils sortent des universités, sont en entrave dans le monde, d'une présomption & d'une fatuité qui les undent insupportables : farcis de grec &

fe

th

de

ce

La

211

leu

leu

for

éto

une

par

jeu

cell

mê

gén

coll

S

bon

(1

de latin, ils ont un fouverain mépris pour qui combat leurs opinions, & ne cite pas, comme eux, tous les auteurs de l'antiquité. Deux ou trois ans de travail & d'affiduité sont plus que suffisans pour apprendre les élémens de toute espèce de science; & en restant dix années dans les universités, c'est fept années entieres qu'on perd, qui seroient beaucoup mieux employées à la pratique de ces mêmes sciences. L'usage de l'université d'Edimbourg me paroît présérable; car, après deux ans d'étude, tout étudiant jouit du privilege de pouvoir librement exercer la profession à laquelle il se destine; au moyen de quoi joignant la pratique à la théorie, les étudians de l'université d'Edimbourg font des progrès béaucoup plus rapides que ne le peuvent faire ceux de l'université d'Oxford & de Cambrige, qui, avant de pratiquer, ont employé plus de dix ans à une étude théorique qui ne leur donne que des connoisfances fort incertaines.

Le Czar Pierre premier voulant police

ID

as,

té.

ité

les

en

'eft

fe-

ra-

de

éfé-

out

r li-

elle

ant

s de

grès

vent

e de

ont

héo-

noif-

olicer

ses peuples, assigna des fonds considérables pour payer des maîtres, qu'on fit venir des pays étrangers. C'étoit des étudians en théologie qui apprenoient à leurs écoliers à chanter dévotement des cantiques traduits en mauvais vers Russes, au commencement & à la fin des heures de l'école. La suppression de ces ridicules écoles rendit aux parens la liberté d'élever eux-mêmes kurs enfans, ou de les faire élever sous leurs yeux. Des officiers suédois faits prisonniers à la bataille de Pultrawa, qui toient sans fortune, & qui avoient eu une excellente éducation, s'offrirent aux parens. L'éducation qu'ils donnerent aux eunes Russes, fit mieux sentir combien elle des pédans est infructueuse, & souvent nême dangereuse, en ce qu'elle étouffe le génie plus qu'elle ne le développe. Les olleges Russes ne firent que des ignorans. Selon un auteur très-sensé & rempli de onnes vues (1), les études doivent com-

⁽¹⁾ Réflex. crit. & patr. 1778.

mencer par l'histoire & la géographie, ensuite un peu de géométrie, pour rendre l'esprit juste, la logique, la physique, puis les langues mortes, & sinir par la langue françoise, & l'étude de l'éloquence.

L'étude de l'histoire doit commencer par l'histoire facrée, ensuire celle de sa nation & des autres, & finir par l'histoire ancienne.

Par ce moyen, les jeunes gens n'étant pas rebutés en commençant par l'étude des langues mortes, & par le pédantisme des maîtres, prendront d'eux-mêmes le goût de l'étude, comme une récréation qui les rendra propres à remplir tous les états de la vie, & particuliérement celui qu'ils voudront choisir.

Une connoissance nécessaire en général, & particuliérement aux hommes d'une naissance supérieure, est celle des mathématiques, du moins jusqu'à un certain degré. Cette science développe le génie, donne à l'esprit de la justesse, & le rend conséquent; elle est en un mot la base de

tous

d

CI

ti

ge

do

no

m

de

qu

fac

M.

tous les arts qui ont avec elle une relation intime.

e .

re

iis

ue

er

fa

re

nt

es

es

ût

es

de

u-

ıl,

ne

né-

in

ie,

nd de

us

L'étude du dessin doit succéder à celle-ci. Sans cet exercice, toutes les productions de l'art sont en pure perte. Les plus célebres ouvrages de nos peintres, de nos sculpteurs anciens & modernes, nos recueils, fruits de tant de siecles, deviennent indifférens à qui manque de goût, que l'on ne peut ni acquérir, ni rendre solide sans l'exercice du dessin.

L'étude des mathématiques, & celle du dessin, conduisent infailliblement à la spéculation de l'architecture, dont il est essentiel de connoître au moins les principes généraux qui enseignent à juger de l'ordonnance de nos bâtimens, à appliquer à nos propres besoins une distribution commode, à procurer de l'agrément à nos demeures, & à discerner la convenance qui est propre à chaque genre d'édisce sacré, public ou particulier. (Discours de M, Blondel, prosesseur de directeur des arts.)

Tome I,

Experience.

Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même. (Fontenelle.)

Exterieur.

F

d

n

114

ci

aj

m di &

en Pl

la bie

la

Il y a dans le port, dans le regard, dans la démarche, une certaine autorité qui ne cede point à celle de la parole : ce caractere de grandeur qu'on apporte en naissant, ne vieillit jamais, si on ne l'a point négligé étant jeune.



a product de angolnent di desente de mente de moste de moste de conversante

os de propre a chaque genra d'alifice . Les nablic on parrantier, l'Ellison's ce

alegation of the state of the first of the



FABLES,

Quelqu'un a dit que les fables étoient plus nécessaires que l'histoire.

S

e

e

ę.

La vérité toute nue rebute la plupart des hommes. Sous l'enveloppe de la fable déguisée sous l'habit des graces, ne leur présentant que le badinage de l'enjouement & les attraits de la gaieté, elle est. mieux reçue & se fait mieux goûter. Esope nous la présente avec cette aimable simplicité qui fait son plus bel ornement; Phedre ajoute encore des graces à cette simplicité. Le pinceau du premier a plus d'invention, moins d'art & plus de vigueur; le pinceau du second a moins d'invention, plus d'art & des touches plus légeres. Lafontaine enchérit sur les agrémens qu'Esope & Phedre donnent à la vérité. Entré dans la même carriere après eux, il les a laissés bien loin derriere lui, Peintre & rival de la nature, il l'a si bien imitée qu'on la

Qij

reconnoît avec admiration dans les rableaux qu'il en fait : c'est un poëte facile qui cherche moins les expressions naïves, qu'elles ne viennent à lui; elles coulent sans effort de sa plume, & l'on diroit que ses fables en sont tombées.

FANATISME.

Le fanatisme, qui est le partage des foibles & des ignorans, n'a pas été un des moindres ressorts de ces guerres si cruelles & si opiniâtres. C'est un zele ardent, mais aveugle i il se forme & s'allume au sein de l'ignorance, s'éteint & s'anéantit à la présence de la vérité. C'est dans les siecles barbares & chez les peuples ignorans, que les ches fanatiques sont redoutables. Dans une nation éclairée, ces ches ne sont que des malades qu'on plaint, ou des imposteurs qui n'excitent que l'indignation ou le mépris. (Pluquet, dictionnaire des hérésies.)

1

q

y

Périsse à jamais l'affreuse politique Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique; Qui veut, le fer en main, convertir les mortels, Qui du sang hérétique arrose les autels, Et, suivant un saux zele ou l'intérêt pour guide, Ne sert un Dieu de paix que par des homicides. (Voltaire.)

le

s,

12

le

es

es

es

in

la

es

ue

115

ue

f.

ou les

ie;

FAT.

Un fat, disoit quelqu'un, est un animal à mettre dans une ménagerie, non pas pour sa rareté.

Si un fat paroît avoir de l'esprit, ce n'est jamais qu'à ceux qui n'en ont point. La société rit d'un fat; le sage le plaint; les sots l'admirent.

FAUTES.

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

(Saint-Réal.)

DE LA FAUSSETÉ.

On est faux en différentes manieres. Il y a des hommes qui veulent toujours paroître ce qu'ils ne sont pas; il y en a d'autres de meilleure foi qui sont nés faux,

Qiij

qui se trompent eux-mêmes, & qui ne voyent jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit & le goût saux; d'autres ont l'esprit saux & quelque droiture dans le goût. Il y en a qui n'ont rien de saux dans le goût ni dans l'esprit: ceux-ci sont très-rares, puisqu'à parler généralement, il n'y a personne qui n'ait de la sausset dans quelqu'endroit de l'esprit ou du goût.

1

8

1

1

f

n

i

é

&

n

f

FEMMES.

Oh! fille charmante de l'amour, sois attentive aux instructions de la prudence. Ainsi les charmes de ton esprit donneront encore du lustre à l'élégance de ta figure, & ta beauté semblable à la rose, retiendra toute sa douceur.

Souviens-toi que tu es la compagne raisonnable de l'homme, & non l'esclave de sa passion.

Qui est celle qui subjugue le cœur de l'homme, & qui regne souverainement dans son cœur? Regardes, la voilà qui marche avec une douceur virginale. L'innocence est dans son esprit, & la modestie sur ses joues.

ne

nt.

ût

йe

nt

t:

er

ait ef-

ois

e.

nt e,

11-

ne

ve

de

nt

Elle est habillée proprement; la douceur & l'humilité forment sa couronne.

Les sons les plus flatteurs sortent de sa langue, & le miel découle de ses levres.

La décence est dans toutes ses paroles, & la vérité dans ses réponses.

Devant ses pas marche la prudence, & la vertu est à sa droite.

Dans ses yeux brille la douceur & l'amour; mais la discrétion est assis sur son sourcil.

La langue licentieuse en sa présence est muette; le respect qu'inspire sa vertu, lui impose silence.

Heureux le mortel qui en fera son épouse, & l'enfant qui l'appellera sa mere.

Le soin de sa famille est son occupation & son étude; elle commande avec jugement & est obéie.

Sa prudente économie fait honneur à fon époux.

fagesse, & son exemple formera leurs mœurs: sa parole est pour eux une loi; son regard ordonne l'obéissance.

Elle ne s'ensile pas dans la prospérité; & dans l'adversité, elle guérit patiemment les blessures de la fortune, elle adoucit les inquiétudes de son époux par ses conseils. (Elixir de la morale indienne, chap. de la femme.)

a

(

d

f

V

C

a

3

e

nil

.* Les femmes influent beaucoup sur nos sentimens; de façon que la rencontre d'une femme ou d'une autre pour un jeune homme qui entre dans le monde, est des plus importante : de-là dépend souvent tout ce qu'il sera un jour. C'est aux semmes ordinairement qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, la bienséance dans l'esprit & dans les manieres.

Les femmes ont quelquefois porté les hommes aux actions les plus courageuses. Les Sicambres, une des tribus des Francs, commençoient à plier & à fuir dans une bataille; leurs semmes les arrêterent, & leur

la

urs

oi;

té;

ent

les

ils.

la

Cur

tre

ine

des

ent

nes

des

en-

S.

les es.

cs,

ine

21

dirent, en découvrant leur sein: frappez, lâches, frappez, & tuez-nous plutôt que de nous exposer aux opprobres de l'esclavage. Ce spectacle, & ces reproches, ranimerent le courage & la fierté des Sicambres; ils se rallient; le combat recommence; ils repoussent & désont entièrement l'ennemi, qui se croyoit déjà vainqueur. Un historien prétend que c'est depuis cette victoire, & en mémoire de la part que les semmes y avoient eue, qu'elles commencerent, & qu'elles ont continué à laisser leur gorge découverte. (Saint-Foix.)

Je craindrois qu'on ne regardât aujourd'hui comme une coquetterie, dans les femmes, ce signe de la vertu de leurs devancieres, tant notre esprit s'est corrompu.

Nos anciens chevaliers respectoient beaucoup les dames. Nos ancêtres chassoient des assemblées & des tournois ceux qui étoient accusés d'avoir mal parlé des semmes; ils en usoient ainsi non-seulement par humanité & galanterie, mais aussi par politique; ils étoient persuadés que plus les semmes

Qy

21

1

1

F

a

-0

1

P

1

C

4

P

9

8

1

seroient respectées, plus elles s'attachent à se rendre respectables; qu'un gouverneur pense cultiver notre esprit; qu'à l'égard de notre caractere, ce sont elles qui le forment dans cet âge où le plus doux des penchans nous presse de leur offrir les prémices de notre cœur; que tel qui se distingue par l'élévation de ses sentimens, n'auroit peut-être jamais eu qu'une ame commune, si le desir de leur plaire n'avoit pas éveillé son amour-propre. Ceux qui les estiment trop en général, risquent quelque chofe; ceux qui les estiment trop peu, perdent beaucoup; & si on les méprise, ce n'est souvent qu'à soi-même qu'il faut s'en prendre, & parce qu'on s'est rendu auprès d'elles encore plus méprisable.

Faux jugemens de coquetterie fur le commerce des femmes avec les hommes.

On confond ordinairement le plaisir que les femmes trouvent dans la converfation des hommes avec le défaut auquel on a donné le nom de coquetterie. Il y 36

ur

rd

le

es

ć-

ſ-

s,

ne

oit

es

ne

1,

ce

en

ès

rce

fir

r-

el

y

a cependant une grande différence entre une femme coquette & une femme aimable qui aime à fréquenter les hommes, parce qu'elle trouve, dans leur conversation, quelque chose qui l'amuse, & qui l'instruit en même temps.

Je ne suis point étonné que les semmes préserent le commerce des hommes à celui des semmes. Nous avons pour elles une attention, une envie de plaire qu'elles chercheroient en vain chez toutes les personnes de leur sexe. Je sais abstraction de tout sentiment d'amour, & je soutiens qu'indépendamment de toute passion, les hommes sont portés, par l'éducation & par leur caractere, à s'essorcer de prévenir les desirs des semmes; il est donc naturel qu'elles préserent notre commerce au leur, & qu'elles soient bien aises de fréquenter des gens attentifs à leur plaire, & contenter leurs souhaits.

Les femmes ne peuvent se plaire les unes aux autres par les mêmes qualités & les mêmes agrémens qui nous les rendent

aimables. L'amour-propre, qui a encore plus de force chez elles que chez nous, les rend rivales. Ainsi, l'esprit, la beauté, enjouement, les graces excitent l'envie réciproque. Doit-on s'étonner, après cela, qu'une femme aimable & spirituelle aime mieux le commerce des hommes que celui des femmes? & peut-on l'appeller coquette, parce qu'elle parle, qu'elle plaifante, qu'elle rit & qu'elle s'amuse avec des gens qu'elle estime, & dont elle est estimée. Il n'est pourrant rien de plus ordinaire que d'entendre appeller coquette, dans le monde, une femme qui agit simplement & conféquemment aux notions les plus claires, c'est-à-dire, qui cherche à vivre avec ceux qui l'aiment & qui l'honorent, & qu'elle fuie ceux qui la haissent.

H

.

1

f

1

f

0

P

e

e

1

U

P

n

On donne encore le nom de coquette, par un abus aussi condamnable que celui qu'on vient de blâmer, à une semme qui a une passion dans le cœur, & qui, sidelle à un amant qui l'aime, fait de sa tendresse son unique bonheur. Bien des gens qui

re

es

é.

ie

a.

ne

ui

0-

i-

ec

fle

-I

e.

n-

ns

à

0-

17.

e.,

ui

ui

le

Te.

ui

n'ont pas un certain usage du monde, ne distinguent point l'amour de la coquetterie. Chez eux une semme qui n'a qu'une inclination marche à côté de celle qui se livre à tous ses goûts, qui passe successivement d'une passion à une autre, & qui souvent les contente toutes à la sois.

Il y a autant de différence entre une femme qui cede au penchant qu'elle a pour un amant, & celle qui en écoute plusieurs, qu'il y en a entre un honnête homme & un fripon. La premiere est conduite par un amour tendre & délicat; la seconde par le libertinage: l'une est entraînée par la force d'une passion que l'esprir justifie, & que le cœur favorise; l'autre est guidée par un penchant qui la déshonore, & dont elle sent elle-même la honte. Celle qui est constante goûte les douceurs d'une véritable tendresse; celle qui passe d'une intrigue à une autre ne peut avoir qu'un plaisir malhonnête. tows usomemous

L'expérience apprend à ceux qui connoissent le caractere des femmes, qu'il en est peu qui aient assez de force & de sagesse pour n'avoir, dans leur vie, qu'une seule inclination; presque toutes sont ou indissérentes, ou inconstantes; mais il en est peu qui, aimant une sois, aient l'honnêteté de s'attacher constamment à un seul amant, & qui méprisent tout autre engagement.

F

1

P

à

r

e

n

fi

q

ta

tt

n

CC

n

P

Quelqu'unis que soient deux amans, quelque tendresse qu'ils aient l'un pour l'autre, il leur arrive, après quelques années, ce qui arrive à deux époux; l'amitié a plus de part aux soins qu'ils se rendent que l'amour, & il entre dans leur passion quelque chose qui ressemble plus à l'estime qu'à la tendresse d'amans qui commencent d'aimer. Quand le goût & le sentiment ne s'éteignent point, c'est ce qui fait la constance.

Quelques personnes louent certaines femmes, parce qu'elles n'ont jamais en aucune inclination, & les préserent à celles qui n'en ont en qu'une seule. Je ne suis point de leur avis, & je suis fortement

a-

ne

ou

en

n-

lus

a-

s,

ur

n-

tié

nt

on

1-

n-

le

ce

es

eu

es

115

n

persuadé qu'il faut beaucoup plus de sagesse & de prudence pour n'avoir qu'un seul amant dans le cours de sa vie, que pour n'en avoir aucun. Quel effort fait une femme, de ne pas rechercher ce qu'elle ne connoît pas? Doit-on la louer d'une chofe pour laquelle elle n'a aucun goût? Un homme qui n'auroit jamais bu de vin. devroit-il être loué parce qu'il ne seroit point ivrogne? Il faut donner des éloges à celui qui, connoissant le goût exquis de cette liqueur, en boit avec beaucoup de retenue. On doit, par la même raison, estimer une semme qui, ayant éprouvé les plaisirs que l'amour prodigue dans les conimencemens d'une passion, reste cependant fidelle à son amant, & résulte au penchant qu'a naturellement son sexe pour l'inconftance. Il n'est rien de si commun que de trouver des femmes qui n'ont point aimé; mais il n'est rien de si rare que d'en rencontrer de constantes. La raison du grand nombre des premieres, c'est qu'il ne faur, pour faire une femme indifférente, que

de la nonchalance, ou de la vanité; & pour en rendre une fidelle, il faut de la grandeur d'ame & de la probité. Il est donc ridicule de donner à une semme qui n'a qu'une inclination, le nom odieux de coquette.

Après avoir montré l'injustice qu'on fait à beaucoup de femmes qui n'ont aucun penchant à la coquetterie, nous parlerons de celles qui sont véritablement coquettes. Nous mettrons dans la premiere classe, les femmes qui veulent être véritablement aimées, & qui, contentes d'avoir plusieurs adorateurs, ne s'engagent jamais; elles ressemblent à ces dangereuses syrenes dont le chant mélodieux étoit un piege pour ceux qui osoient l'écouter. Les coquettes sont aussi dangereuses dans la société que ces monstres l'étoient à ceux qui naviguoient sur les mers où elles faisoient leur demeure. Une coquette emploie tous ses attraits pour faire votre conquête, & dès qu'elle en est fûre, elle se montre telle qu'elle est. La fierté prend la place de la

1

C

P

d

C

p

m

qu

les

fai

me

les

&

la

nc ľa

0-

it

ın

ns

es.

les

ent

ırs

les

mt

ur

tes

ue vi-

eur fes

dès lle

la

politesse, la dissimulation celle de la sincérité; on sent enfin qu'on s'est laissé tromper à des apparences flatteuses : si l'on veut alors se piquer de constance, il faut se réfoudre à essuyer les caprices, & non pas les sentimens du cœur, d'un maître ingrat & hautain.

Une femme légere est un oiseau qu'on ne tient que par l'aîle. Au premier instant il vous échappe, & ne vous laisse dans la main qu'une plume, ou rien. (Séneque.)

Les femmes qui composent la seconde classe des coquettes, sont encore plus méprisables. Le défaut des premieres vient d'un déréglement d'esprit; ceux des secondes, de la corruption du cœur : les premieres se font hair, les secondes se font mépriser. (Crit. du siecle, par M. d'Argens.)

Les femmes les plus heureuses sont celles qui en fréquentent le moins; ce sont aussi les plus aimables; elles corrigent nos défauts, & elles s'en donnent mutuellement. Les hommes ne s'aiment point, &

les femmes se détestent.

L'amant de sa femme n'est sûrement pas l'amant d'une sotte.

1

1

1

P

1

fe

n

e

la

8

fe

ď

'n

m

be

ur

or

11

do

Une maîtresse & un amant s'aiment passionnément malgré tous leurs défauts: une femme & un mari, avec tout le mérite qu'on peut avoir, se souffrent.

Il est permis à une femme parfaire de se plaindre de l'inconstance de son amant.

François Ier. fut le premier qui introduisit les femmes à sa cour. Une cour sans femmes, disoit-il, est une année sans printemps, un printemps sans roses.

L'amenité du caractere, le savoir, l'élocution facile, rendent la conversation agréable & utile, que les semmes même recherchent, quand on est doué de cette sensibilité sans laquelle on n'apprécie qu'imparfaitement ce qu'elles ont d'aimable. En esset, leur ton, leurs manieres, leur esprit même, a je ne sais quel charme que l'esprit seul ne peut juger; c'est à l'ame à l'indiquer, à le sentir, & celui qui est privé de ce sens intérieur, juge insidele de leur mérite, est comdamné au malheur d'être injuste envers elles. ent

ent

ts:

né-

de

nt.

ro-

ans

in-

10-

ion

me

tte im-

En

rit

ef-

in-

ivé eur

tre

Que les femmes sont à plaindre, disoit quelquesois Ninon Lenclos! leur propre sexe est leur ennemi le plus cruel. Un mari les tyrannise, un amant les méprise, & souvent les déshonore. Observées de toutes parts, contrariées sans cesse, toujours dans la crainte & dans la gêne, sans appui, sans secours, elles ont mille adorateurs, & n'ont pas un seul ami: faut-il s'étonner si elles ont de l'humeur, des caprices & de la dissimulation.

Ninon disoit encore que la beauté sans grace est un ameçon sans appât, & qu'une semme sensée ne doit jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, & de mari sans l'aveu de sa raison.

La sévérité des femmes est un ajustement & un fard qu'elles ajoutent à leur beauté : c'est un attrait sin & délicat, & une douceur déguisée.

Dans un nouveau dialogue des morts, on introduit Manon Lescot, qui apprend à la femme de Martial comment une semme doit se comporter avec son mari.

l'E

jol

ne

bo

le

fau

&

tai

con

fes

bel

dia

bie

qu'

dev

pin

éto

c'ef

dor

dan

Lif

Que la tendresse d'un homme ne trouve ni trop d'obstacles, ni trop peu; que l'objet de ses seux soit pour lui plein de complaisance & d'amour; que sa parure soit au goût de celui qui l'aime; que la douceur regle ses discours, au lieu de l'aigre pruderie: ensin, qu'abile dans l'art de toucher un cœur, une semme ne rougisse pas d'être coquette pour son mari.

Joignez à cela ce que nous avons déjà dit à l'article de l'amour, que la complaifance, l'égalité d'humeur, & la propreté, sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais.

Parmi les Chinois un mari a droit de répudier sa femme; les cas sont au nombre de sept; les voici;

Être stérile, Être peu soumise, Tomber dans l'adultere, Avoir quelque maladie sâcheuse, Parler trop, Voler, Être jalouse. Ce septieme cas paroîtra aux femmes de l'Europe bien injuste & bien tyrannique.

ve

et

i-

au

ur

u-

er

re

éjà

ai-

té,

ux

de

ore

.* On a remarqué que la plupart des jolies femmes, par une fatalité dont on ne devroit pas naturellement trouver de bonnes raisons, ne sont pas heureuses dans le mariage. N'y auroit-il jamais de leur faute? ne sont elles jamais vaines, légeres & souvent coquettes, quelquesois haumines? &c. L'Espagnol qui a traduit & commenté Commines, raconte qu'un de ses amis lui disoit plaisamment que ces belles & vertueuses femmes étoient des diables, & qu'à force d'être femmes de bien, elles étoient insupportables, parce qu'il leur sembloit que tout le reste leur devoit être permis. C'est le portrait d'Agrippine, dont la vertu & la mauvaise humeur étoient au même degré.

A entendre Lise, vous croiriez que c'est une jeune semme que son mari abandonne, & qu'il entretient des filles, pendant qu'il la laisse manquer de tout; mais Lise est âgée; son mari n'a personne, &

ne la laisse manquer de rien : cependant Lise soupire & gémit nuit & jour.

h

8

le

ne

po

To

Et 1

C'es

P

Après avoir parlé sérieusement des femmes, prenons le ton plaisant, & voyons ce que quelques gens en ont dit pour s'amuser.

Léonard de Utino, moine Jacobin, qui a fleuri au quinzieme siecle, remarque que les confessions des femmes sont ordinairement manchottes en trois cas; qu'elles ne confessent jamais ou rarement le luxe & la vanité des habits, croyant que cela est dû à leur sexe; le péché de luxure ou de volonté ou d'esset, par honte ou par accoutumance; & le démesuré babil qui n'est pourtant pas sans péché mortel ou véniel, dont il faut rendre compte devant Dieu, même des paroles oissves.

On vendoit, il y a des années, chez un graveur, dans la rue S. Jacques, deux estampes qui représentoient, l'une, une belle seule dans son jardin, qui s'amuse avec son perroquet, avec ce titre au bas, l'oiseau à bonnes fortunes; & l'autre un ıt

es

& it

ui

ue

i-

es

xe ela

ou

par

ui

ou

nez

ux

ine

use

as,

un

homme qui porte sa femme sur ses épaules, & qui ploye sous le fardeau, avec ce titre, le paquet incommode. Ces estampes donnerent matiere de faire les vers suivans pour mettre au bas:

Pour la premiere.

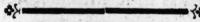
Toujours le beau plumage & le joli caquet
Ont fait fortune chez les belles;
Et souvent il ne faut pour briller auprès d'elles,
Qu'un mérite de perroquet.

(Sardelet.)

Pour la seconde.

Une femme est un embarras; C'est une vérité qui passe pour constante. Cet homme si chargé n'en disconviendroit pas: Plus elle est jeune, & plus elle est pesante.

(Focci,)



CHANSON.

La femme est comme la mer; Elle s'appaise, elle gronde; C'est l'inconstance de l'onde; C'est du doux, c'est de l'amer: Le marin charmante, Elégante, Engageante,
Caressante,
Obligeante;

Elle fait votre amusement.

Le foir turbulente,
Chagrinante,
Fatigante,
Pétulante,
Défolante;

Elle fait votre tourment.

Dans ses goûts elle est extrême.

(L'isse des foux, comédie de M. Anseaume.)

0

n

0

P

fi

N

le

ve

en

FABLE.

Mes furies vieillissent, dit Pluton au messager des dieux, le service les a usées. N'en pourrois-je pas avoir de toutes fraîches? Vas donc Mercure, voles jusqu'au monde supérieur, & tu m'y chetcheras trois semmes propres au ministere. Mercure part.

Peu de temps après, Junon dit à sa suivante: il me faudroit, Iris, trois filles parfaitement séveres & chastes; crois-tu pouvoir les trouver chez les mortels? Mais parfaitement parfaitement chastes; m'entends-tu? Je veux faire honte à Cythérée, qui se vante d'avoir soumis, sans exception, tout le beau sexe. Vas donc, & cherche où tu pourras les rencontrer. Iris part. Quel est le coin de la terre qui ne sut pas visité par la bonne Iris? Peine perdue; elle revient seule. Quoi! toute seule, s'écria Junon? Est-il possible! O chasteté! ô vertu!

Déesse, dit Iris, j'aurois bien pu vous amener trois filles qui, toutes les trois, ont été parfaitement sévères & chastes, qui n'ont jamais souri à aucun homme, qui ont étoussé, dans leur cœur, jusqu'à la plus petite étincelle de l'amour, mais hélas! je suis arrivée trop tard.

Trop tard, dit Junon! comment cela? Mercure venoit, dans l'instant, de les enlever pour Pluton.

Pour Pluton? Trois filles qui sont la vertu même! Et qu'est-ce que Pluton veut en faire?

Des furies,

e.)

au ées.

ites uf-

er-

ere.

fa

illes

-tu 1ais

nent

(Fable de M. Lessing, trad. de l'allemand Tome I, R par M. d'Autelmy, professeur à l'école royale militaire.)

* Il faut se donner de garde d'offenser une semme à sa toilette, non plus qu'au sortir d'une compagnie où elle s'est trouvé flatrée.

Nous ignorons de qui sont les vers suivans; c'est de quelqu'un vraisemblablement qui aimoit à rire.

Qui cinquante ans aura vécu, Et jeune femme épousera, S'il est galeux, se grattera Avec les ongles d'un cocu.

La plupart des femmes consultent continuellement les médecins. n fo

de

Ir

VO

U

de

on vie

pol

Irene se transporte, à grands frais, en Epidaure, voit Esculape dans son temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse & recrue de satigue, & le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de saire; elle dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dînes

le

er

u

vé

11-

e-

on-

en

le,

ord

de

lui

elle

foir

nei

peu : elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle devient pesante, & quel remede; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, & il ajoute qu'elle fasse diete. Ma vue s'affoiblit, dit Irene; prenez des lunettes, dit Esculape : je m'affoiblis moimême, continue-t-elle; je ne suis ni si forte, ni si saine que j'ai été; c'est dit le dieu, que vous vieillissez: mais quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court Irene, c'est de mourir, comme ont fait votre mere & votre ayeule.

Quel est le sort des femmes du monde? Une gaieté folle étourdit leur jeunesse; des cartes amusent leur âge avancé: elles ont été jeunes sans vrais amans; elles deviennent vieilles sans amis: elles ont brûlé pour un fat, & n'ont attrapé qu'un sot;

Rij

ridicules pendant leur vie, elles sont oubliées à leur mort. (Pensées de Pope.)

Du ton des femmes du monde.

Du froid jargon des mines,

De mots à double sens, & d'illusions sines,

Se faire un style singulier;

Avoir l'art de concilier

Une soule d'amans, qui, trompés l'un par l'autre,

Vous engagent leur cœur, sans engager le vôtre,

Ne soussirir qu'aucun d'eux vous quitte le premier;

D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre,

Arriver en pestant contre quelqu'importun,

Faire sur sa parure une légere excuse,

Commencer vingt propos, & n'en sinir aucun;

Où l'on périt d'ennui, jurer que l'on s'amuse,

Resuser de l'esprie à toutes les beautés,

User tout, épuiser trente sociétés;

En un mot, être solle & se croire jolie,

l'

m

hu

lie

fer

ho

&

àla

des

%

Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie (1).

Il saut devenir sage une fois dans la vie. J'ai vécu dissipé; le tourbillon m'ennuie,

⁽¹⁾ Nous avons répété ici cette piece déjà insérée dans le recueil de 1777: mais, comme nous l'avons dit dans l'avant-propos, cela est très-sare.

Et nos femmes du jour n'ont plus d'attraits pour mol.
Tour-à-tour de bonne & de mauvaile foi,
J'ai su rendre des soins, adorer des caprices,
Payer des plaisirs faux par de vrais sacrifices;
Mais le frivole esprit d'intrigues, de sadeurs,
Les enjouemens subits, les petites noirceurs,
Dont le tableau mouvant chaque jour se répete,
Ces éternels propos d'honnêtetés, de mœurs,
Avec les procédés de la franche coquette;
Tout cet éclat d'emprunt, ces charmes de toilette

M'ont affadi, m'ont excédé, &c.

٠,

r;

.

1),

ans

(Les après-soupers de la société, 1782.)

Triste situation d'une femme en qui l'envie de plaire survit à la perte des agrémens; elle a lieu d'en être d'autant plus humiliée, qu'elle n'a plus de quoi humilier personne.

Les libertins déchirent la réputation des femmes, & ne peuvent s'en détacher : les honnêtes gens, au contraire, les respectent & les fuient.

Une femme raisonnable croit s'associer à la réputation de son amant; elle lui veut des vertus pour lui sacrisser la sienne.

Une femme vient à bout de l'homme le plus farouche, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.

Le savoir, dans les semmes, n'est jamais indissérent; il sert à les saire estimer, ou à les rendre ridicules & insupportables. Une semme qui ne sait que peu de choses, vaut souvent moins qu'une semme qui ne sait rien.

d

p

je

C

la

00

La plus utile & honorable science à une mere de famille, dit Montagne, c'est la science du ménage. J'en connois quelqu'une avare; de ménageres, fort peu. C'est sa maîtresse qualité, & qu'on doit chercher avant toute autre, comme le seul douaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas; je requiers d'une semme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. Je l'en mets au propre, lui laissant, par monabsence, tout gouvernement en mains. Je vois avec dépit, en plusieurs ménages, monsieur revenir maussade & tout mar-

miteux du travail des affaires environ midi, que madame est encore après à se coësser & attiser en son cabinet. C'est à faire aux reines, encore ne sais-je. Il est ridicule & injuste que l'oissveté de nos semmes soit entretenue de notre sueur & travail. Si le mari sournit de matiere, nature même veut qu'elles sournissent de sorme.

M. de Fontenelle, dans ses dialogues, fait dire à la reine Elisabeth d'Angleterre, d'après sa propre conduite, que rien n'est peut-être plus amusant que de faire toujours des projets pour se marier, mais qu'il faut, dans bien des cas, se garder de conclure.

- * Milady aime le monde, la société; mais elle entend mal ses intérêts: elle s'est avisé de porter des odeurs; tout le monde la suit.
- .* De toutes les odeurs, le musc est la pire : aussi, dépuis que le goût est devenu plus délicat, l'a-t-on banni, même des cabinets, où on l'avoit relégué. La meilleure odeur est de ne sentir rien du tout : il n'est

ti

l'a

l'a

8

de

ex

ac

po

ve

m

8

pe

qu

ra

ru

fi

les

On

Ы

ha

YO

vr

pas naturel à l'homme de sentir la bergamote, le musc ou l'ambre; ces odeurs ne sont bonnes que pour un moment; à la longue, elles entêtent, ou du moins elles deviennent sades; celle qui les portent ne les sent plus.

Un auteur qui a passé pour poli (1), disoit que les semmes devoient plus à nos adulations qu'à leur mérite. On sent tout ce qu'on peut dire contre ce mot trop général; & ce qu'il y a ici de désavantageux à quelques semmes, ne servira qu'à faire briller davantage les plus aimables.

Femme facheuse.

La femme fâcheuse ne peut se comprendre par celui qui ne la connoît pas. Il ignore tout ce que produit un esprit gauche, mal adroit, plein de travers: géoliere & tyran de sa maison, elle en fait une prison où elle prétend captiver mari, enfans & gens. En repoussant le cœur con-

⁽¹⁾ Saint-Evremont.

l'adorer. L'orgueil effréné la domine & l'aveugle, croyant toujours avoir raison, & que les autres ont les torts, trouvant des inconvéniens à tout, & jamais aucun expédient, pas même celui d'être plus adroire & plus heureuse. Quelle charge pour tous ceux qui l'entourent, qui peuvent l'abandonner! Elle n'a point d'amis; mais quel malheur pour un cœur tendre & sensible qui y seroit attaché! Il n'en peut faire une heureuse & l'être lui-même: que sa vie est amere! La douceur de la raison ne peut rien contre l'humeur, ni la rudesse contre la rage.

t

K

e

e

Si la femme fâcheuse pouvoit changer, si elle pouvoit réstéchir sur elle-même & les autres, pour se rendre plus heureuse, on lui diroit : soyez douce, honnête, assable, égale, complaisante & agréable; souhaitez ensin de plaire; un jour luira pour vous & les autres, un nouveau ciel s'ouvrira, & vous serez heureuse : essayez de cette recette; & si vos jours ne sont pas

plus doux, ce n'est qu'alors que vous aurez droit de vous plaindre.

FERMETÉ.

La fermeté qui naît de la patience & de la douceur, est toujours la plus sûre par son principe, & la plus utile par ses succès.

(Eloge de M. de Fleuri.)

.

1

1

1

C

F

1

ſ

1

FÊTES.

On a reconnu, dans presque tous les états de l'Europe, la nécessité de retrancher le trop grand nombre de sêtes. Voici les motifs que contient le préambule de l'édit rendu à Venise à la fin de l'année 1772, concernant la suppression de vingtsept sêtes, dont le sénat avoit demandé la ratification au pape actuel. Une longue expérience appuyée par des informations légales, par le sentiment uniforme des personnes les plus distinguées, & par les décisions des docteurs en droit canon, que nous avons consultés à ce sujer, n'a que trop convaincu le sénat qu'à mesure qu'on a augmenté, avec le temps, le nombre des

k

r

S.

es

1-

ci

le ée

t-

dé

ae

ns

es

es

ue

ue

on

es

fêtes, le peuple, livré à une oissveté dangereuse, a profané de plus en plus le culte extérieur de la religion. Le repos auquel ces jours ont été consacrés dans des vues pieuses, paroît, au grand scandale de tous les vrais chrétiens, & au détriment de l'état, ne servir qu'à nourrir la fainéantise du peuple, à entretenir des usages & des vices pernicieux, & à détourner le peuple de l'exercice de ses travaux, qui sont d'autant plus conformes aux desseins de la divinité, qu'ils concourent davantage au bien de la société. Outre les abus spirituels qui résultent de la profanation des sêtes, leur trop grand nombre est d'ailleurs si pernicieux à l'agriculture, aux arts & au commerce, que la richesse de la nation en est sensiblement diminuée. L'état vénitien sent ce mal encore plus vivement depuis que des souverains, non moins éclairés que pieux, ont diminué dans les pays voisins le nombre des fêtes, ce qui a mis leurs sujets en état de donner plus de temps à la culture des arts & à celle de leur territoire, & de fournir par-là les produirs de leurs terres & de leurs manufactures en plus grande quantité, & à un prix moindre que nous, ce qui procure aux familles plus d'aifance & de richesse. Il est donc évident que c'est pour l'état une nécessité indispensable d'opérer à cet égard un changement prompt & essicace. A ces causes, après avoir pris l'avis des personnes expérimentées, nous avons choisi le plan formé par le pape Benoît XIV, de glorieuse mémoire, &c.

8

d

d

0

ľ

u

n

Lorsque Constantin établit qu'on chomeroit le dimanche, il sit cette ordonnance pour les villes, & non pas pour les peuples de la campagne, parce qu'il sentoit que dans les villes étoient, il est vrai, les travaux utiles, mais dans les campagnes les travaux nécessaires. (Montesquieu, esprit des loix.)

Les fêtes somptueuses que les grands donnent au peuple, sans y résléchir, & dont le souvenir ne dure pas plus que le temps employé à les voir, sont des dépenses au moins inutiles, mais même à charge, étant prises au fond sur les impôts qu'il paye. (Annales de l'impératrice Marie-Thérese, p. 124.)

FINESSE.

Cette finesse d'esprit, qui n'est que ruse & fausseté, est un mauvais moyen pour acquérir de la réputation, & pour s'enrichir. Les gens éclairés nous voyent bientôt, & ne sont pas dupes. « Si tu me trompes » une fois, dit un proverbe turc fort sensé, » tant pis pour toi; si tu me trompes deux » fois, tant pis pour moi. » Mais tout le monde n'est pas éclairé: on trouve des dupes, & l'on en prosite: mais se servir de ses lumieres pour tromper ceux qui en ont moins, c'est plus qu'une bassesse: c'est l'avantage, quand on est armé, de dépouiller un homme de bonne-soi & sans armes.

S

it

Is

K

e

28

FLATTERIE.

L'intéret & la fausseté sont les pere & mere de la flatterie.

FORTUNE.

Il arrive fort souvent que les grands avancent des gens qui ne leur plaisent point, & d'autres qui ne leur font point d'honneur; ils le savent quelquesois. Souvent c'est sur des mauvais mémoires, & dans tous les deux cas, ils se laissent aller à la sollicitation & à l'importunité. Les gens de mérite n'ont pas assez de vivacité sur l'intérêt; ils manquent souvent d'inclination, d'application & de hardiesse, au lieu que ceux qui n'ont aucun talent estimable, manquent rarement d'être importuns & effrontés. C'est souvent un avantage à un homme d'être insensible à la honte, & de ne pas connoître qu'on se joue de lui. J'en connois à qui cette heureuse insensibilité a fair faire leur fortune. Un homme qui a du jugement se paye de raison; & s'il voit qu'on lui en donne une frivole, il la prend pour un refus. Peut-être a-t-il trop d'orgueil pour s'abaisser à se rendre un suppliant importun; mais celui qui n'a pas

P

C

1

d

C

c fo

d

Is

,

1-

ıt

is la

15

ır

1-

u

e,

&

ın

de

n

té

ui

'il

la

op

m

as

assez d'esprit pour lâcher prise, ou pour comprendre ce qu'on veut lui dire, qui ne sent point les resus, qui n'a pas honte de mandier & de satiguer les gens en place, qui a un front d'airain, & une impertinence opiniâtre, se met en beau chemin pour saire réussir ses prétentions. S'il ne peut point persuader les grands, il est capable d'épuiser leur patience; il recueille le fruit des talens dont il est entiérement dépourvu. A force d'en manquer, on le méprise, & on l'avance : un peu de sens & de modestie auroit tout gâté; il n'auroit point déplu, & on l'auroit oublié. (Rést. crit. hist. polit. sur Tacite.)

Voilà quelle est la force de la recommandation, non-seulement sans raison, mais même contre la raison. Tel est l'esset de l'assiduité dépourvue d'esprit. Il y a des contradictions étranges dans le naturel & dans l'éducation des hommes: les uns sont capables d'affronter la mort sous quelque forme qu'elle se présente, & ne sauroient dire deux mots à un secrétaire d'état sans

il

P

e

fi

ê

p

le

&

E

he

pa

8

0

de

trembler, ce qui ne déconcerteroit point le moindre laquais : d'autres peuvent haranguer dans une grande assemblée, & sont réduits à se taire dans une compagnie de femmes, théatre avantageux à un petitmaître ignorant, pour y étaler les charmes de son éloquence. Quelques-uns ont des talens, & ne savent pas les employer; d'autres ont de la capacité, & manquent d'application; d'autres se nuisent à eux-mêmes par un excès d'application qui n'est pas conduite par le jugement. Plusieurs ont de l'habileté, de l'esprit & de l'activité, qu'ils peuvent employer pour servir un ami, sans pouvoir en tirer aucun usage pour eux-mêmes. On trouve dans quelques-uns des talens merveilleux rendus inutiles par des passions qui les dominent; en d'autres un courage & un esprit supérieurs obscurcis par une modestie d'enfant. Il y en a un plus grand nombre encore en qui l'on ne découvre aucune bonne qualité naturelle ou acquise, qui s'avancent souvent plus que tous les autres. Ainsi,

nt

1-

& ie

t-

es

es

u-

p-

es

as

nt

,

n

ge l-

15

;

t.

e

1.

9

dans l'assemblage divers des choses humaines, la fortune semble déployer son caprice à l'envie de la nature. Quand on a beaucoup d'esprit, & que rien n'est sacré, il est aisé de réussir auprès des princes.

(Voyage de Cyrus.)

Un esprit médiocre & mesuré vaut mieux pour saire sortune auprès d'un prince, qu'un esprit sublime : car, comme toute supériorité leur est odieuse, & qu'ils veulent être les premiers en tout, ils n'aimeront; ni par conséquent n'avanceront jamais un homme dont l'esprit leur paroîtra avoir plus d'étendue & de pénétration que le leur. Devant les grands cache ton habileté & ta prudence : c'est ce qu'a dit le Saint-Esprit. (Tacité, par Amelot.)

Les princes louent plus volontiers un homme médiocre qu'un grand personnage, parce qu'en louant l'un, ils font grace, & qu'en louant l'autre, ils font justice. Or les grands veulent qu'on leur soit obligé de tout. (Idem.)

Il y a des pays où il suffit d'être homme,

d'avoir des talens & de belles qualités pour pouvoir s'avancer. Dans d'autres, il faut que le hasard concoure aussi à l'avancement. Sans naissance, on a bien de la peine à percer la foule.

1

1

fi

f

ſ

1

ti

n

P

d

d

C

I

Il en est de la fortune comme de l'eau qui est dans un bassin : quelque bien cimenté qu'il soit, elle décroît lorsqu'elle ne croît plus.

Le poète Gombault, calviniste du siecle passé, sit l'épigramme suivante sur le mérite propre à faire fortune.

Il est agissant, il est prompt;
Il n'est touché d'aucun affront;
Il est doux même à ses contraires;
S'il n'est dévot, il le paroît;
Il suit la cour, il la connoît;
Sans doute il sera ses affaires.

Lorsque les Italiens parlent d'un homme propre à faire fortune, ils demandent, entr'autres qualités, qu'il soit un pauco di matto (qu'il tienne un peu du sou). Il n'y a point en effet de qualité plus nécessaire, pour parvenir que ces

deux-ci : d'avoir un grain de folie, & de n'être pas trop honnête homme.

out

ceine

eau

ci-

lle

cle

né-

m

e-

oit

eu té

es

Je trouve, disoit Montagne, l'effort bien difficile à la souffrance des maux; mais au contentement d'une médiocre mesure de fortune & suite de la grandeur, j'y trouve sort peu d'affaire.

M. de Fontenelle (vie de M. Saurin) dit qu'il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voies de la fortune, qui sied si bien & est si nuisible.

Celui qui entre dans le chemin de la fortune, s'il ne veut point reculer, doit se mettre, comme elle, un bandeau sur les yeux.

La fortune est un être léger & inconftant, sur lequel il faut peu compter. Je ne suis pas assez sou, disoit Bussy Rabutin, pour me tourmenter sur les contrariétés de la fortune. Quand un honnête homme a fait tout ce qu'il a pu pour s'avancer, il doit se mettre au dessus des mauvais succès.

Connoissez la fortune inconstante & légere; La perside se plast aux plus cruels revers: On la voit abuser le sage, le vulgaire, Jouer insolemment tout ce soible univers.

> Aujourd'hui c'est sur ma tête Qu'elle répand ses faveurs: Dès demain elle s'apprête A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle sur moi sa bisarre inconstance, Mon cœur lui saura gré du bien qu'elle me fait; Veut-elle en d'autres mains marquer sa bienveillance,

Je lui remets ses dons sans chagrin, sans regret:

Plein d'une vertu plus sorte,

J'épouse la pauvreté,

Si pour dot elle m'apporte

L'honneur & la probité.

(Philos. de Sans-Souci.)

oj ______

Butler, célebre auteur anglois, étoit doux, timide, modeste & peu courtisan. Avec ces ridicules qualités, on fait rarement fortune.

M. de Malfilâtre est moit, il y a peu d'années, malheureux & inconnu, n'ayant ni l'impudence qui se rend l'organe des mensonges, ni la bassesse qui dévore les outrages: n'étant né qu'avec de la mo-

destie & du talent, ses maîtres l'ont laisse languir & périr dans l'obscurité, tandis qu'ils prônoient, qu'ils soudoyoient, qu'ils couronnoient des hommes hardis & avanrageux, & très-ordinaires. Il n'a jamais recu d'eux aucune espèce de secours. Ces exemples ne sont pas si rares qu'on le croiroit bien J'ai connu d'autres infortunés qui ont été les victimes de la même dureté.... Ce n'est pas l'inconduite qui réduit-là. Il suffit de ne pas se trouver les heureuses dispositions qu'on trouve souvent dans les hommes les plus bornés, qui élevent aux grades distingués dans certains services; il suffit de laisser entrevoir quelquefois des oreilles délicates, un front sensible, une ame fiere sans insolence, pour être réformé sans éclat. Cependant ce font, je l'ajoute, les gens sensibles, ceux qui ont de l'honneur, qu'on devroit s'acquérir, & ce sont ceux qu'on perd sans regret. (Linguet, annales, no. XXXIII.)

:

en-

:

oit

n.

e-

us

nt

es

es

)-

Ma médiocrité, une fortune bornée, mais qui me suffisoir, dépendoit d'un hou-

nt

bi

ri

qu

d'

eu

da

les

pe

ta

ho

ca

pa

tre

ob

pla

de

ad

on

ve

dé

VC

OU

nête homme, mais d'une délicatesse si grande, si difficile. Pendant un nombre d'années, que de prudence, de discrétion. de soins, il m'a fallu employer, qu'heureusement mon attachement rendoit légers! Combien de fois me replier sur moi-même, retenir des mouvemens trop affectueux, de peur de mal faire, mais trop naturel! & ne pouvant y entendre mal, j'ai pu souvent être en prise : le reste de ma jeunesse s'est ainsi passé; &, devenu fur l'âge, ma petite fortune s'est éclipsée, sans savoir pourquoi, ni comment la faveur a cessée; déchiré par mon attachement même, qui me paroissoit blessé, & pendant un temps qui m'a semblé si long, le cœur s'est ulcéré; mourant, n'y pouvant plus résister, je me suis éloigné, peutêtre à tort, peut-être encore trop tôt, pour ceux qui ne connoissent pas la sensibilité, Je suis resté, sans aucune faute réelle, sans état & sans appui. J'avois eu de l'éducation; on m'avoit appris à être sobre, modeste, tempéré, prévenant, utile aux autres, &

fi

re

n,

u-

é-

ur

op

qc

1,

de

ıu

e,

a-

e-

&

3,

1-

t-

ır

é.

15

1;

, & nullement à charge à personne. Après avoir bien servi les autres, cela ne m'a servi de rien, qu'à mériter l'envie, la jalousie. Quelques-uns en ont abusé pour me faire tort; d'autres n'en ont pas fait de cas. Je n'ai eu que des malheurs. Qu'est-ce que la vie?

Il y a des fortunes sans doute à faire dans le monde. Si on se maintient dans les bonnes graces d'un protecteur, on peut s'assurer un sort fort doux, riant, éclatant même; mais ces protecteurs sont des hommes, c'est-à-dire, l'inconstance & le caprice même, le jouet perpétuel de mille passions, qui, comme autant de verres trompeurs, ne leur présentent jamais les objets sous leur véritable point de vue. Vous plaisez aujourd'hui; on ne sauroit se passer de vous; votre esprit a des charmes qu'on admire; vos talens sont du premier ordre; on vous réitere les assurances d'une bienveillance à toute épreuve. Demain vous déplairez; on vous tournera le dos, on vous brusquera; tout ce que vous direz ou ferez sera pris en mauvaise part. Ce

n'est quelquesois qu'une bourasque, mais souvent aussi c'est un orage qui coule à sond la nacelle de votre fortune. Eh! qui l'a excitée? Rien; vous ne valez pas moins aujourd'hui qu'hier, mais votre regne est sini, vous n'êtes plus à la mode; votre mérite est terni, vos services sont essacés, & il ne reste d'autre parti que la retraite, si vous voulez vous soustraire aux mortissications qu'on vous prépare. Dans le monde, comme à la guerre, un grand talent, c'est de savoir faire retraite à propos. (Philosophe chrétien de Formey, tom, 2, p. 94.)

FABLE,

L'ANE ET LE CHEVAL.

Un baudet marchant lentement,
Sout esquiver heureusement
Les dangers d'un mauvais passage,
Où l'on risquoit, même en été,
D'être bien & duement crotté,
Pour ne rien dire davantage.
S'il n'eût point eu la vanité
De se croire un sin personnage,

Tou

I

Hab

ais

à

ui

ins

eft

né-

és,

te,

rti-

le

ta-

pos.

, 2,

Tou

Tout n'en auroit que mieux été. A peine fut-il hors d'affaire, Ou'un cheval qui venoit derriere Au galop, sans regarder où Son ardeur générense & fiere L'emportoit, alla, jusqu'au cou, S'embourber dans la fondriere. Hola! hé! vous n'êtes qu'un fou, De trancher ici de l'Alfane Et du Bayard, lui cria l'ane. Mon bel ami, vous suivez trop L'aveugle instinct qui vous excite: A quoi bon aller le galop? Pour moi je ne vais jamais vîte. Et je ne m'en trouve pas mal. Je le vois, répond le cheval, Et des succès tels que les vôtres, Prouvent affez, maître Martin, Qu'on peut valoir bien moins qu'un autre Et faire bien mieux son chemin.

Autre.

LE MOUTON ET LE DOGUE.

Moufland, gros dogue d'Angleterre, Et Robin, mouton de Berry, Habitoient en commun le château d'une terre, Tome I. D'un bourgeois raisonnable asyle favori.

Fidele historien, je ne dois point vous taire

Le destin qu'éprouvoient dans ce lieu solitaire

Deux animaux si différens

De figure, d'esprit, de mœurs, de caractere: On caressoit le dogue austere,

Et le mouton trouvoit les gens indifférents. Avoit-on en passant quelque caresse à faire,

C'étoit Mouflard que l'on flattoit; Quelque morceau friand aux convives restoit,

Sire Moustard en profitoit:

De lui plaire chacun s'étoit fait une affaire.

De Robin pas un mot... Il s'en plaignit, dit-on, Aussi sot en cela que peut l'être un mouton. Eh quoi! tu ne vois pas d'où provient ce désordre,

tr

8

do

Un

Lui dit quelqu'un? Pauvre animal!

Messieurs les dogues savent mordre,

Et les moutons, mon cher, ne sont jamais de mal.

C'est une erreur, un crime, une injustice extrême

J'en conviens; mais en vain la sagesse s'en plaint.

Comme on ne songe qu'à soi-même, On fait peu pour ceux que l'on aime, Et beaucoup pour ceux que l'on craint.

FOURBE.

Ce n'est que pour un temps que prospere le sourbe? Son esprit tortueux, sallacieux & courbe, Toujours obscurément le conduit à son but. Le prestige sint dès son premier début:

De sa duplicité les ressorts se découvrent:

Le charme disparoît; tous les yeux ensin s'ouvrent.

Qu'il rampe obscurément en horreur chez les siens,

Parmi le dérnier rang des derniers citoyens!

Que ce serpent couvert d'ordure & de poussiere,

Croupisse dans la fange & craigne la lumiere!

(Philos. de Sans-Souci.)

FRANCHISE

n,

re,

nal.

ne

int.

rbe?

Il n'y a rien tel pour s'empêcher d'être trompé que d'être excessivement méchant & fourbe. Les gens de bien sont ceux qui donnent le plus facilement dans le paneau.

Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pieges de l'artifice.
Un éœur franc ne sauroit soupçonner en autrui
La fourberie & la malice
Qu'il ne sent point en lus.



GAZETTE.

Le mot de gazette vient de Venise; où l'on imprimoit sur de petites seuilles les nouvelles publiques, & qu'on payoit pour les lire una gazeta, petite piece de monnoie. Voilà l'origine de notre gazette & de son nom.

GÉNÉRATION.

1

t

q

0

ho

pre

l'e

do

tor

Le mulet qui tient également de l'ane & du cheval, prouve que l'un & l'autre animal contribue à la génération; autrement si le mâle seul fournissoit de matiere, & la femelle de forme & de nourriture, comme certains philosophes le prétendent, de l'ane & d'une jument il ne viendroit toujours qu'un ane, & non un animal mi-partie de l'un & de l'autre, qui est une tierce espece.

GÉNÉROSITÉ.

La générosité est une vertu qui fair le bonheur de l'ame sensible qui peut la fatisfaire. La générosité employée contre les regles de la prudence, manque de conduite, & devient une dissipation qui est un vice de l'esprit & une véritable soiblesse.

e;

les

oit

de

tte

ne

tre

re-

e,

oit,

nal

ine

le

la

.* Qui n'oblige qu'en vue de la reconnoissance, n'est pas généreux. Les ingrats sont une espece de gens qu'on est encore trop heureux de faire. Il y a des personnes qui obligent si généreusement, que c'est une reconnoissance que d'accepter leurs offres.

GENTE TO STATE

Un grand génie déplacé ne paroît qu'un homme ordinaire.

GÉOMÉTRIE.

La géométrie, de toutes les sciences profanes, est celle qui sarisfait davantage l'esprit humain; elle n'admet point les doutes, l'incertitude: tout y est constant, tout y est démontré.

La géométrie & l'algèbre sur-tout sont S iij la clef de toutes les recherches que l'on peut faire sur la grandeur.

Il est toujours utile de penser juste, dit M. de Fontenelle (Préface de l'histoire de l'académie), même sur des sujets inutiles. Quand les nombres & les lignes ne conduiroient absolument à rien, ce seroient toujours les seules connoissances certaines qui ayent été accordées à nos lumieres naturelles, & elles serviroient à donner plus sûrement à notre raison la premiere habitude & le premier pli du vrai; elles nous apprendroient à opérer sur les vérités, à en prendre le fil souvent très-délié & presqu'imperceptible, à la suivre aussi loin qu'elle peut s'étendre; enfin elles nous rendroient le vrai si familier, que nous pourrions, en d'autres rencontres, le reconnoître au premier coup d'œil, & presque par instinct.

1

ć

in

1

L'esprit géométrique, dit-il encore au même endroit, n'est pas si attaché à la géométrie, qu'il n'en puisse être tiré & transporté à d'autres connoissances. Un

on

dit

de

les.

11-

ent

nes

res

ner

ere

les

és.

&

ussi lles

jue , le

8

au la

& Un

ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui regnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourroient bien avoir leur premiere source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, & qui, en quelque façon, se communique de proche en proche à ceux même qui ne connoissent pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout son siecle; & celui à qui on pourroit le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner, étoit un excellent géomètre (1).

GLOIRE.

De s'ensier de toute action utile & innocente, selon Montagne, c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire &

⁽¹⁾ Descartes.

rare : ils la veulent mettre pour le prix qu'elle leur coûte.

Le maréchal de Luxembourg, au comble de la gloire, & au moment de la mort, s'écrie, en expirant, qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de victoires devant le juge des hommes & des rois, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres, pour l'amour de l'Être suprême. Quelle leçon sur la bienfaisance, sur l'humanité! (Vie du maréchal de Luxembourg, par M. Désormeaux, 1764.)

d

le

d

la

fu

ei

da

âg

la

re

do

c'e

ce

l'a

de

ODE.

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré: Il est temps de jouir du repos assuré Où l'âge nous convie.

Fuyons donc ces grandeurs, qu'insensés nous suivons;

Et, sans penser plus loin, jouissons de la vie, Tandis que nous l'avons.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars, Pour mourir tout envie au milieu des hasards Où la gloire te mene? Cette mort qui promet un si digne loyer, N'est toujours que la mort qu'avec moins de peine L'on trouve en son soyer.

ix

la la oit nt

on

ic

11-

é:

ous

e,

(Racan, au comte de Bussy.)

GOUT

Quest-ce que le goût? Peut-être n'est-il dans le général que l'ordre le plus simple, le plus naturel des choses, & dans les détails, que l'expression la plus noble & la plus convenable. La justesse d'esprit ne suffit pas pour avoir du goût; il faut encore une ame sensible & délicate.

Le goût ne varie point, & est indépendant des lieux, des temps, des pays & des âges, parce qu'il n'a pour sondement que la vérité. C'est une idée du vrai, bien reconnu & bien senti sur chaque chose dont on juge. Ainsi avoir le goût bon, c'est estimer ou critiquer par sentiment, & par un jugement implicite de l'esprit, ce que la raison estime ou critique, après l'avoir examiné. Dès que cette idée s'écarte de la précision, le goût devient désectueux,

de façon que tous ceux qui saisssent parfaitement le vrai, doivent l'appercevoir de la même maniere, parce que la perfection est vue, & que, considérée dans un tout, elle n'a point différentes faces.

Il y a une vérité souveraine, & cela posé, il saut nécessairement que, lorsque cette vérité est consultée, elle éclaire également la raison dont l'essence est la même dans tous les hommes, & il n'y a aucune dissérence sur cela entre les gens de goût, Chinois, Européens, ou les premiers hommes; c'est-à-dire, entre l'ame d'un Chinois, d'un Européen, &c. Dans les contrariétés donc où sont les hommes sur la qualification des objets, il n'y a autre chose à conclure, sinon que les uns jugent bien, & les autres mal.

2

1

1

C

8

al

n: V

fo

di

Plus il y a de vérité dans un objet, plus les gens de goût en sont contens. Voir précisément & vrai, en sentir conséquemment l'impression, c'est avoir du goût; en juger par ses dispositions personnelles, par les sentimens d'autrui, par les prévenr-

ir

r-

ns

la

le

re

la

a

ns

es

re

c.

es

s,

ue

us

oir

n-

t;

s,

n-

tions populaires, c'est n'en avoir point, ou l'avoir mauvais. Tout se doit décider en faveur de la vérité; ce qui se fait dans un instant sans discussions ni méditations prosondes, quand on a du goût, sinon on n'a point d'aptitude pour avoir du goût.

Tous les vrais modeles de goût font dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. Le beau de fantaisse, sujet au caprice, à l'autorité, n'est plus que ce qui plaît à ceux qui nous guident, c'est-à-dire, aux artistes, aux grands, aux riches. Ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité; ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter, cherchent de nouveaux moyens de dépenfe. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûtenx; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux. Ce que le bon

S vj

goût approuve une fois, est toujours bien; il est rarement à la mode; en revanche il n'est jamais ridicule, & dans la modeste simplicité, il tire de la convenance des choses, des regles inaltérables & sûres qui restent quand les modes ne sont plus.

(Epître de J. J. Rousseau.)

1

&

9

8

61

X

fer

fe

acc

un

Pr

.* Le goût en architecture, en dessin, &c. gît dans les proportions. En toutes choses, il n'y a point de goût, s'il n'est fondé en raison.

GRACES.

Dans la femme de qualité, l'habillement, la marche, le geste & le ton, tout est formé par les graces; mais la nature ne les a point faites : ce ne sont point de ces graces qui sont partie nécessaire de la sigure, que l'on a sans y penser, qui nous suivent par-tout, qui sont en nous, qui sont nous-mêmes; ce sont des graces de hasard, d'après coup, que la vanité des parens a commencées, que l'exemple & le commerce des autres semmes ont avan-

cées, & qu'une étude de vanité a finies.

(Marivaux.)

GRANDS.

5

)

1

it

2

2

is

ú

e

es.

-

* Il y a des grands qui méritent tous nos hommages: grands par l'esprit, par le cœur, par les talens utiles à la société, tout notre attachement, tous nos respects leur sont dus. Tout ce qu'on a pu dire contre les grands, & qu'on trouve partout, comme on le verra encore ici, n'a pu être dit qu'en général sur ceux qui se disent & se croyent grands sans l'être, & ne sert qu'à faire briller davantage ceux qui le sont véritablement.

L'homme véritablement grand est bon; & ne se méconnoît point, ni ses semblables. La maniere dont le pape Benoît XIV parloit à un inférieur en faute, doit servir d'exemple : c'est un homme qui ne se méconnoît point, qui ne s'en fait point accroire dans la grandeur, & qui parle à un autre homme. Le pape Benoît XIV, Prosper Lambertini, étoit archevêque de

Boulogne, lorsqu'un curé de son diocèle se rendit coupable d'une faute extrême. ment grave : celui-ci craignant, au milieu de sa honte, de se présenter à son supérieur, Lambertini le prévint. Je dois à Dieu feul, lui dit-il, la grace de ne point prévariquer : je viens pleuter avec vous, & non vous gronder. Le scandale que vous avez causé, ne peut se réparer qu'en quittant votre paroisse. Le bénéfice que je vous offre, vaut au moins votre cure.... Allez, ne péchez plus; embrassez-moi comme un pere qui verse des larmes sur un fils qui lui sera toujours cher. Vous viendrez me voir de temps en temps, afin qu'un ministre des autels soit tonjours honoré. (Vie du pape Benoît XIV.)

)

F

1

t

1

8

d

C

Ь

CI

d

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, & qui demandent plusieurs sortes d'hommages. Il y a des grandeurs réelles & personnelles, & des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité; mais ce n'est qu'un respect extérieur: on doit de l'estime & un respect

le

e-

eu

é-

à

nt

s,

ue

en

je

oi

ur

us

in

irs

&

n-

I-

n.

es

et

a

de sentiment au mérite. Quand de concert la fortune & la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, & qui exige une double soumission; mais il ne saut pas que le brillant de la grandeur éblouisse & vous jette dans l'illusion.

Il y a des ames basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, & voir ce qu'il est, quand il est déponillé. Il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité. Ce n'est ni la puissance ni les richesses qui distinguent les hommes. La supériorité réelle & véritable entr'eux, c'est le mérite.

Les gens d'un talent supérieur s'avilissent, s'ils voyent les grands par vanité, & leur font leur cour par intérêt; ils se dégradent eux-mêmes, s'ils souffrent leurs caprices ou leur mépris. La reconnoissance basse de la statterie déshonore également celui qui l'exige, & celui qui ne rougit pas de l'avoir.

A un homme d'honneur, ses propres

fentimens doivent suffire: il doit trouver bien au dessous de lui ceux qui cherchent à s'approcher des grands, pour en faire parade, & s'acquérir l'estime des autres hommes; à quoi ils sont souvent trompés, perdant souvent par cette conduite l'honneur & l'estime qu'ils ont soumis & rendu dépendant.

1

a

il

e

p

q

p

V

lil

fe

ri

pl

ve

Le titre d'honnête homme & d'homme honnête est bien au dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes, on est dépendant. Il faut faire sa cour aux ministres; mais il faut la faire avec dignité. Ce sont vos services qui doivent parler pour vous, & non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite qui s'attachent aux ministres, les honorent; les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au dessus de vous, par-là vous er

nt

re

es

s, 1-

lu

e

le

n

X

C

ıt

5

rt

25

e

S

e

S

vous accoutumez au respect & à la politesse. Avec ses égaux, on se néglige : l'esprit s'assoupit.

De loin les favoris de la fortune vous en imposent. L'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable: approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour! Pour se désabuser de la grandeur, il faut les voir de près; vous cesserez aussité de la desirer ou de la craindre. (Œuvres de la marquise de Lambert.)

La fausse grandeur est farouche & inaccessible: comme elle sent son soible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer, & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire; elle se laisse toucher & manier, & ne perd rien à être vue de près. Plus on la connoît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, & revient sans essort

dans son naturel; elle s'abandonne, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, de les faire valoir; elle rit, joue & badine, mais avec dignité: on l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue. Son caractere est noble & facile, inspire le respect & la consiance, & fait que les princes qui sont ainsi, nous paroissent grands & très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. (Labruyere.)

1

li

ri

it

P

de

CC

qı

pe

to

8

qu

m

ď

cla

Il faut que les grands soient extrêmement retenus sur la raillerie: elle flatte lorsqu'elle est modérée, parce qu'elle donne les moyens d'entrer dans la familiarité, mais une raillerie piquante leur est bien moins permise qu'au dernier particulier, parce qu'ils sont les seuls qui blessent toujours mortellement. Encore moins doivent-ils faire à leur inférieur une insulte marquée; ils sont établis pour pardonner, pour punir, jamais pour insulter.

Lorsqu'ils insultent leurs insérieurs, ils les traitent plus cruellement que ne traitent

fe

ou-

les

ie,

out

ue.

ire

lue

ent

ire

e.)

ne-

tte

ine

é,

en

er,

u-

oi-

le

er,

ils

nt

leurs sujets, le Turc ou le Moscovite. Quand ces derniers insultent, ils humilient, & ne déshonorent point; mais pour eux, ils humilient & déshonorent.

Ils devroient être charmés de s'attacher des gens à qui l'honneur est plus cher que la vie, & n'est pas moins un motif de sidé-lité que de courage.

On peut se souvenir des malheurs arrivés aux princes pour avoir insulté leurs inférieurs, des vengeances de Chercas, de l'eunuque Narsès, & du comte Julien; enfin, de la duchesse de Montpensier, qui, outrée contre Henri III, qui avoit révélé quelqu'un de ses défauts secrets, le troubla pendant toute sa vie. (Esprit des loix, tom. 1 er.)

Les grands aiment ceux qui les amusent & les flattent, & sont moins de cas de ceux qui leur sont utiles, qui en obtiennent moins de faveurs, & souvent ils les payent d'ingratitude.

Le docteur Swift partit avec le lord Berclay pour l'Irlande, en qualité de chape-

d

V

ń

16

ê

e

11

to

V

P

Ae

T

pe

er

m

er

ve

pa

no

Q

gu

lain & de son secrétaire intime; mais il ne sut pas plutôt arrivé, qu'il se vit réduit à la simple qualité de chapelain. Swist se vengea de sa destitution par une satyre mordante, intitulée la découverte: elle sit sur le lord ce que fait très-souvent sur les grands la crainte du ridicule; elle le rendit généreux, & il donna à Swist une cure en Irlande. S'il n'eût pas paru capable de se venger, on n'eût rien fait pour lui.

Si vous avez offensé un grand seigneur, il pourra vous le pardonner; mais si c'est lui qui vous a offensé, jamais il ne vous pardonnera, à moins qu'il ne soit véritablement grand par lui-même. Soyez sûr d'être banni pour toujours de sa présence, ce qui me fait souvenir de ces petits vers au sujet d'une belle fort orgueilleuse.

Si j'avois offensé Nina,

Je pourrois appaiser la belle;

Mais c'est Nina qui m'offensa:

Pour moi sa haine est éternelle.

Les grands sont esclaves, même sur le trône. Saint Bernard décrit bien leur esil

iit fe

re fit

es

lit

re de

ır.

eft

us

aûr

e,

le

1-

clavage, en disant au pape Eugène: pensezvous n'être point esclave, parce que vous ne l'êtes pas d'un seul homme, mais de tous les hommes? En quel temps, en quel lieu êtes-vous libre? dites-le-moi; où êtes-vous en sûreté? Où êtes-vous maître de vousmême? Le bruit, le tumulte vous suit partout; vous portez par-tout le joug dont vous êtes chargé. (Pensées ingénieuses des PP. de l'église.)

Saint Augustin fait faire de belles réflexions à ces deux officiers de la cour de Théodose, qui, étant à Treves avec l'empereur, s'allerent un jour promener aux environs de la ville, & qui, dans leur promenade, lirent la vie de Saint Antoine en une maison champêtre, où ils la trouverent par hasard. Dites-moi, je vous prie, dit l'un à l'autre, à quoi prétendons-nous parvenir par toutes ces peines que nous nous donnons? Que cherchons-nous? Quelle sin nous proposons-nous dans l'exercice de nos charges? Pouvons-nous espérer quelque chose de plus à la cour que d'ob-

qu'y a-t-il de plus fragile, de plus dangereux que la faveur même du Prince? Par combien de périls arrive-t-on à un plus grand péril? &, de plus, quand est-ce que nous y arriverons? au lieu que si je veux être ami de Dieu, je le suis de ce moment.

(Idem.)

r

d

d

ľ

n

ta

f

11

ta

Pade

01

m

01

gi fa

pe

P

L'obscurité dans laquelle Locke vivoit en Angleterre, ne le cacha que pour peu de temps. Le chevalier Ashley le connut, l'estima, & n'eut pas la fatuité d'être son protecteur, mais le desir le plus ardent de devenir son ami. Les grands peuvent, par leurs bienfaits, acheter les hommes ordinaires; mais c'est par la confiance, l'estime & les égards qu'ils acquierent ceux qui ont un vrai mérite. Locke eût refufé d'être le protégé du chevalier Ashley; le chevalier fut son ami, & Locke reçut de lui, sans répugnance, une pension qui ne lui fut offerte & donnée que pour le rendre plus indépendant : motif noble que les grands n'ont qu'autant qu'ils sont par leurs

vertus supérieurs à leur naissance & à leur rang.

8

ge-

Par

lus

lue

ux

nt.

2.)

oit

eu

it,

on

de

ar

i-

ne

ui

re

a-

i,

ui

re

es

rs

Le prince de Gonzaque, duc de Nevers. dit un jour une chose obligeante au sire de Maroles, abbé de Villeloin, au sujet d'un évêché prétendu vacant, & qui ne l'étoit pas. Voilà, dit cet abbé dans ses mémoires, tous les bienfaits & les avantages que j'ai reçu de ce grand prince, & des services que mon pere avoit rendu à sa maison en douze années qu'il y a été. Il ne lui en est pas demeuré davantage: tant il est vrai que les récompenses, les richesses & grandeurs mondaines ne sont pas toujours les récompenses du courage, de la valeur & de la fidélité. On nous a oublié, comme nous avons oublié nousmême nos propres intérêts; & tant plus on a de retenue & de modestie chez les grands, & plus on s'y trouve négligé. Il faut donc quelque sorte de hardiesse, avec peu de pudeur, & beaucoup de dissimulation & d'importunité pour y réussir : c'est pourquoi, m'en étant apperçu de bonne

heure, par un exemple domestique, je m'en suis retiré sans regret.

1

to

p

C

d

fé

d'

de

cu

le

q

le

m

m

fu

fai

La plupart des grands sont des enfans qu'il faut amuser. Ce n'est pas l'honnête homme malheureux que les grands protegent le plus volontiers; c'est l'homme qui les amuse. Qu'un grand seigneur, qui paroît vous honorer de sa protection, vous reconnoisse capable de lui rendre des services, de satisfaire son intérêt particulier, il tâchera de vous attacher à lui : si vous acceptez ses offres, peut-être en serez-vous la dupe : refusez-les, il tiendra des discours défavantageux sur votre compte. Un grand seigneur est ordinairement un homme qui a des ancêtres, des dettes & des pensions: s'il peut, avec cela, cacher son oisiveté par un air empressé & par un feint attachement pour ceux qui lui rendent service, il se croit le plus heureux de tous les hommes.

Les grands & les princes sur-tout, sont rout de seu pour ceux qui les amusent, ou qui leur sont perpétuellement utiles, & deviennent deviennent tout de glace quand ils n'ont plus d'intérêt à se les attacher.

Les grands croient qu'il importe à leur dignité d'être suivis par une foule de courtisans. Le trouble & l'inquiétude qu'ils voient sur leurs visages, les flattent au fond de l'ame : ils se disent avec complaisance : c'est de moi que dépend le sort de tous ces gens-là : ils se gardent bien d'expédier promptement leurs affaires : leur cour en seroit moins nombreuse; les gens d'esprit n'y font pas ordinairement un long séjour, & ils sont réduits à ne voir autour d'eux, en plus grande partie, que des dupes ou des miférables. Ainsi, les particuliers se plaignent souvent des grands qui les trompent, & les grands des particuliers qui les abandonnent.

Les grands perdent à ne point accueillir le talent, ou le mérite négligé. Il est timide, circonspect, & s'effarouche aisément. Ce n'est que la médiocrité & la suffisance qui volent au-devant des bienfaits. (Fréron.)

Tome I.

11

2

r

X

t

u

2

t

Un riche, un grand n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité. (Idem.)

Pour appaiser la soif & la faim, il n'est pas nécessaire de se morfondre à la porte des grands, d'essuyer leurs regards dédaigneux ou leur politesse outrageante.

(Séneque.)

0

p

V

n

que da

qt

pa

for

me

évi n'a

vis

des

ditie

On

de l

dans

choi

port

Les

que l

Quel cruel air d'insulte les grands prennent sur leur inférieur, & les riches sur le pauvre qui a le malheur de leur déplaire.

Voyez dans Lucien le traité sur ceux qui entrent au service des grands. Il décrit admirablement bien & très-naturellement les incommodités qu'on y souffre.

Les grands sont des espèces de despotes pour ceux qui vivent auprès d'eux. Soumis à leur pouvoir arbitraire, on est abattu sous le poids des chaînes. Les facultés de l'esprit se trouvent presque toujours anéanties: ils condamnent, ils raillent, ils éteignent jusques aux moindres lueurs de quelques soibles étincelles d'esprit. Il semble

e

ft

e

-

)

1-

ır

e.

ui

d-

nt

tes

nis

tu

de

nei-

elble

défendu de jouir de sa propre existence, & de la moindre apparence d'un bonheur particulier: ils ne paroissent songer qu'à vous dégrader. Il faudroit être plus ou moins qu'un homme. Que de vertu, ou que de baffesse est nécessaire pour vivre dans leur dépendance! Il n'y en a que trop qui dédaignent la vertu, qui ne les garantit pas d'une puissance capricieuse, & qui n'est souvent qu'un motif de l'irriter, & d'augmenter leur supplice. Mais on doit sur-tout éviter de montrer des connoissances qui n'attireroient que des désagrémens vis-àvis d'une supériorité qui ne permet pas des égaux en rien dans un état subordonné, & qui ne vous laisse subsister qu'à la condition expresse d'un renoncement total. On est donc obligé de sacrifier les dons de l'ame au foutien d'un corps qui végete dans l'avilissement. Ses appétits sont la seule chose qu'on ose satisfaire : on s'y livre proportionnément à ce que ce trifte droit coûte. Les grands ne veulent-ils donc auprès d'eux que des brutes, qui vivent à leur maniere,

T ij

& qui négligent la décence, ainsi que les autres vertus? Ne perdent-ils rien à se conduire ainsi? Combien d'occasions ou un honnête homme, avec quelqu'intelligence, pouvoit leur être utile! (De la décence, par M. Charpentier, 1 vol. in-12, 1767.)

Avec les grands il faut louer, mentir; se taire, rire & pleurer à tout propos; il faut savoir ne rien dire de ce qui leur importe, & ne leur parler que de ce qui les amuse; il faut leur vanter ceux qu'ils prifent, dénigrer ceux qu'ils n'aiment pas, quoique les premiers soient des lâches, & les derniers de fort honnêtes gens. En un mot, il faut, avec eux, faire le plongeon, le saltinbanque, & sur-tout ne décelet aucune vertu; car un homme vertueux ne passe que pour un sot qui n'entend ni les affaires, ni l'intrigue, ni la plaisanterie.

-organile de Tormes.)

1

j

ľ

I

q

q

le

P

L

te

. Phocion, fage Athénien, disoit que, pour détruire les préventions, il faut quel quefois pousser la condescendance jusqu'à

paroître les adopter; que, pour miner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriser d'autres. (Entretiens de Phocion.)

les

fe

ou

lli-

la

2,

ir;

il

m-

les

ri-

as,

&

un

n,

ler

ux

ni

ie.

:)

e,

el.

14

Les hommages rampans des petits reçus avec dédain, les supplications ardentes des malheureux à peine écoutées; voilà le nectar & l'ambrosse des dieux de la terre. Quels dieux, & quels festins! Cette pensée doit s'écrire dans le cœur de tout homme qui pense. En voici une admirable qui vaut elle seule toutes les pensées les plus brillantes que l'esprit humain a pu produire jusqu'ici.

Que d'ouvrages merveilleux l'ambition, l'orgueil & le génie n'ont-ils pas produits! La moindre ame humaine peut faire quelque chose d'infiniment plus excellent; & quoi? Accorder un soupir à un malheureux.

Qu'il est difficile de se maintenir dans les bonnes graces des grands!

Pour les gagner dix ans à peine ont pu suffire, Les perdre est l'effet d'un coup-d'œil, &c.

Les rois & les grands, dit l'illustre auteur des maximes, font des hommes comme

h

Pd

ta

n

d

ta

d

f

P

6

1

n

des pieces de monnoie; ils les font valoir ce qu'ils veulent, & l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, & non selon leur véritable prix.

Les grands croient toujours être les maîtres de la réputation des particuliers qui les approchent, & comptent que la leur est supérieurement à l'abri de toute atteinte : mais ils se trompent souvent. Le public ne juge pas toujours comme eux : l'honnête homme conserve sa réputation malgré leur déprédation pendant qu'ils perdent la leur.

Les gens riches & puissans maltraitent presque toujours ceux qui leur sont inférieurs. La moindre faute que fait l'inférieur est un prétexte sussissant pour lui resuser tout sécours: on veut que les malheureux soient parfairs. La vie de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'esset de la tête de Méduse: à son aspect les cœurs se changent en rochers.

J'affistois, il y a quelques jours, à l'audience d'un grand seigneur. Un honnête ir

es

n

1-

ni

ft

.

ic

-

é

2

E

r

homme pour qui je m'intéressois, ne se pré. senta que le dernier : sa discrétion n'étoit, pas sans mystere; c'est que son visage indigent n'étoit pas de mise avec celui de tant de gens heureux : enfin, il s'avança; mais le grand seigneur étoit déjà hors de la salle quand il l'aborda. Il le suivit donc du mieux qu'il put, car l'autre marchoit à grands pas. Je voyois mon homme essoussé tâcher de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte: mais il avoit beau faire, il articuloit fort mal. Quand on demande des graces aux puissans de ce monde, & qu'on a le cœur bien placé, on a l'haleine courte. J'entendis le grand seigneur lui répondre; mais sans regarder & prêt à monter en carrosse, la moitié de sa réponse se perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un laquais de six pieds vint fermer la portiere; & le carrosse avoit déjà fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le coup tendu pour entendre ce que le grand seigneur lui avoit dit. (Spect. françois.)

T iv

Les grands sont bien trompés quandils cherchent des flatteurs & des ames damnées qui les flattent, mais qui les décrient, & sont souvent à leur propre intérêt même le tort le plus réel.

1

Sentir le mérite, & quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plupart des grands sont fort incapables.

Une maison dont la propreté fait tout l'ornement (1), a quelque chose de plus tiant que les palais magnifiques où les richesses de l'art ne présentent aux yeux du spectateur que l'idée affligeante d'une injuste inégalité. Il en est de même de la table; des mets simples, mais proprement servis, valent bien les ragoûts les plus composés, & l'on se passe bien de la vue d'une vaisselle & des porcelaines qu'un esclave attentif étale aux yeux des étrangers pour satisfaire l'orgueil du maître.

⁽¹⁾ Une maison blanche avec des contre-vents verds, J. J. Rousseau.

ils

m-

nt,

ne

ne les

nt

es.

ut

us :i-

lu

1-

la

ıţ

IS

e

On trouve souvent dans des cœurs sensibles, d'un état médiocre, un plus sûr appui que dans les vaines promesses d'un grand qui ne s'occupe que de lui-même. (Les mariages heureux, contemoral, 1763.)

L'homme qui, pour se consoler des malheurs de la condition humaine, se considere par les avantages extérieurs qui sont la dissérence des conditions, se dégrade & ne veut plus être l'homme que la nature a fait de corps & d'esprit, mais seulement un fantôme-composé des sictions & des songes de son amour-propre. (L'art de se connoître, par Abadie.)

Les princes prennent pour eux les heureux événemens, & imputent à leurs officiers toutes les difgraces: on ne les approche gueres fans danger. Beaucoup de gens s'empressent & ambitionnent leur familiarité, mais les grands ont un aiguillon pour la plupart; ce sont des mouches qu'il ne faut pas serrer de trop près. Il est dangereux de fréquenter plus grand que soi. Pour agir prudemment, nous ne devons jamais voir ni au-dessus, ni au-dessous de nous; nos inférieurs nous punissent de notre familiarité, & nos supérieurs de nos services.

Les grands de la terre ne pouvant donner la fanté du corps, ni le repos de l'esprit, on achete toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

Un grand peut comparer son sort à celui d'un esclave enchaîné sur le haut d'un rocher, qui voit d'autres esclaves enchaînés sous ses pieds.

1

Les pauvres gens qui travaillent & labourent pour se nourrir eux & leurs enfans, & qui payent la taille & des droits à leurs seigneurs, devroient vivre en grande désolation, si les grands princes & seigneurs n'avoient que plaisirs en ce monde, & eux travail & misere; mais cela va bien autrement; car si je me voulois mettre à écrire les passions que j'ai vu porter aux grands, depuis trente ans seulement, j'en serois un gros livre. Ceux qui ne les pratiquent point de si près, les

de

le

OS.

er

t,

15

à

It

25

k

:5.

S.

e

S

5

1

croyent fort heureux; mais je leur ai vu fouvent des déplaisirs, & la plupart étoient fondés en foupçons & rapports, qui est une maladie cachée qui regne aux maisons des princes, dont grand mal advient tant à leurs personnes qu'à leurs sujets.

L'empereur Charles V passant par un village d'Arragon, appellé Elfrasno, où, selon la coutume du pays, il y avoit un roi de Pâques, ce roi se présenta devant l'empereur, & lui dit: c'est moi, seigneur, qui suis le roi. A quoi Charles V répondit: en vérité, mon ami, vous avez pris un malheureux emploi. Cette réponse est d'autant plus instructive, qu'elle montre que les princes jugent bien autrement de la royauté, que le vulgaire qui n'en connoît pas les peines & la servitude.

(Mémoires de Commines.)

Madame de Maintenon, dans sa grandeur, en étoit si ennuyée, qu'elle disoit quelquesois qu'elle voudroit être morte.

FABLE ALLÉGORIQUE

Présentée au roi de Pologne, à Verfailles,

Un aigle enslé, boussi d'orgueil,
Reprochoit au Phénix son air toujours assable.
La grandeur doit, dit-il, se rendre respectable,
Et vous la ravalez par un facile accueil.
Quoi! l'hommage des cœurs devroit-il se contraindre,

Répondit le Phénix? Content d'être estimé, Vous cherchez à vous faire craindre; Moi je préfere d'être aimé. j

p

i

V

V

te

e

fe

P

to

le

Les grandes dignités ne sont pas toujours une marque de mérite. Souvent le hasard les distribue; l'importunité les obtient; l'avarice les vend; l'ambition les achete; la nécessité des temps les extorque.

Esclave d'un grand, je l'accompagne; attaché à son char, je ne m'en écarte que par son ordre; nécessaire à sa gloire, utile à sa vanité, je le suis dans son vain triomphe; il me voit toujours également soumis. Mon état à bien des gens paroît

digne d'envie. Après tout, dit l'un, que vous manque-t-il? Une table bien servie prévient tous les jours votre appétit. Rien n'est plus commode que de boire, manger & dormir. - C'est vrai, une bête en seroit toute satisfaite; & tel qu'un pourceau qu'on engraisse, attend sans inquiétude, sur son fumier, le glaive caché qui le menace, je dois, sur ma paille, être de même, prêt à tendre le col. Un autre ébloui d'une foible lueur qui brille à ses yeux, incapable de voir jamais bien clair, me vante sans cesse mon bonheur & tous les agrémens dont je jouis. Auprès d'un grand, me dit-il, toutes les attentions qu'on lui doit, rejaillissent sur vous. Vous voyez les grands, vous en approchez : si vous avez des talens, leur porte vous est toujours ouverte. Je le fais : si on leur est utile, en se servant de vous, ils vous serviront peut-être aussi : amusez-les, peut-être vous seront-ils utiles à leur tour; mais si de les amuser vous n'avez le talent, vous êtes à plaindre; vous aurez

n-

le le

es

es

e.

;

e

n

11

ti

fi

p

8

al

la

tt

fa

le

d

tr

q

CC

ta

n

n

li

m

V

leur humeur à supporter; ils s'en prendront à vous de leur ennui. Après mille soins pour acquérir la faveur, combien n'en faut-il pas pour la conserver, & n'est-on pas malheureux de se donner tant de peines pour parvenir à de plus grandes? C'est ainsi qu'on ne jouit jamais de la vie. La gloire même n'est rien; les honneurs font fouvent à charge, & les peines font réelles. Comment donc vous contenter. dira-t-on? Peut-être comptez-vous pour rien encore d'être à portée de vous faire un ami discret, prudent, sage dans ses conseils, utile au moins par l'exemple de ses vertus & de sa sagesse. - Ah! personne ne reconnoît plus que moi la valeur inestimable de ce trésor; mais qu'il est à craindre de le perdre pour rien, au moment qu'on y pense le moins! Puisque cette vérité vient nous éclairer, rendons la tranquillité à notre ame trop long-temps agitée; rentrons au port, pour y jouir du calme dont les tempêtes nous font sentir le prix; cherchons notre bonheur en

n-

le

en &

nt s?

e.

rs

it

r

e

S

e

nous-mêmes, puisque nous ne pouvons le trouver dans l'opinion d'autrui. En suivant simplement la nature, tâchons de ne nous plus égarer : la liberté est un bien précieux, & le plus beau présent que le ciel nous ait fait; elle parle continuellement, même aux animaux, fous nos yeux, & nous ne la connoissons presque plus. Pour la retrouver, aurions-nous tant de chemin à faire? L'homme vit de peu : heureux qui le sait. Avons-nous besoin d'être au dessus de quelques gens, pour ramper sous d'autres? Avons-nous besoin de commander quelquefois, pour être contraints d'obéir toute notre vie? Ceux qui y font, en connoissent la vanité. Soyons plus équitables; n'assujettissons personne, & nous ne serons plus assujettis; ne recherchons. ni supérieurs, ni inférieurs; rendons la liberté; reprenons la nôtre, & sans commander ni obéir, doux, affables, modestes, vivons avec nos égaux, sans contrainte. C'est l'état le plus naturel, le plus libre & le plus heureux.

Un poète de mavaise humeur paroît avoir été mal accueilli des grands, quand il sit les vers suivans:

Les grands Seigneurs.

Il faut toujours aux grands seigneurs Rendre toutes sortes d'honneurs; Les aimer, c'est une autre affaire. Qui ne les connost qu'à demi, S'honore d'être leur ami; Qui les connost bien, ne l'est gueres.

Ils sont d'un commerce très-doux, Tant qu'ils ont à faire de vous: Hors de-là, c'est tout le contraire, Comme si tout leur étoit dû. Chez eux d'un service rendu L'ingratitude est le salaire.

Il ne leur faut pour serviteurs

Que de fades adulateurs:

La vérité leur est amere.

Approchez d'eux comme du seu.

Les bien connoître & les voir peu,

C'est le mieux que vous puissiez faire.

Au dehors ils semblent heureux, Et tout semble être fait pour eux; Au dedans ce n'est que misere
Chaque passion tour à tour,
Comme une espece de vantour,
Les déchire & les désespere.

ıd

D'une sotte gloire boussis,
Des Dieux ils s'estiment les sils,
Sosie est peut-être leur pere:
Leur mere en sait la vérité.
Quoi qu'il en soit, la vanité
Fait presque tout leur caractere.

Ce sont des ballons que le sort Pousse en l'air ou plus ou moins sort; Et dont il joue à sa maniere; Des globes de savon & d'eau, Que sorme au bout d'un chalumeau D'un ensant l'haleine légere.

Chaque globe est plus ou moins grand; Mais tous ne sont pleins que de vent. Telle est des grands la troupe entiere: Dès l'enfance à l'erreur livrés, Ils se repaissent de chimere.

A peine ont-ils le sens commun. J'en excepte pourtant quelqu'un Que j'estime & que je révere, Le reste n'est bon qu'à noyer; Aussi j'opine à l'envoyer Par le plus court à la riviere.

(Regnier des Marais.)

Fin du tome premier.

Breat at manag pust outstoen its sale it

Con residentele da samente de proposition de la constant de la con



Ils is i million de chimeres pares d

A principal such and sector at NeO A principal state.

Fen excéptió pour que que la din. One Feltime de aid ja rivere.

Lar . Ton . Sparrature St. J. St. to.

En dom Skjønerij fa menfelelge med Der elobereilen fan Sen 1.

